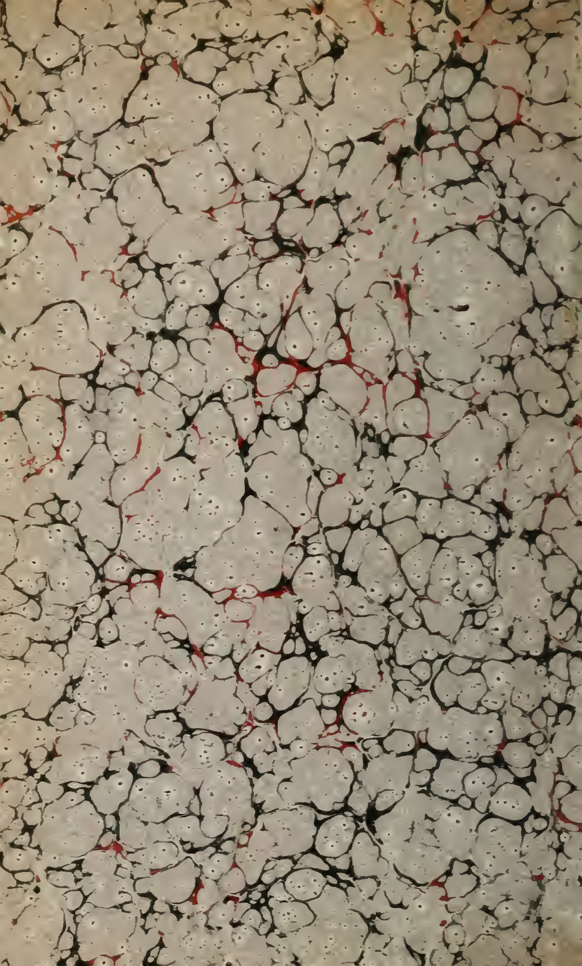
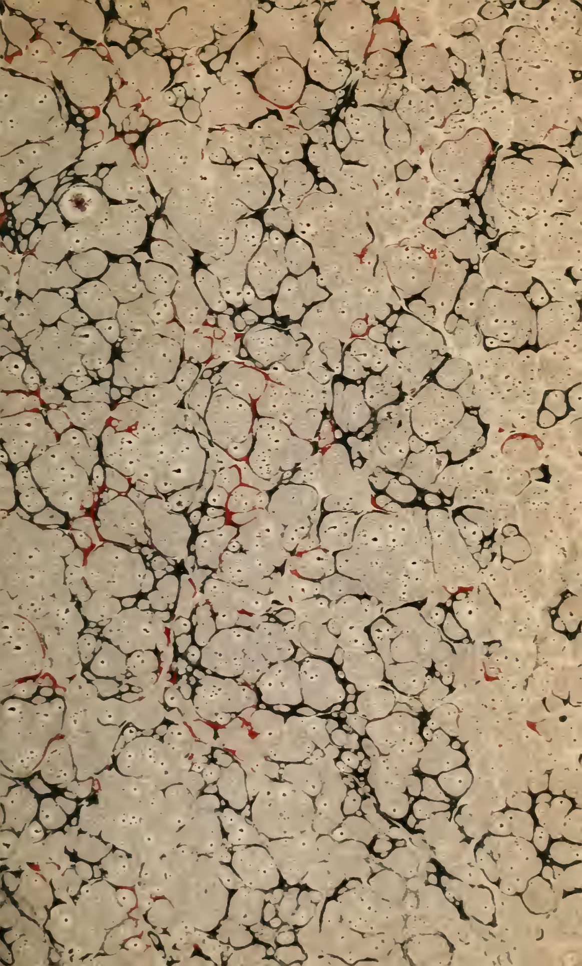




PQ
2446
.A8
1845
v.3
SMRS

ARTHUR.



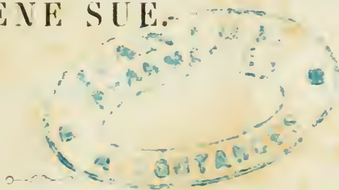
IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.



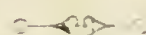
ARTHUR

PAR

EUGÈNE SÜE.



TOME TROISIÈME.



PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1845

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/arthursue03suee

ARTHUR.

JOURNAL D'UN INCONNU.

LORD FALMOUTH.

CHAPITRE XXIX.

PROJETS.

J'étais parti de Paris avec lord Falmouth sous le poids d'une tristesse accablante. Bien qu'il me fût indifférent de quitter alors la vie du monde pour je ne sais quelle pérégrination dont j'ignorais encore le but mystérieux, le souvenir des affections si cruellement, si incomplétement brisées, que je laissais derrière moi, devait me poursuivre et m'atteindre au milieu des distractions de ce voyage.

Hélène, Marguerite!!! noms douloureux que la fatalité me jetait chaque jour comme une raillerie cruelle, comme un remords ou comme un défi, je ne pouvais vous oublier, et ma conscience vous vengeait!

Car enfin, une fois tarie, que la coupe se brise... il n'importe ! Mais follement la jeter pleine encore à ses pieds ! mais se sentir les lèvres desséchées alors qu'on aurait pu puiser à une onde fraîche et pure !!! Cela était affreux !

En analysant mes impressions, j'y reconnaissais d'ailleurs mon instinct d'égoïsme habituel ; jamais, jamais je ne songeais au mal horrible que j'avais fait à Marguerite ou à Hélène, mais je songeais toujours à la félicité enchanteresse dont la perte me désespérait.

J'abandonnais, je fuyais Paris, mais je tenais encore, pour ainsi dire malgré moi, à ce centre de regrets amers, par mille liens invisibles ! Si quelquefois je me laissais entraîner à l'espoir de revoir, de retrouver un jour Marguerite, tout à coup la réalité du passé venait arrêter cet élan de mon cœur, par une de ces secousses sourdes, brusques, pour ainsi dire électriques, dont la commotion va droit à l'âme et fait douloureusement tressaillir tout notre être.

J'étais aussi épouvanté en contemplant avec quelle indifférence je pensais à mon père ; et encore, si j'y pensais, c'était pour faire une comparaison sacrilége entre la douleur que

m'avait autrefois causée sa mort, et le chagrin d'amour que je ressentais.

Faut-il, hélas! l'avouer à ma honte ? En étudiant avec une expérience si malheureusement précoce ces différentes sortes de tristesses, ce dernier chagrin me sembla moins intense, mais plus âcre ; moins profond, mais plus orageux ; moins accablant, mais plus poignant que le premier.

C'est qu'il y a, je crois, deux ordres de souffrances : la souffrance du cœur... légitime et sainte.

La souffrance de l'orgueil... honteuse et misérable.

La première, si désolante qu'elle soit, n'a pas d'amertume ; elle est immense, mais on est fier de cette immensité de douleur, comme on le serait du religieux accomplissement de quelque grand et triste devoir !

Aussi, les larmes causées par cette souffrance coulent abondantes et sans peine ; l'âme est disposée aux plus touchantes émotions de la pitié ; on est plein de commisération et d'amour ; enfin, toutes les infortunes sont les sœurs chéries et respectées de votre infortune.

Au contraire, si vous souffrez pour une cause indigne, votre cœur est noyé de fiel ; votre dou-

leur concentrée ressemble à une rage muette que la honte contient, à une morsure aiguë que la vanité cache ; l'envie et la haine vous rongent, mais vos yeux sont secs, et le malheur d'autrui peut seul vous arracher quelque pâle et morne sourire.

Telles furent du moins les deux nuances de chagrin bien tranchées que je ressentis, lors de la mort de mon père, et lors de ma rupture avec Hélène et Marguerite.

Ce n'était pas tout : à peine avais-je quitté Paris avec lord Falmouth, que, par un misérable caprice, je me repentais d'avoir entrepris ce voyage ; non que j'en redoutasse l'issue, mais j'aurais préféré être seul, pour pouvoir bien envisager mon chagrin, lutter avec lui corps à corps, et en triompher peut-être.

Je l'ai bien souvent éprouvé : quand on souffre, rien de plus funeste que de vouloir se distraire de sa douleur.

Si pendant quelques moments vous parvenez à engourdir vos maux, le réveil en est horrible.

Lorsque vous vous trouvez tout à coup précipité dans l'abîme de la souffrance morale, après le choc terrible qui ébranle, qui meurtrit jusqu'aux fibres les plus délicates de votre

cœur, ce qu'il y a surtout d'affreux, c'est cette nuit subite, noire et profonde de l'âme, qui ne lui permet pas même de voir les mille plaies qui la déchirent.

Affreusement brisé, vous gisez anéanti au milieu d'un chaos de douleurs sans nom; puis, peu à peu, la pensée succède au vertige; ainsi que la vue s'habitue à distinguer les objets dans les ténèbres, vous commencez, si cela se peut dire, à vous reconnaître dans votre désespoir.

Alors, sinistres et décolorés comme des spectres, surgissent lentement un à un autour de vous les regrets navrants du passé, les visions enchanteresses d'un avenir qui ne sera plus jamais; alors vous apparaissent les fantômes des heures les plus fortunées, les plus radieuses, les plus dorées d'autrefois... car votre... douleur n'oublie rien... l'écho le plus lointain, le parfum le plus vague, le murmure le plus mystérieux, tout se reproduit impitoyablement à votre pensée; mais ce mirage d'un bonheur perdu est étrange et sinistre... On croit voir un magnifique paysage, baigné d'azur, de lumière et de soleil, à travers la prunelle vitreuse d'un mourant, et tout semble voilé d'un brouillard gris et sépulcral.

La souffrance est alors à son paroxisme, mais elle ne peut que décroître ; elle est aiguë et pénétrante, mais elle se peut analyser : vos ennemis sont nombreux, sont menaçants, sont terribles, mais vous les voyez, mais vous les pouvez combattre.

Vous luttez ainsi, ou, comme un loup blessé, qui, au fond de son antre, n'attend sa guérison que du temps, replié dans votre souffrance solitaire, vous pouvez, proche ou éloigné, assigner un terme à votre chagrin, et espérer au moins dans l'oubli... L'oubli ! cette seule et inexorable réalité de la vie. L'oubli ! cet océan sans fond où viennent incessamment se perdre toute douleur, tout amour et tout serment.

Et encore, bizarre impuissance de ce qu'on appelle *la philosophie humaine !* on sait qu'un jour, que bientôt peut-être, le temps doit effacer tant de peines, et cette conviction si certaine ne peut en rien calmer ou abréger vos tourments.

C'est pour cela, je le répète, qu'il m'a toujours semblé que se distraire de sa douleur, au lieu de l'affronter bien résolument, c'est recommencer chaque jour cette cruelle initiation à la souffrance, au lieu de l'épuiser par son propre excès.

On concevra donc que, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, ce voyage aventureusement entrepris devait quelquefois me sembler pénible.

Nous avions marché toute la nuit. Nous nous trouvions éloignés de quarante lieues de Paris. Falmouth s'éveilla bientôt, me serra la main et me dit : « La nuit porte conseil. » Maintenant je réfléchis qu'après tout, mon projet peut vous sembler fort stupide. Aussi, je veux vous dire mon secret pendant que nous sommes encore assez près de Paris, pour que vous y puissiez être de retour cette nuit, si ce que j'ai à vous proposer ne vous convient pas.

— Voyons... dites-moi ce projet mystérieux.

— Le voici donc, — reprit Falmouth. — Connaissez-vous le club des yachts?

— Oui... et vous en êtes, je crois, un des membres.

— Eh bien! comme tel je possède une charmante goëlette maintenant mouillée aux îles d'Hyères, près Marseille. Cette goélette est armée de huit caronades et montée de quarante hommes d'équipage.

— C'est donc une véritable campagne de mer que vous me proposez?

— A peu près; mais vous saurez d'abord

que l'équipage de mon yacht, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, me sont dévoués jusqu'à la potence inclusivement.

— Je le crois sans peine.

— Vous saurez de plus que mon yacht, qui s'appelle *la Gazelle*, est digne de son nom ; il ne marche pas, il bondit sur les eaux. Trois fois, aux courses de l'île de Wight, il a battu le brick de lord Yarboroug, notre président, et a gagné le prix du yacht-club ; en un mot, il n'y a pas un navire de guerre de la marine royale de France ou d'Angleterre que mon yacht ne puisse distancer aussi facilement qu'un cheval de course distancerait un cheval de charrette.

— Je sais que presque tous ces bâtiments de plaisance de votre aristocratie marchent comme des poissons ; mais encore?

— La vie maintenant vous semble fade et monotone, n'est-ce pas? Eh bien! voulez-vous lui donner quelque peu de saveur?

— Sans doute.

— Mais d'abord, — me dit Falmouth de son air gravement moqueur, — je dois vous déclarer sur l'honneur que je ne suis pas le moins du monde philhellène... car j'ai au contraire un penchant et une prédilection très-marqués pour les Turcs...

— Comment ? — lui dis-je avec étonnement ; — et quel rapport y a-t-il entre notre voyage et les Turcs ou les philhellènes ?

— Un rapport tout simple : je veux vous proposer d'aller en Grèce.

— Pour faire ?

— Avez-vous entendu parler de Canaris ? — me dit Falmouth.

— De cet intrépide corsaire qui a déjà incendié, avec ses brûlots, tant de vaisseaux turcs ? Certainement.

— Eh bien ! est-ce que vous n'avez jamais été tenté d'aller voir cela ?

— Mais d'aller voir quoi ?

— D'aller voir Canaris incendier un vaisseau turc ? — me dit Falmouth de l'air du monde le plus indifférent, et comme s'il eût été question d'assister à une course ou de visiter une manufacture.

— Je vous avoue, — lui dis-je en ne pouvant m'empêcher de sourire, — que je n'ai jamais eu, jusqu'à présent, cette curiosité-là.

— C'est étonnant, — reprit Falmouth ; — moi, depuis six mois, je ne rêve que de Canaris et de son brûlot... et je n'ai fait venir mon yacht de l'île de Whigt à Marseille que dans l'intention de me passer cette fantaisie ; de

sorte que, si vous y consentez, nous partirons de Marseille pour Malte à bord de ma goëlette; une fois arrivés à Malte, je me charge d'obtenir du gouverneur, lord Ponsonby, l'autorisation de servir, avec mon yacht, comme auxiliaire des Grecs, quoique je ne sois pas philhellène, je vous le répète, et d'aller augmenter l'escadrille de lord Cochrane. Or, si vous le vouliez, pendant quelques mois, nous mènerions ainsi à bord une vie qui tiendrait un peu de la vie des chevaliers errants ou... des pirates; nous trouverions là des dangers, des combats, des tempêtes; que sait-on? enfin, toutes sortes de choses neuves et un peu aventureuses qui nous sortiraient de cette vie mondaine qui nous pèse, et nous aurions peut-être le bonheur de voir réaliser mon idée fixe, c'est-à-dire de voir Canaris brûler un vaisseau turc, car je ne mourrai content que lorsque j'aurai vu cela; qu'en dites-vous?

Tout en trouvant singulier le goût de Falmouth pour l'expérimentation des brûlots, je ne vis aucune objection sérieuse à sa proposition. Je ne connaissais pas l'Orient; bien souvent ma pensée s'était égarée avec amour sous son beau ciel. Cette vie paresseuse et sensuelle m'avait toujours séduit; et puis, quoiqu'ayant

déjà beaucoup voyagé, je n'avais pas idée de ce que pouvait être une navigation un peu sérieuse, et j'éprouvais une sorte de curiosité de savoir comment j'envisagerais quelque grand danger.

A part même les risques qu'on pouvait courir en s'associant à une des expéditions de Canaris, je savais que depuis l'insurrection grecque l'Archipel était infesté de pirates, soit turcs, soit renégats, soit algériens, et qu'un bâtiment aussi faible que celui de Falmouth avait d'assez nombreuses chances d'être attaqué. Somme toute, l'ensemble de cette proposition ne me déplut pas; et je répondis, après un assez long silence, dont Falmouth semblait attendre l'issue avec impatience : « Quoiqu'à ma grande honte la curiosité de voir Canaris brûler un vaisseau turc ne soit pas positivement ce qui me décide, j'adhère complétement à votre projet, et vous pouvez me regarder comme un des passagers de votre goëlette.

— Nous voilà donc réunis plus longtemps! — me dit Falmouth. — Tant mieux, car j'ai à vous délivrer de bien des préjugés.

Je le regardai avec étonnement, je le priai de s'expliquer ; il éluda.

Le but de notre navigation arrêté, il fut

convenu que nous partirions des îles d'Hyères pour Malte aussitôt notre arrivée à Marseille.

Peu à peu la vue des objets extérieurs, le mouvement du voyage calmèrent ou plutôt engourdirent mes souffrances ; mais c'était avec inquiétude que je me laissais aller à cette sorte de bien-être passager ; je savais que mes chagrins reviendraient bientôt plus vifs. Ce sommeil bienfaisant devait avoir un cruel réveil. Il faut dire aussi que Falmouth se montrait de la cordialité la plus affectueuse, de l'enjouement le plus aimable, du caractère le plus égal.

Sa conversation et son esprit me plaisaient d'ailleurs beaucoup ; j'avais sincèrement apprécié sa délicatesse et son obligeance gracieuses lors de ses relations avec le mari d'Hélène.

Malgré ma froideur apparente et mes continuels sarcasmes contre l'amitié, — ce sentiment que je prétendais m'être si indifférent, — je me sentais quelquefois attiré vers Falmouth par une vive sympathie.

Alors, je le répète, ce voyage m'apparaissait sous un aspect charmant ; au lieu de le regarder comme une distraction fâcheuse et importune, je faisais des rêves d'or en songeant à tout ce qu'il pouvait avoir d'agréable, si je

voyais, si je rencontrais dans Falmouth un ami tendre et dévoué.

C'étaient les longues et intimes causeries de la traversée, heures si favorables aux épanchements et aux confidences ; c'étaient des courses, des fatigues, des périls même à partager en frères, à travers des pays inconnus... confidences, courses, fatigues, périls, qu'il serait si bon de nous rappeler plus tard en nous disant : — *Vous souvenez-vous?...* — Douces paroles, doux écho du passé qui fait tressaillir le cœur... Sans doute, me disais-je, la satiété des plaisirs est mauvaise, mais du moins heureusement blasés sont ceux-là qui, rassasiés de toutes les délicatesses de l'existence la plus raffinée, ont le valeureux caprice d'aller retremper leur âme au feu du brûlot de Canaris.

Interprété de la sorte, ce voyage n'était-il pas noble et grand? n'y avait-il pas quelque chose de touchant, de chevaleresque, dans cette communauté de dangers si fraternellement partagés ?

Lorsque je me laissais naïvement aller à ces impressions, leur bienfaisante influence amollissait mon âme douloureusement tendue; un baume précieux se répandait sur mes blessures, je me sentais meilleur; je déplorais encore tris-

tement le passé, mais je ne le haïssais plus, et la foi généreuse que j'avais en moi pour l'avenir calmait l'amertume de mes regrets.

Enfin, pendant les pures et religieuses aspirations de mon cœur vers une amitié consolante, je ne saurais dire le bonheur qui me transportait; ainsi que Dieu embrasse d'un seul regard tous les âges de l'éternité, au soudain rayonnement de ma jeune espérance, il me semblait découvrir tout à coup l'horizon de la félicité que je rêvais, mille ravissements nouveaux, mille joies enchanteresses; à ces mots *un ami,* je sentais s'éveiller en moi les instincts les plus nobles, l'enthousiasme le plus généreux. J'étais alors sans doute bien digne d'inspirer et de partager ce sentiment si grand et si magnifique, car j'en ressentais toutes les sympathies, j'en comprenais tous les religieux devoirs, et j'en éprouvais tous les bonheurs!

. . . .

Mais, hélas! cette extase durait peu, et de cette sphère radieuse je retombais souvent dans le noir abîme du doute le plus détestable, du scepticisme le plus humiliant.

Ma défiance de moi et ma crainte d'être dupe des sentiments que j'éprouvais s'exaltaient jusqu'à la monomanie la plus ombrageuse.

Au lieu de croire Falmouth attiré vers moi par une sympathie égale à celle que je ressentais pour lui, je cherchais à pénétrer quel *intérêt* il pouvait avoir eu à m'offrir de l'accompagner. Je savais sa fortune si énorme que je ne pouvais voir dans son offre le désir de diminuer de moitié les frais du voyage qu'il voulait faire en me proposant de l'entreprendre avec lui... Néanmoins, en songeant aux contradictions si extrêmes et si inexplicables de la nature humaine et à la plus que modeste simplicité que Falmouth affectait parfois, je ne regardais pas cette misérable arrière-pensée comme absolument inadmissible.

Sans renoncer à cette honteuse supposition, je vis encore dans sa proposition l'insouciance dédaigneuse d'un homme blasé, qui prendrait au hasard et indifféremment le bras du premier venu pour faire une longue promenade, pourvu que ce premier venu suivît la même direction que lui...

. . . .

Telles étaient les arrière-pensées qui venaient bien souvent malgré moi flétrir un avenir que quelquefois je rêvais si beau!

— O mon père! mon père!... bien fatal est le terrible don que vous m'avez fait en m'ap-

prenant à douter!... Votre armure de guerre, je l'ai revêtue; mais je n'ai pu m'en servir pour combattre; elle m'écrase sous son poids. Refoulé, replié sur moi-même, je sens ma faiblesse, ma misère, et je l'exagère encore.

. . . .

Nous arrivâmes à Marseille et bientôt aux îles d'Hyères sans aucun événement remarquable.

CHAPITRE XXX.

LE YACHT.

Nous étant seulement arrêtés à Marseille pour changer de chevaux, nous arrivâmes bientôt aux îles d'Hyères. Le yacht de Falmouth se trouvait mouillé dans la baie de *Frais-Port*, en rade de Porquerolles.

La Gazelle était merveilleuse de luxe et d'élégance; rien de plus joli, de plus coquet que ce petit navire. Toute sa capacité intérieure avait été réservée à l'habitation de Falmouth. Ce logement, fort commode, consistait en un

salon commun et en deux chambres à coucher, ayant chacune une salle de bains. A l'avant étaient les cabines du capitaine et du lieutenant du yacht. Quarante matelots composaient l'équipage ; ils portaient des vestes bleues à boutons armoriés aux armes de Falmouth ! une ceinture de laine rouge serrait leurs pantalons blancs, et un large ruban noir flottait à leur chapeau de paille.

Sur le pont de la goëlette, d'une éblouissante propreté, on voyait huit caronades de bronze sur leurs affûts d'acajou soigneusement cirés; enfin quelques pierriers de cuivre, une salle d'armes symétriquement remplie de fusils, de pistolets, de sabres, de piques et de haches, complétaient l'armement de ce joli navire.

Le capitaine du yacht que Falmouth me présenta, et qu'il appelait Williams, grand et robuste jeune homme de vingt-cinq ans environ, avait une figure douce et candide. Il était, — me dit Falmouth, — fils d'un de ses fermiers de Suffolk. — La plupart des marins de la goëlette appartenaient aussi à ce comté, où le lord possédait de nombreuses propriétés riveraines de la mer. — Le lieutenant du yacht, frère cadet de Williams, s'appelait Geordy. Plus jeune que lui de cinq ou six années, il lui ressemblait

extrêmement : même apparence de force, de calme et de douceur.

Les rapports de ces deux jeunes officiers avec Falmouth étaient profondément respectueux : ils l'appelaient monseigneur (mylord), et lui les tutoyait avec une familiarité bienveillante et presque paternelle.

Nous entrions dans les premiers jours du mois de juin ; le temps était magnifique ; le vent, assez vif et très-favorable à notre voyage, soufflait du nord. Après avoir consulté Williams sur l'opportunité du départ, Falmouth décida que nous mettrions à la voile le lendemain matin.

Pour faire route vers le sud, il nous fallait aller reconnaître les côtes occidentales de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, et relâcher à Malte ; puis, après avoir vu le gouverneur et pris dans cette île un pilote, nous devions nous élever au nord-est, et entrer dans l'Archipel grec, afin de nous rendre à Hydra, où Falmouth espérait rencontrer Canaris.

La baie du Frais-Port, lieu de mouillage de *la Gazelle*, était située au sud de Porquerolles, et seulement fréquentée par des bateaux de pêche ou quelques petits navires sardes, ni-

cards et catalans, qui faisaient le cabotage de ces côtes.

Lorsque nous arrivâmes sur cette rade, nous n'y trouvâmes qu'un grand mystic sous le pavillon sarde qui était à l'ancre assez loin de *la Gazelle*.

La nuit venue, la lune parut dans tout son éblouissant éclat au milieu d'un ciel magnifiquement étoilé; l'air était parfumé par la senteur des orangers des jardins d'Hyères.

Falmouth me proposa une promenade sur la côte : nous partîmes. Nous suivions une rampe de rochers fort à pic, élevée de vingt-cinq ou trente pieds au-dessus du rivage qu'elle contournait, et sur lequel venaient paisiblement mourir les lourdes lames méditerranéennes.

Du haut de cette sorte de terrasse naturelle nous découvrions au loin, devant nous, une mer immense, dont le sombre azur était sillonné par une zone de lumière argentée ; car la lune s'élevait toujours brillante et radieuse. A l'ouest on distinguait l'entrée de la baie du Frais-Port, où était mouillé le yacht, et à l'est la pointe montueuse du cap d'Armes, dont les falaises blanches se découpaient hardiment sur le bleu foncé du firmament.

Ce tableau calme et majestuèux nous frappa; aucun bruit ne troublait le profond silence de la nuit; seulement, de temps à autre, nous entendions le murmure faible et monotone des flots endormis qui se déroulaient sur la grève.

J'étais tombé dans une profonde rêverie, lorsque Falmouth me fit remarquer, à la clarté de la lune, le mystic dont on a parlé, qui s'avançait hors de la baie remorqué par sa chaloupe : quelques minutes après il jeta l'ancre à l'extrême pointe et en dehors du port, comme s'il eût voulu se tenir prêt à mettre à la voile au premier signal.

— Notre yacht passera seul la nuit dans la baie, — me dit Falmouth, — car le mystic paraît se disposer à partir.

— Entre nous, votre *Gazelle* n'aura guère à regretter cette compagnie, — lui dis-je, — car j'ai vu au jour ce bâtiment, et il est impossible de rencontrer un navire d'une plus sordide apparence : comparé à votre goëlette, si élégante et si coquette, il a l'air d'un hideux mendiant auprès d'une jolie femme...

— Soit, — me dit Falmouth, — mais le mendiant doit avoir de bonnes jambes, je vous en réponds. J'ai aussi remarqué ce bâtiment,

il est affreux; et cependant je suis sûr qu'il marche comme un dauphin... Tenez, regardez l'immense envergure de ses antennes, qu'il vient de hisser.

J'interrompis Falmouth pour lui montrer, à trente pieds au-dessous, son lieutenant Geordy, qui, s'avançant avec précaution le long du rivage, semblait craindre d'être vu. Avait-il à traverser une partie de la grève éclairée par la lune, au lieu de marcher directement, il faisait un détour pour se tapir derrière quelques gros blocs de rochers qui bordaient la côte en cet endroit, et se traînait en rampant.

— Que diable fait donc là Geordy? — dit Falmouth en me regardant avec étonnement.

Nous continuions à suivre Geordy des yeux, lorsque nous le vîmes s'arrêter brusquement, se jeter dans l'enfoncement d'un rocher et s'y blottir.

Par un mouvement d'imitation machinale, Falmouth et moi nous nous arrêtâmes en même temps. Entendant alors un bruit de voix, nous avançâmes la tête avec précaution, et nous vîmes aborder la chaloupe qui avait remorqué le mystic à la pointe de la baie.

Une douzaine de matelots, portant de longs bonnets catalans en laine rouge et des vestes

brunes à camail, montaient cette embarcation. Un marin, assis à l'arrière, la gouvernait, il était vêtu d'un caban noir, et son capuchon rabattu ne permettait pas de bien distinguer ses traits; pourtant je ne sais pourquoi l'ensemble de sa figure me laisssa une impression désagréable.

Lorsque la chaloupe eut abordé, l'homme au caban resta seul, et jeta aux marins une corde qu'ils amarrèrent à un rocher.

Ces hommes regardèrent d'abord autour d'eux avec inquiétude et circonspection, puis se dirigèrent rapidement vers le gros bloc de rocher qui cachait Geordy.

A leur approche, celui-ci tira de sa poche une paire de pistolets.

Nous nous regardâmes, Falmouth et moi, très-indécis sur ce que nous devions faire; le rocher était à pic, sa rampe se continuait ainsi fort loin; en cas d'attaque, il nous devenait impossible de soutenir Geordy autrement que par nos cris, et encore, lors même que nos cris eussent mis en fuite ces marins, en dix minutes leur chaloupe pouvait rejoindre le mystic et appareiller avec lui.

Nous étions dans cette perplexité, lorsque les matelots s'arrêtèrent devant le roc qui ser-

vait de retraite à Geordy; au moyen de pinces de fer, ils soulevèrent péniblement une large pierre, qui fermait une ouverture sans doute très-spacieuse, car ils en tirèrent à la hâte plusieurs caisses et quelques barils fort pesants, qu'ils transportèrent dans la chaloupe.

Au risque de nous faire découvrir, Falmouth partit d'un bruyant éclat de rire, et me dit :

— Ce sont tout bonnement de braves Smogglers qui ont caché là leur contrebande, de peur de la visite des douaniers ou des gardes-côtes français, et qui s'apprêtent à remettre en mer cette nuit avec ce fruit défendu. Cela m'explique pourquoi ils ont un navire qui doit si bien marcher.

— Mais, — lui dis-je, — si cela était, pourquoi le lieutenant de votre brick, qui n'est ni garde-côte ni douanier, viendrait-il les épier ainsi ?

— Vous avez raison, — reprit Falmouth, — je m'y perds; voyons donc la fin de tout ceci.

Dix minutes après l'embarquement des caisses, la chaloupe, si chargée qu'elle enfonçait presque au niveau de l'eau, regagna péniblement le mystic qui venait de hisser ses dernières voiles.

A peine l'embarcation avait-elle pris le

large que Geordy s'élança de sa cachette, et courut de toutes ses forces dans la direction de la baie où était mouillé le yacht ; mais cette fois le lieutenant, au lieu de se glisser derrière les rochers, suivit le bord de la grève, et les marins de la chaloupe l'aperçurent à la clarté de la lune.

Aussitôt l'homme au caban noir, placé à la poupe, se leva, abandonnant son gouvernail, prit un fusil, et ajusta vivement Geordy.

La lueur brilla dans l'obscurité, le coup partit...

Quoiqu'un second coup de feu eût suivi le premier, Geordy ne nous parut pas blessé, car il continua de courir jusqu'à un détour de la côte où nous le perdîmes de vue.

— Regagnons le mouillage de la goëlette, — dis-je à Falmouth, — il sera peut-être temps encore de nous rendre à bord de ce mystic, et d'obtenir justice de son attaque.

Tout en courant précipitamment le long de la rampe des rochers, nous voyions toujours la chaloupe forcer de rames pour rejoindre le mystic.

En peu d'instants elle l'eut atteint, fut hissée à bord, et le bâtiment ouvrant au vent du nord ses grandes antennes, comme deux ailes im-

menses, disparut bientôt dans les sombres profondeurs de l'horizon.

. . . .

— Il est trop tard, — dit Falmouth, — les voilà partis.

Nous arrivâmes en toute hâte à une misérable auberge, située près de l'embarcadère du Frais-Port ; nous y trouvâmes Geordy... Il n'était pas blessé.

— Mais explique-moi donc, — lui dit Falmouth, — ce que tu as été faire sur la côte, et pourquoi ces misérables viennent de te tirer deux coups de fusil ?

Geordy, fort étonné de voir Falmouth instruit de cette circonstance, lui donna les détails suivants :

Ce mystic sarde, mouillé dans la baie lors de l'arrivée du yacht, devait appareiller très-prochainement. Quoiqu'il eût prétendu être sur son lest, et retourner sans chargement de Barcelonne à Nice, la présence de la goëlette anglaise sembla changer les dispositions du capitaine de ce bâtiment.

Son séjour à Porquerolles se prolongeant de plus en plus, Williams et Geordy s'étonnèrent avec raison de voir un pauvre bâtiment de commerce perdre ainsi un temps précieux ; car son

équipage se montait à vingt hommes, nombre de matelots déjà singulièrement considérable pour un navire de cette force, qui, demeurant sans emploi, ne pouvait couvrir la dépense considérable de ses frais d'armement. Les deux Anglais, désireux de juger par eux-mêmes de ce que pouvait être ce bâtiment, s'y étaient rendus sous le prétexte de demander un léger service au capitaine. Ils avaient pu examiner l'intérieur du mystic, qui leur sembla beaucoup plus disposé pour la course que pour le commerce; mais ils n'y virent ni armes ni munitions de guerre, car tout était ouvert, depuis la cale jusqu'au pont; en vain ils avaient tâché de rencontrer le capitaine, qui n'était autre que l'homme au caban noir. Ce dernier avait toujours éludé cette entrevue.

Enfin, dans leur minutieuse visite à bord de ce mystérieux bâtiment, ainsi que dans leur inspection des papiers du capitaine, les douaniers français n'avaient rien trouvé de suspect.

Au dire de Geordy, parmi les vingt hommes qui formaient l'équipage, on comptait cinq ou six Italiens; le reste se composait d'Espagnols et d'Américains, qui semblaient un ramassis de forbans à la physionomie sinistre et patibulaire. Ce qui avait surtout contribué à exciter

les graves soupçons des Anglais, c'est que presque chaque jour, depuis une certaine absence du capitaine sarde, l'équipage de son bâtiment s'était peu à peu augmenté, et le mystic venait de mettre à la voile avec près de cinquante marins, nombre de matelots exorbitant pour un si petit navire.

— Mais, — dit Falmouth à Geordy, — pourquoi les as-tu ainsi épiés ce soir ?

— Comme ces gens, que je crois pirates, s'apprêtaient à mettre à la voile en même temps que le yacht de votre grâce, ou peut-être avant, — lui dit Geordy, — je me doutais qu'au moment de partir ils iraient peut-être à terre chercher des armes cachées, puisque nous n'en avions pas vu à leur bord ; aussi, dès que je les ai vus tout à l'heure déborder du *Mystic* avec leur chaloupe, et se diriger vers les rochers du nord, je me suis glissé le long de la côte, et je suis arrivé à temps pour avoir la certitude de ce que nous pensions, mon frère Williams et moi...

— C'est-à-dire que ces gens-là sont réellement des pirates ? — dit Falmouth.

— Sans aucun doute, mylord ; les caisses sont remplies d'armes, les barils de poudre ; ils avaient trouvé moyen de les déposer là avant la première visite des douaniers français.

— Et les as-tu entendus parler ?

— Oui, mylord ; j'ai entendu un matelot américain dire à son camarade en montrant les barils de poudre : — *Voilà de la glu pour prendre la mouche anglaise...* c'est-à-dire la goëlette de votre grâce.

— C'est à merveille, — dis-je en souriant à Falmouth ; — nous sommes encore au port, et voilà les dangers qui commencent. Vous êtes vraiment gâté par le destin...

— Je comprends parfaitement leur projet, — reprit Falmouth ; — ils comptent sans doute remplacer leur affreux mystic par ma jolie *Gazelle*. Ce serait pour eux une excellente acquisition ; car, une fois propriétaires de mon yacht, aucun navire de guerre ne pourrait les atteindre, et aucun bâtiment marchand ne pourrait leur échapper.

— Et il est superflu d'ajouter, — dis-je à Falmouth, — que, comme notre présence les gênerait beaucoup, ils nous jetteront sans doute à la mer de peur des indiscrétions.

— C'est une des conditions habituelles de ces sortes d'échanges ; mais nous y mettrons, j'espère, quelques empêchements, — dit Falmouth ; — puis il ajouta :

— Je n'ai pas besoin, Geordy, une fois en

mer, de te recommander de toujours bien explorer l'horizon pour que nous ne soyons pas surpris par ces drôles. Tu es d'ailleurs un vigilant et brave marin, le digne frère de ton frère. Vous êtes tous deux bercés depuis votre enfance sur l'eau salée : aussi je dors sans inquiétude dès que le yacht est entre vos mains. Je vous ai vus tous deux face à face avec bien des dangers, au milieu de tempêtes bien affreuses.. Eh bien ! croiriez-vous, — ajouta Falmouth en se retournant vers moi et en me montrant Geordy, — croiriez-vous qu'avec cet air doux et timide, lui et son frère sont des lions dans le danger ?...

A cet éloge, Geordy sourit modestement, baissa les yeux, rougit comme une jeune fille, et alla rejoindre son frère Williams pour tout préparer, car nous devions mettre à la voile de la baie de Porquerolles le lendemain matin au soleil levant.

CHAPITRE XXXI.

LA TRAVERSÉE.

Nous étions partis de France depuis trois jours; le vent, jusqu'alors favorable, nous devint contraire à la hauteur de la Sardaigne.

Sans être positivement sûr d'être attaqué par le mystérieux bâtiment, dont le départ avait été si brusque et si hostile, Falmouth avait recommandé au capitaine de son yacht de se tenir continuellement sur ses gardes. Les caronades de *la Gazelle* furent donc chargées à mitraille, les armes préparées dans le faux-pont, et la nuit un matelot resta continuellement en vigie, afin d'éviter toute surprise.

Je ne pouvais me lasser d'admirer le calme et la douceur des deux jeunes officiers de la goëlette, leur activité silencieuse et le sentiment plein de tendresse qui semblait les attacher l'un à l'autre, et mettre, — si cela peut se dire, — leurs actions les plus indifférentes à un touchant unisson.

Je remarquai aussi que, lorsque la manœuvre exigeait que Williams ou Geordy fissent devant

Falmouth quelque commandement, leur voix savait conserver un accent respectueux pour le lord jusque dans les ordres qu'ils donnaient en sa présence. Cette nuance me parut d'un tact exquis, ou plutôt l'expression d'une nature très-délicate.

Geordy obéissait à Williams, son aîné, avec une soumission joyeuse; rien enfin n'était plus charmant à observer que la mutuelle affection de ces deux frères, qui à chaque instant s'interrogeaient et se répondaient du regard, s'entendant ainsi, au sujet de mille détails de leur service, avec une rare sagacité, ou plutôt avec une sympathie merveilleuse.

J'avais eu la curiosité de connaître la cabine qu'ils occupaient à l'avant.

J'y vis deux hamacs d'un blanc de neige, une petite table et une commode de noyer luisante comme un miroir; deux portraits grossièrement mais naïvement peints, dont l'un représentait leur mère, figure grave et douce (ils lui ressemblaient extrêmement tous deux), l'autre leur père, dont les traits mâles et ouverts respiraient la bonne humeur et la loyauté. Entre ces deux portraits, et pour tout ornement, les armes des deux frères se détachaient des lambris de chêne de leur petite chambre.

Souvent, lorsque la goëlette bien en route ouvrait son sillon de blanche écume à travers les eaux paisibles de la Méditerranée, Williams et Geordy venaient s'asseoir côte à côte sur un canon, et là, les bras entrelacés, le visage sérieux et pensif, ils lisaient pieusement une vieille Bible à fermoirs de cuivre, posée sur leurs genoux, n'interrompant leur lecture que pour jeter quelquefois un regard mélancolique sur l'horizon immense et solitaire.... distraction qui était encore un hommage à la grandeur de Dieu !

D'autres fois, cette religieuse lecture terminée, les deux frères se livraient à de longues causeries.

Un jour j'eus la curiosité de surprendre une de leurs conversations : je vins m'asseoir près du canon où ils se tenaient d'habitude, et, après quelques mots échangés avec eux, je feignis de m'endormir....

Je les entendis alors se faire de naïves confidences sur leurs espérances, se rappeler les doux souvenirs de leur pays, s'encourager réciproquement à bien servir Falmouth, ce noble protecteur de leur famille, pour lequel ils témoignaient cet attachement respectueux, dévoué, presque filial, que conservaient autre-

fois chez nous pendant plusieurs générations successives les familles *domestiques* (dans l'acception féodale du mot [1]) pour les grandes maisons qui les patronaient.

Quand les deux frères parlaient du *lord*, c'était toujours sans irrévérence, sans envie, et surtout sans aucun retour amer et jaloux sur leur obscure et pauvre condition.

Une fois, entre autres, ils racontèrent quelques particularités de la vie de Falmouth qui me frappèrent d'étonnement. Cet homme, que j'avais cru si blasé sur tous les sentiments humains, avait mille fois témoigné de la bonté la plus généreuse, de la délicatesse la plus exquise. Williams et Geordy en parlaient avec admiration.

A mesure que je vivais dans l'intimité d'Henry, ma surprise augmentait.

Chaque jour je découvrais en lui les qualités les plus éminentes et les plus opposées au caractère factice ou réel sous lequel je l'avais connu jusqu'alors. Son humeur était d'une sérénité sans égale, sa finesse, sa pénétration prodigieuses, son esprit d'une élévation rare.

[1] C'est-à-dire faisant partie de la *maison* ; il ne s'attachait à ce titre aucune idée de servilité : les pages, les écuyers et les gentilshommes étaient *domestiques* dans cette acception.

Bientôt, dans nos longs entretiens, je remarquai que son ironie devenait moins acérée, son observation moins caustique, son scepticisme moins implacable; on eût dit que peu à peu il déposait les pièces d'une armure dont il reconnaissait l'inutilité.

C'était alors avec bonheur que je voyais le caractère de Falmouth se transformer ainsi complétement.

Je me sentais séduit par l'insistance cordiale et touchante avec laquelle il me demandait mon amitié. Je jouissais avidement de ce sentiment vif et sincère, dont j'éprouvais pour la première fois les douceurs consolantes; aucun sacrifice ne m'eût coûté pour assurer l'avenir de cette affection si précieuse pour moi; et, comme je l'éprouvais généreusement, vaillamment, je me sentais digne de l'inspirer.

Heureux de ma confiance, c'était avec l'accent de la gratitude la plus profonde que Falmouth me remerciait d'avoir cru à son amitié. Marchant désormais ainsi dans la vie, bien appuyés l'un contre l'autre,—me disait-il,—toutes ses peines seraient bravées; car les déceptions de l'amour, de l'orgueil, de l'ambition, toujours si douloureuses, parce qu'elles sont concentrées,

devaient perdre toute leur âcreté en s'épanchant dans un cœur ami.

L'accent de sa voix était si vrai, ses traits avaient une expression de sincérité telle, que j'avais complétement oublié ma défiance; je me livrais avec bonheur à tout l'entraînement d'une affection que je ne connaissais pas encore.

Puis venaient des causeries sans fin dont je ne saurais dire l'attrait. L'imagination de Falmouth était vive et brillante; son esprit était très-orné. Nous possédions tous deux des connaissances assez variées, assez étendues : aussi n'eûmes-nous jamais un moment d'ennui, malgré les longues heures de la traversée.

A mesure que notre intimité augmentait, ma croyance en moi et en Falmouth devenait plus grande. Je me sentais heureux et meilleur, un nouvel avenir s'offrait à moi; j'avais assez de courage pour ne pas soumettre cette félicité si jeune et si fraîche à une desséchante analyse. Je me laissais naïvement aller à des impressions que je trouvais si pures et si bienfaisantes.

. . . .

Nous étions en mer depuis cinq jours.

Un soir, assez tard, sur les onze heures, ayant laissé Falmouth dans le salon, je montai

sur le pont pour jouir de la fraicheur de la nuit, et j'allai m'asseoir dans une yole suspendue à l'arrière de la goëlette.

J'étais depuis quelque temps absorbé dans mes rêveries, lorsque le matelot placé en vigie héla un navire qui s'approchait.

Je me levai.

La vigie héla une seconde fois.

Je vis alors presqu'aussitôt passer silencieusement à contre-bord, et à une très-petite distance de nous, un bâtiment qu'à ses antennes immenses je reconnus pour le mystic sarde de la baie de Porquerolles...

La nuit était claire, la marche du mystic peu rapide; sur le pont de ce long et étroit navire, un grand nombre d'hommes se pressaient les uns contre les autres.

Au mât était suspendu un fanal. Éclairé par sa lumière rougeâtre et incertaine, je distinguai à l'arrière, et tenant le gouvernail, l'homme au capuchon noir, que j'avais déjà remarqué lors de la descente de la chaloupe.

Étrange rencontre dont les suites devaient être bien plus étranges encore !

. . . .

Le mystic s'éloigna; le bruit de son sillage s'affaiblit...

Pendant quelques minutes je pus encore le suivre des yeux, grâce à la blancheur de ses voiles; puis elles devinrent moins distinctes, s'effacèrent tout à fait et je ne vis plus au loin dans les ténèbres qu'un point lumineux, qui de temps à autre disparaissait selon le jeu des voiles du mystic, comme une étoile sous un nuage.

A l'apparition de ce bâtiment si suspect, Williams avait ordonné à son frère d'aller chercher Falmouth.

— Eh bien! Williams, — dit celui-ci en montant sur le pont, — nous retrouvons donc notre mauvaise connaissance de Porquerolles?

— Le mystic vient de passer à contre-bord de nous, mylord.

— Et quel est ton avis?

— Sauf l'ordre de votre grâce, mon avis serait de nous mettre à l'instant en défense, car je pense que ce pirate, retenu comme nous dans ces parages par les vents contraires, va nous attaquer, ne nous croyant pas prêts à le recevoir, et comptant d'ailleurs sur le nombre de son équipage.

— Prouvons donc à ces forbans qu'ils se trompent, mon brave Williams, et que quarante johns-bulls valent mieux que ce ramassis de

drôles, que cet échantillon cosmopolite de gibier de potence. Eh bien! — ajouta Falmouth en m'apercevant, — voilà, mon cher, qui se colore à merveille; cette aventure m'enchante... C'est une excellente introduction à notre fantaisie de Canaris... c'est l'ouverture de notre opéra!...

— En vrai *dilettanti,* — lui dis-je, — mettons-nous donc en mesure de faire notre partie, et allons chercher nos armes.

Je descendis dans ma chambre.

Falmouth y entra presque aussitôt que moi.

Autant, sur le pont, il m'avait paru joyeux et résolu, autant je lui trouvai l'air triste et accablé.

Il me prit les mains avec émotion et me dit:
—Arthur... je suis maintenant au désespoir de cette folie!...

— De quelle folie voulez-vous parler?

— Si vous étiez blessé, dangereusement blessé! — me dit-il en attachant sur moi un regard attendri, — je ne me le pardonnerais de ma vie!

— Et ne courez-vous pas les mêmes risques?

— Sans doute... mais que vous subissiez,

vous, les conséquences de ma bizarre fantaisie!... c'est ce que je trouve odieux...

— Quelle idée! ne faisons-nous pas ce voyage à *frais communs?*... Ne devons-nous pas tout partager?... Eh bien! ceci est un accident de la route, rien de plus. N'étions-nous pas convenus de chercher les aventures en vrais chevaliers errants? Enfin, vous-même, tout à l'heure, n'aviez-vous pas l'air très-satisfait de cette rencontre?

— Tout à l'heure j'étais devant mes gens, et je ne voulais pas leur laisser deviner ma pensée... mais à vous, je puis tout dire... Eh bien! maintenant je suis au désespoir de tout ceci; et, au lieu de nous amuser à faire les fanfarons, j'ai bien envie de profiter de la vitesse de ma goëlette pour...

— Y pensez-vous? — m'écriai-je; — et que dirait-on au yacht-club? qu'un de ses membres a pris chasse devant un écumeur de mer! Et puis, mon cher Henry, — lui dis-je en riant, — réfléchissez-donc que vos craintes sont peu flatteuses pour mon amour-propre.

— Ah! tenez... cela est affreux! Pour la première fois de ma vie... je trouve un ami... selon mon rêve... et par ma faute je risque de le perdre! — s'écria Falmouth, et il se laissa

tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Mon cher Henry, — lui répondis-je, profondément touché de son accent, — remercions au contraire le hasard qui nous fournit cette épreuve... l'émotion que nous ressentons tous les deux ne nous montre-t-elle pas que cette amitié nous est déjà bien avant dans le cœur? Aurions-nous trouvé une révélation pareille dans la pâle uniformité de la vie du monde? Croyez-moi, voyons dans ceci une bonne fortune; bénissons-la et profitons-en... C'est au feu que se reconnaît l'or pur...

Un pilotin descendant précipitamment vint prier Falmouth de monter sur le pont.

Cet enfant sorti, Henry se jeta dans mes bras avec effusion et me dit : — Vous êtes un noble cœur... mon instinct ne m'a pas trompé.

Je restai seul.

Si Falmouth craignait pour moi les chances de ce combat, je les craignais aussi vivement pour lui.

Cette inquiétude me révélait toute l'étendue de l'affection que je lui portais.

Par quel miracle cette amitié s'était-elle si promptement développée? Comment ses ra-

cines étaient-elles déjà si profondes, malgré mes doutes, malgré ma défiance, malgré mon incrédulité habituelle?

Je ne sais, mais cela était ainsi, et pourtant depuis un mois à peine nous voyagions ensemble.

Peut-être ces progrès si rapides étonneront-ils moins si l'on songe au secret instinct qui nous attirait déjà l'un vers l'autre dès avant notre départ. . . . .

. . . .

Je pris mes armes.

J'eus alors un moment d'effroyables angoisses...

En pensant au péril que nous allions courir, je craignis d'être lâche... ou plutôt que mon courage ne fût pas à la hauteur d'un noble dévouement ; je me demandais si, dans un danger suprême, je saurais sacrifier ma vie pour sauver celle de Falmouth, et, je l'avoue à ma honte, je n'osai pas me répondre avec certitude...

Je me savais, il est vrai, brave, d'une bravoure froide, assez opiniâtre. J'avais eu un duel, dans lequel mon énergie calme m'avait fait honneur; mais était-ce là du vrai courage? Un homme bien né peut-il refuser un

duel? peut-il ne pas s'y comporter décemment? ne fût-ce que par savoir-vivre ou par orgueil?

Je ne savais donc pas si j'aurais le courage prime-sautier, fulgurant, qui court au danger comme le fer à l'aimant, qui s'exalte encore dans une mêlée sanglante, et qui, planant au-dessus des dangers, dirige ses coups d'une main sûre et choisit ses victimes.

Je me croyais, je me sentais enfin la bravoure froide et inerte de l'artilleur qui attend sans pâlir un boulet près de sa batterie, mais non l'entraînante intrépidité du partisan qui, le sabre au poing, se précipite avec une ardeur féroce au milieu du carnage.

Et pourtant c'était sans doute dans un combat corps à corps, dans un abordage, que nous allions avoir à défendre notre vie... Et si j'allais faillir!... Et si devant ces étrangers..., si devant Falmouth, j'allais paraître lâche! ou faible!... si mon instinct de conservation allait me frapper de stupeur!

Non, je ne saurais dire ce qu'il y eut d'épouvantable dans ce moment d'hésitation et d'incertitude sur moi-même...

Mais, je l'avoue, ce que je redoutais le plus, c'était dans le cas où la vie de Falmouth eût

absolument dépendu de mon courage, c'était de me trouver au-dessous de ce noble devoir.

. . . .

CHAPITRE XXXII.

LE COMBAT.

Je remontai sur le pont.

J'avais pris une carabine à deux coups et une pesante hache turque damasquinée, jadis achetée comme objet de curiosité, et qui, dans cette circonstance, devenait une arme excellente, car, en outre de son lourd tranchant, elle se terminait par un fer de lance très-aigu.

Je tâchai de découvrir le mystic; mais, soit que ce bâtiment eût éteint son feu, soit qu'il eût beaucoup prolongé sa bordée, je ne le revis plus.

L'équipage du yacht avait été promptement armé.

A la lueur des mèches de quelques boutefeux, fichés par leur pointe ferrée dans des seaux remplis d'eau, on voyait les marins chargés du service de l'artillerie, debout auprès des

caronades; d'autres matelots, placés de chaque bord de la goëlette, chargeaient leurs armes, tandis qu'un vieux contre-maître à cheveux gris vint prendre le gouvernail des mains d'un de ses camarades beaucoup plus jeune, et dont l'expérience n'était pas sans doute assez consommée pour remplir ce poste important pendant le combat.

Tout ceci se passait dans le plus profond silence, on n'entendait que le bruit sourd des baguettes sur les bourres ou le retentissement des crosses de fusil sur le pont.

Williams à l'arrière, debout sur son banc de quart, donnait les derniers ordres. Geordy, chargé de la direction de l'artillerie, surveillait cette partie du service.

Falmouth monta sur le pont. Il avait repris son masque d'insouciance habituelle.

—Mylord, tout est prêt, — lui dit Williams, —votre grâce veut-elle combattre ce pirate à la voile ou à l'abordage ?

— Qu'est-ce que vous aimez le mieux, du combat à l'abordage ou du combat sous voile ? — me demanda Falmouth, comme s'il se fût agi de choisir entre du vin de Bordeaux ou du vin de Madère.

— Cela m'est absolument indifférent, — lui

dis-je en souriant ; — agissons sans cérémonie : confiez-vous au goût de Williams, c'est le plus sûr.

— Que penses-tu, Williams ? — demanda Falmouth.

— Que, nous tenant sous voile, avec l'artillerie du yacht de votre grâce, nous pouvons écraser ce mystic sans qu'il nous puisse approcher... ni nous faire grand mal ; car je ne suppose pas qu'il ait embarqué d'artillerie...

— Et l'abordage ? — demanda Falmouth.

— Je crois, mylord, assez connaître l'équipage du yacht pour être certain qu'après une bonne mêlée, les pirates seront repoussés, ou peut-être même que leur mystic restera en notre pouvoir. Mais, — s'écria tout à coup Williams en indiquant un point blanc du bout de sa longue vue, — le mystic a viré de bord ; voici qu'il revient sur nous, mylord.

En effet, je vis bientôt apparaître dans l'obscurité les voiles blanches du mystic, qui s'approchait rapidement.

J'armai ma carabine, je mis ma hache près de moi, et j'attendis...

Je me rappelle parfaitement ce que je vis dans mon rayon d'action, n'ayant pas eu, je l'avoue, le courage de m'isoler assez de mes préoccupa-

tions personnelles pour embrasser l'ensemble de cette scène meurtrière.

J'étais debout à l'arrière et à babord du yacht.

A quelques pas devant moi, au pied du mât d'artimon, me tournant le dos, un vieux matelot manœuvrait le gouvernail. Williams, sur son banc de quart, donnait quelques ordres à un contre-maître qui l'écoutait le chapeau à la main. Falmouth, monté sur un canon, tenant d'une main les haubans, de l'autre son fusil, regardait dans la direction du mystic.

Le plus profond silence régnait à bord du yacht : ce fut un moment d'attente grave et solennel...

Quant à moi, ce que j'éprouvai me rappela beaucoup, qu'on excuse cette comparaison puérile, l'émotion inquiète que je ressentais dans mon enfance lorsque je m'attendais de minute en minute à ce qu'un coup de fusil fût tiré dans le courant d'une pièce de spectacle.

Puis, faut-il avouer une autre pauvreté de mon caractère ? jamais je n'avais affronté aucun péril sans m'en être à l'instant représenté toutes les chances funestes. Ainsi, dans le duel dont j'ai parlé, duel qui fut acharné... bien acharné, je songeais, non pas à la mort, mais aux mutilations hideuses qui suivent une bles-

sure : au moment de cet abordage, j'avais les mêmes préoccupations... Je me voyais avec horreur, privé d'un bras ou d'une jambe, devenir ainsi pour tous un objet de pitié répulsive.

Un léger coup sur l'épaule me tira de ces réflexions.

Je me retournai : Falmouth, sans interrompre le *Rulle Britannia* qui sifflait entre ses dents, me montra du bout de son fusil quelque chose de blanc à l'horizon, qui s'approchait de plus en plus...

Je commençai à distinguer parfaitement le mystic.

Tout à coup je fus ébloui par une nappe de lumière qui un moment éclaira l'horizon, la mer et tout ce que je voyais du yacht... En même temps j'entendis la détonation successive de plusieurs armes à feu et le gémissement des balles qui passèrent près de moi.

Au bruit sec, à l'espèce de pétillement dont la détonation fut suivie, à quelques éclats de bois qui tombèrent à mes pieds, je m'aperçus que les balles s'étaient logées soit dans la mâture, soit dans la muraille du navire.

Mon premier mouvement avait été de me reculer, mon second fut d'ajuster et de tirer dans

la direction du mystic... mais la réflexion me retint.

Mon impatience, ma curiosité devinrent alors extrêmes ; je dis *curiosité,* parce que ce mot seul me semble bien exprimer l'impatience avide qui m'agitait.

Je sentais mes artères battre violemment, le sang m'affluer au cœur et mon front rougir.

A peine la détonation avait-elle longuement retenti... que le mystic sortit d'un épais nuage de fumée, ayant une de ses voiles à demi-carguée.

C'était un spectacle étrange.

A l'incertaine clarté de la lune, le corps de ce navire et ses cordages se dessinaient en noir sur le nuage blanchâtre que le vent poussait vers nous.

Un instant après, le mystic prolongea la goëlette de l'ärrière à l'avant, presque à la toucher.

Éclairé par le fanal, l'homme au capuchon noir tenait toujours le gouvernail; d'une main il manœuvrait le timon, de l'autre il montrait le yacht, et je l'entendis crier en italien aux pirates qui se pressaient tumultueusement à son bord : — Ne tirez plus.... à l'abordage ! à l'abordage !

D'après la manœuvre des pirates, l'abordage devant sans doute avoir lieu à droite, tout l'équipage du yacht se précipita de ce bord.

Les canonniers saisirent les cordes qui répondaient aux batteries des caronades....

J'ajustai l'homme au capuchon noir que j'avais parfaitement bien au bout de ma carabine.

Au moment où je pressais la détente, Williams s'écria : — Feu partout !

Je tirai, mais je ne pus voir l'effet de ma balle.

Une forte explosion ébranla le yacht. C'étaient les quatre caronades de tribord chargées à mitraille, qui venaient de faire feu presque à bout portant sur le mystic pirate, au moment sans doute où il abordait le yacht, car celui-ci reçut un choc si violent que je fus presque renversé.

Plusieurs balles sifflèrent autour de ma tête.

Un corps lourd tomba derrière moi, et j'entendis Falmouth me dire d'une voix affaiblie :

— Prenez garde à vous...

Je me retournai vers lui avec inquiétude.... lorsqu'un homme, portant le bonnet catalan, sauta sur le pont, me prit d'une main à ma cravate et de l'autre me tira un coup de pistolet

de si près que l'amorce me brûla les cheveux et la barbe...

Un mouvement brusque que je fis en me rejetant en arrière dérangea le coup, qui partit par-dessus mon épaule. Je tenais ma carabine à la main, encore chargée d'un coup ; au moment où le pirate, voyant qu'il m'avait manqué, me frappait à la tête avec la crosse de son pistolet, je lui appliquai le canon de ma carabine en pleine poitrine... et je tirai.

La commotion fut si forte que j'en eus le bras engourdi.

Le pirate tourna violemment sur lui-même, trébucha sur moi et tomba sur le dos en faisant quelques bonds convulsifs.

Je me reculai, et je marchai sur quelqu'un ; c'était sur Falmouth, qui gisait au pied du grand mât.

— Vous êtes blessé ? — m'écriai-je en me précipitant sur lui.

— Je crois que j'ai quelque chose comme la cuisse cassée ; mais ne vous occupez pas de moi !... — s'écria-t-il, — prenez garde ! voilà un autre de ces brigands qui monte, je vois sa tête... Faites-lui face, ou vous êtes perdu !

A l'aspect de Falmouth étendu sur le pont, j'eus le cœur brisé.

Je ne songeai pas un moment au danger que je pouvais courir; je voulus avant tout arracher Henry à une mort certaine, car, se trouvant ainsi sans défense, il devait être infailliblement massacré.

Heureusement, j'avisai le panneau de l'arrière, qui n'avait pas été refermé (c'était une ouverture de trois pieds carrés qui communiquait dans le salon commun). Je pris aussitôt Falmouth par-dessous les bras, et je le traînai jusqu'à cette ouverture malgré sa résistance, car il se débattait en criant :

— Voilà ce brigand monté... Il va sauter sur vous !

Sans répondre à Falmouth, et usant de ma force, je l'assis sur le bord du panneau, ses jambes pandantes dans l'intérieur, et je lui dis :

— Maintenant, laissez-vous glisser, vous serez du moins en sûreté.

— Le voilà ! il est trop tard. Vous vous perdez en me sauvant ! — s'écria Falmouth avec un accent déchirant.

Comme il disait ces mots, je le fis, par un dernier effort, glisser dans l'intérieur de la chambre, où il n'avait plus rien à craindre.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

J'étais encore baissé.... un genou à terre, lorsqu'une main de fer me saisit au col, un genou vigoureux s'appuya sur mes reins, et en même temps on me porta un coup violent à l'épaule... Ce coup fut suivi d'une fraîcheur aiguë.

Ma hache était sur le pont, à ma portée; je la saisis, et, tout en faisant un effort désespéré pour me relever, je lançai derrière moi, et au hasard, un coup furieux qui atteignit sans doute mon adversaire, car ma hache s'arrêta sur un corps dur, et la main qui m'étreignait me lâcha tout à coup.

Je pus alors me redresser.

A peine étais-je debout que l'homme au capuchon noir, qui m'avait attaqué pendant que je descendais Henry dans la chambre du yacht, se précipita sur moi.

J'étais sans armes... Ayant laissé tomber ma hache, nous nous prîmes corps à corps.

Une lutte acharnée commença.

Son caban à capuchon rabattu l'enveloppait presque entièrement, et cachait son visage. Il enlaça une de ses jambes nerveuses autour des miennes pour me faire perdre l'équilibre; puis, me serrant à m'étouffer, il voulut m'enlever

du pont et me jeter par-dessus le bord de la goëlette.

S'il était vigoureux, je ne l'étais pas moins.

Le désir ardent de venger Falmouth, la colère, et dirai-je cette puérilité, le dégoût de sentir le souffle de ce brigand sur ma joue, me donnèrent de nouvelles forces.

Dégageant une de mes mains de ses mains nerveuses, je pus heureusement prendre le pirate à la gorge... J'y sentis le cordon d'un scapulaire, je le tordis autour de mon poing, et je donnai brusquement deux ou trois tours.

Je commençais probablement à étrangler mon adversaire, car je m'aperçus que son étreinte faiblissait...

Par un hasard heureux, un mouvement du bâtiment nous fit trébucher tous deux.

Déjà épuisé, le pirate tomba les reins cambrés sur le plat-bord du yacht.... un dernier effort, et je le jetais à la mer... J'allais y parvenir en me précipitant sur lui de tout mon poids, lorsqu'il me mordit au visage avec fureur...

Quoique plusieurs coups de feu projetassent à ce moment une vive lueur, et que le capuchon du pirate fût à moitié relevé, je ne pus distin-

guer ses traits, car sa figure était toute couverte de sang.

Seulement, en me jetant en arrière, je remarquai que ses dents étaient singulièrement blanches, aiguës et séparées...

M'étant de nouveau rué sur lui, je parvins à l'enlever du pont, à le mettre presque en long sur le plat-bord, et enfin à le précipiter pardessus la lisse du yacht...

Mais, lorsqu'il se vit ainsi suspendu au-dessus de la mer, le pirate fit un dernier effort, s'accrocha d'une main à mon collet, de l'autre à mes cheveux, et me tint saisi de la sorte, lui en dehors du bâtiment, moi en dedans...

Je cherchais à me dégager, lorsque je reçus un coup violent sur la tête...

Les mains de l'homme au capuchon s'ouvrirent, et je m'évanouis...

CHAPITRE XXXIII.

LE DOCTEUR.

Bien pénible est la tâche que je me suis imposée.

Voici venir encore une des phases de ma vie que je voudrais pouvoir à jamais effacer de ma mémoire... un de ces moments de terrible vertige, pendant lesquels...

Mais l'heure de cette fatale révélation n'arrivera que trop tôt.

Étourdi du coup violent que j'avais reçu, je m'étais évanoui au moment où le capitaine des pirates tombait à la mer.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai couché dans ma chambre, la tête et l'épaule enveloppées de linges.

Le médecin de Falmouth, dont j'ai oublié de parler, homme grave et fort instruit, était près de moi.

Ma première pensée fut pour Henry.

— Comment va lord Falmouth ? — dis-je au docteur.

— Mylord va très-bien, monsieur; sa blessure n'est heureusement pas dangereuse.

— N'a-t-il pas la cuisse cassée ?

— Une très-forte contusion, plus douloureuse peut-être qu'une fracture, mais peu grave...

— Et les pirates ?

— Ils ont pu échapper et remettre à la voile, après avoir perdu cinq des leurs dans cette attaque, mais sans doute ils emportent un grand nombre de blessés...

— Et nous, avons-nous perdu beaucoup de monde ?

— Trois matelots et un contre-maitre ont été tués... de plus, neuf de nos marins sont blessés plus ou moins grièvement.

— Il fait jour, ce me semble ? Quelle heure est-il donc, docteur ?

— Onze heures, monsieur.

— En vérité, je crois rêver... tout ceci s'est donc passé ?...

— Cette nuit...

— Et mes blessures, que sont-elles ?

— Une blessure à la tête et un coup de poignard à l'épaule gauche... Ah ! monsieur, une ligne plus bas... et cette dernière atteinte était mortelle... Mais comment vous sentez-vous ce matin ?

— Bien ; j'éprouve un peu de cuisson à l'épaule gauche, voilà tout ; mais Falmouth, Falmouth ?

— Mylord ne pourra pas marcher d'ici à quelques jours, monsieur. Malgré sa blessure, il a voulu m'aider à vous donner les premiers soins et vous veiller cette nuit ; mais, depuis une heure, ses forces l'ont abandonné, et je l'ai fait transporter chez lui : il repose maintenant. Sitôt qu'il sera réveillé, il viendra de nouveau près de vous, car il a bien hâte de vous exprimer toute sa reconnaissance, monsieur.

— Ne parlons pas de cela, docteur.

— Comment ne pas parler de cela, monsieur? — s'écria le docteur. — N'avez-vous pas, au milieu de ce combat acharné, oublié votre propre sûreté pour retirer mylord du plus grand péril ? N'avez-vous pas été blessé en accomplissant ce trait de courageuse amitié ? Ah ! monsieur, mylord oubliera-t-il jamais que c'est à vous qu'il doit la vie?... Et nous-mêmes, oublierons-nous jamais que c'est à vous que nous devons la conservation de ses jours ?

— L'attaque a donc été bien vigoureuse, docteur ?

— Partout elle a été terrible... mais nos ma-

rins, quoique inférieurs en nombre, l'ont intrépidement repoussée... Ils ont enfin rivalisé d'audace avec vous, monsieur; car votre sang-froid, votre lutte corps à corps avec le capitaine de ces forbans ont fait l'admiration de tout notre équipage.

— Et vous m'assurez que la blessure de Falmouth n'est pas dangereuse ?

— Non, monsieur... mais, si vous le permettez, je vais aller voir s'il n'a pas besoin de moi.

— Allez, allez, docteur, et revenez m'avertir quand je pourrai le voir. »

Je restai seul.

CHAPITRE XXXIV.

L'AMITIÉ.

Henry me devait la vie !

Je ne saurais dire avec quel orgueilleux bonheur mon cœur répétait, commentait ces paroles !

Combien je bénissais le hasard qui m'avait

mis à même de prouver à Falmouth que mon amitié était vive et vraie.

Jusqu'alors, tout en me livrant à l'entraînement de cette affection, j'avais senti qu'il lui manquait la consécration solennelle de quelque grand dévouement.

Si j'attachais quelque prix à mon acte de courage, c'est qu'en m'élevant à mes yeux, c'est qu'en me montrant que j'étais capable d'une résolution généreuse, cet acte me rassurait sur la solidité de mon attachement pour Falmouth.

Or, avec mon caractère, croire en moi, c'était croire en lui ; me croire ami vrai, ardent, dévoué, c'était me croire digne d'inspirer une amitié vraie, ardente et dévouée.

Je ressentais cette confiance intrépide du soldat qui, sûr désormais de se comporter hardiment au feu, attend avec impatience et sécurité une occasion nouvelle de prouver ce qu'il vaut.

La réaction de cette confiance fut telle qu'elle influa même sur mes sentiments passés.

Fier de ma conduite envers Falmouth, je compris alors qu'Hélène, que Marguerite avaient pu m'aimer pour des qualités que leur cœur

devinait sans doute, et qui venaient de se révéler à moi.

Pour la première fois enfin je compris, bonheur ineffable!... tout l'amour que ces deux nobles créatures avaient eu pour moi...

. . . .

Une heure après que le docteur m'eut quitté, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer Falmouth, porté par deux de ses gens.

A peine son fauteuil fut-il approché de mon lit qu'Henry se jeta dans mes bras.

Dans ce muet embrassement, il appuyait avec force sa tête sur mon épaule; je sentis ses larmes couler, ses mains trembler d'émotion; il ne put me dire que ces mots : Arthur... Arthur... mon ami!...

. . . .

Bien des années se sont écoulées depuis ce beau jour; bien des noirs chagrins ont passé sur cette joie si radieuse, et rien n'en a pu altérer le souvenir, car maintenant encore mon cœur bat délicieusement à ces pensées!

Il est impossible de dire avec quelle délicatesse, avec quelle effusion Falmouth me témoigna sa reconnaissance. Les termes me manquent pour peindre ce que l'accent, ce que l'expression

des traits, des regards, de la voix peuvent seuls traduire.

. . . .

Les vents contraires durèrent plusieurs jours et nous empêchèrent d'atteindre Malte aussitôt que nous l'avions espéré.

La blessure de Falmouth marchait rapidement vers sa guérison ; mais la mienne fut d'une cure plus lente.

Henry, pendant cette période, me prodigua les soins du frère le plus tendre.

Avec quelle anxiété douloureuse chaque matin il épiait le regard du docteur, lorsque celui-ci levait l'appareil de ma blessure ! Que de minutieuses questions sur l'époque probable de ma guérison ! Quelles étaient enfin son impatience ou sa joie, lorsque les prévisions du docteur en éloignaient ou en rapprochaient le terme !

Parlerai-je encore de mille riens, de mille attentions charmantes, qui révélaient sa sollicitude exquise, et dont je me sentais profondément heureux ?

Falmouth me dit toute sa vie, je ne lui cachai rien de la mienne.

Il avait douze ans de plus que moi ; sa parole convaincue, éloquente, nourrie de l'ex-

périence des hommes et des choses, prenait peu à peu sur mon esprit une autorité singulière.

Rien de plus élevé, de plus grandiose que ses convictions morales ou politiques.

Je restais confondu d'étonnement et d'admiration en découvrant ainsi chaque jour de nouveaux trésors de sensibilité exquise, de haute raison et de savoir éminent, sous les dehors ironiques et froids que Falmouth affectait habituellement.

Que dirai-je ? sous le masque sceptique et railleur du don Juan byronnien, c'était le chaleureux et vaillant cœur du *Posa* de Schiller, c'était son ardent et saint amour de l'humanité, c'était sa foi sincère dans le bien, c'étaient ses croyances généreuses, ses magnifiques théories pour le bonheur de tous.

Si Falmouth m'avait apparu sous ce nouvel aspect, c'est que pendant nos longs jours de navigation nous avions effleuré, traité, approfondi bien des sujets d'entretien.

Ainsi, j'étais jusqu'alors resté profondément indifférent aux questions politiques; et pourtant je sentis vibrer en moi de nouvelles cordes, lorsque Henry, encore transporté d'indignation, me racontait les combats acharnés que lui, pair

d'Angleterre, avait soutenus dans le parlement contre le parti ultra-tory, qu'il me peignait comme la honte de son pays !

Je ne pouvais rester froid devant l'émotion douloureuse, devant les regrets poignants de Falmouth, qui déplorait la vanité de ses efforts, et surtout la faiblesse coupable avec laquelle il avait abandonné la lutte, alors que la victoire n'était pas désespérée.

J'entre dans ces détails, parce qu'ils amenèrent un des événements les plus pénibles de ma vie. . . . .

. . . .

Depuis deux jours Falmouth me semblait profondément absorbé.

Plusieurs fois je l'avais pressé de me confier le sujet de ses préoccupations ; il m'avait toujours répondu, en souriant, de ne pas m'inquiéter, *qu'il travaillait pour nous deux*, et que bientôt je verrais le fruit de ses élucubrations.

En effet, un matin Henry entra chez moi d'un air grave, me remit une lettre cachetée et me dit avec émotion : — Lisez ceci... mon ami, il s'agit de notre avenir...

Puis il me serra la main et sortit.

Voici cette lettre...

Voici ces simples et nobles pages, où la grande âme de Falmouth se révèle tout entière.

Quelle fut ma réponse !

Ah !... ce souvenir est abominable...

CHAPITRE XXXV.

LA LETTRE.

Lord Falmouth à Arthur.

A bord du yacht *la Gazelle*, 13 juin 18...

« J'aurais pu vous dire tout ce que je vous écris, mon ami ; mais je désire que vous conserviez cette lettre...

» Si les projets dont je vous entretiens se réalisent... un jour nous relirons ceci avec intérêt, en songeant que tel aura été le point de départ de la glorieuse carrière que je rêve pour nous deux.

» Si au contraire le sort nous sépare, ces pages vous resteront comme un récit simple et vrai des circonstances qui m'ont inspiré l'attachement que j'ai pour vous.

» Lorsque je vous rencontrai pour la première fois, ce fut à un déjeuner chez M. de Cernay : l'agrément de votre conversation me frappa ; puis, à quelques traits de votre esprit, je vis qu'avec tous les dehors de la bienveillance et de la cordialité, vous deviez pourtant rester à tout jamais séparé des autres hommes par une barrière infranchissable.

» Dès lors, je m'intéressai vivement à vous.

» Je savais par expérience que les caractères excentriques tels que le vôtre, souffrent cruellement de l'isolement qu'ils s'imposent ; car ces natures fières, délicates et ombrageuses ne peuvent se fondre dans la masse du monde..... se sentant toujours meurtries ou blessantes, leur instinct les porte à se créer une triste solitude au milieu des hommes.

» Je partis pour l'Angleterre sous l'empire de ces idées.

» A Londres je rencontrai plusieurs personnes qui me parlèrent de vous d'une façon qui me confirma dans mon opinion à votre égard.

» Je vous retrouvai quelques mois après chez madame de Pënâfiel, dont vous étiez très-occupé.

» Comme je partageais alors les préventions

du monde contre elle, et que vous ne m'aviez pas encore appris tout ce qu'elle valait, je m'étonnai de vous voir, vous, chercher le bonheur dans une liaison avec une femme d'une légèreté si reconnue, l'exquise susceptibilité que je vous supposais devant être à chaque instant cruellement froissée dans vos relations avec madame de Pënâfiel.

» Les hommes comme vous, mon ami, sont doués d'un tact, d'une finesse, d'une sûreté extraordinaires qui les empêchent généralement de se méprendre sur les affections qu'ils choisissent : est-ce vrai? Hélène, Marguerite, n'étaient-elles pas en tout dignes de votre amour? Aussi, croyez-moi, confiez-vous toujours en aveugle à vos premières impressions.

» Je vous dis cela, parce que je sens combien je vous aime, et qu'il doit être dans votre instinct de m'aimer aussi.

» Pardon de cette parenthèse; revenons à la marquise.

» Tant que je vous vis heureux, vous ne m'intéressiez que par le mal que j'entendais dire de vous.

» Mais bientôt le déchaînement du monde contre votre bonheur devint si général et si acharné, les calomnies devinrent si furieuses,

que je commençai à croire que madame de Pënâfiel méritait votre amour, comme vous méritiez le sien. Plus tard, vous m'avez tout dit, et je reconnus ma première erreur ; puis vint cette cruelle rupture.

» Vous avez bien douloureusement expié vos doutes!! qu'ils vous soient pardonnés.

» Lorsque vous m'avez demandé de vous aider à rendre service au mari de votre cousine Hélène, la délicatesse de vos procédés à son égard fut si touchante, que vous grandîtes de beaucoup dans ma pensée ; je ressentis pour vous une estime, une admiration profonde... Oui, mon ami... j'admirai plus encore votre désintéressement que votre manière d'agir... parce que je pénétrais que, par une fatale disposition de votre caractère, vous trouviez moyen de flétrir à vos propres yeux le mérite de cette action, et que vous ne seriez pas même récompensé par votre conscience.

» Depuis longtemps je méditais, par désœuvrement, d'aller en Grèce ; je vous vis si malheureux, que je crus le moment favorable pour vous proposer d'entreprendre ce voyage avec moi. Je l'entourai de mystère pour piquer votre curiosité, et lorsque je vous vis décidé à m'accompagner, je fus bien heureux.

» Pourquoi si heureux, mon ami? parce que, sans vous ressembler en tout, le hasard ou les hautes exigences de mon cœur m'avaient fait jusqu'alors méconnaître les douceurs de l'amitié, et que je me sentais attiré vers vous par de grandes conformités de caractère et d'esprit; parce que je croyais que ce voyage vous serait une utile distraction; parce qu'enfin je trouvais une précieuse occasion de nouer avec vous des rapports solides et durables.

» Je vis que j'aurais auprès de vous de grandes défiances à vaincre, des doutes bien enracinés à combattre... mais je ne me rebutai pas, je me fiai à la persévérance de mon attachement et à la sagacité de votre cœur; il vous avait choisi l'amour d'Hélène, de Marguerite; il devait me choisir moi.... pour votre ami.

» Pourtant m'apercevant de la lenteur de mes progrès dans votre affection, je craignis quelquefois que vous ne vous fussiez mépris aux dehors de froideur et d'insouciance que j'affectais habituellement. Pourtant peu à peu la confiance vous vint, et quelques jours après notre départ de France, nous étions frères...

» Le développement rapide de notre amitié

ne me surprit pas; il y avait entre nous, je crois, une telle affinité, nos deux âmes étaient pour ainsi dire si vivement *aimantées* par la sympathie, qu'au premier contact elles devaient se lier à tout jamais.

» Une fois certain de votre affection, j'examinai mon trésor à loisir.

» Je fis comme ces antiquaires qui, maîtres enfin de la rareté qu'ils convoitaient, se délectent dans l'examen, dans l'admiration de ses beautés. Ce fut ainsi que j'appréciai votre savoir, votre sens profond... Ce fut alors que je cherchai à éveiller les grands instincts que je croyais exister en vous...

» Je ne m'étais pas trompé...... depuis ces découvertes, vous ne fûtes plus à mes yeux un pauvre enfant nerveux et irritable que l'on aime parce qu'il est faible et parce qu'il souffre, mais un jeune homme fier et hardi, à la forte pensée, à la vaste intelligence, à l'esprit flexible, qui avait tous les défauts de ses qualités éminentes.

» Le mystic sarde nous attaqua : j'eus un horrible pressentiment... je voulais éviter le combat. Cela fut impossible, et je remercie maintenant le destin... car vous êtes presque guéri, et je vous dois la vie.

» Oui, Arthur, je vous dois la vie du corps, car j'existe ; je vous dois la vie de l'âme, car vous êtes mon ami.

» Savez-vous que si je ne connaissais pas la puissance de ma gratitude... je serais effrayé ?

» Depuis longtemps je cherchais le moyen de faire aussi, moi, quelque chose pour votre bonheur, à vous qui avez tant fait pour le mien.

» Ma tâche était difficile... vous aviez tout : jeunesse, intelligence, nom, fortune, généreux et noble caractère... Mais je m'aperçus qu'une fatale tendance annihilait de si rares avantages !

» Là était la source de vos malheurs. C'est à cette source que je voulus remonter pour la détourner. Que je le délivre à jamais de ses doutes affreux, me disais-je... ne me devra-t-il pas les avantages dont ce doute l'empêche de jouir ?

» Vous m'avez souvent dit que vos accès de défiance et de misanthropie chagrine sont les seuls véritables malheurs de votre vie... Mais savez-vous ce qui les cause, ces accès?... — l'*inaction morale dans laquelle vous vivez !*

» Votre imagination est vive, ardente ; n'ayant pas d'aliment, elle vous prend pour victime !...

» De cette réaction continuelle de votre esprit sur votre cœur, de ce besoin insatiable d'occuper votre pensée, naît cette funeste habitude d'analyse qui vous pousse à de si horribles études, qui vous conduit à de si désolantes découvertes chez vous et chez les autres !

» Croyez-moi, mon ami; car pendant bien des nuits j'ai profondément réfléchi aux conditions de votre caractère, et je crois dire vrai; croyez-moi, du moment où vous aurez donné une glorieuse pâture à l'activité dévorante qui vous obsède, ce sera avec délices, ce sera avec une confiance ineffable que vous vous *indulgerez* dans l'impression des sentiments tendres. Vous y croirez aveuglément, car vous n'aurez plus le temps de douter.

» Avant de savoir ce que vous valiez, ce voyage de Grèce m'avait semblé pour vous une occupation suffisante; mais maintenant que je vous connais mieux, je le sens, ce voyage n'est plus en proportion avec la puissance de conception que j'ai reconnue en vous... Maintenant, enfin, que je compte sur vous comme je compte sur moi, de nouveaux horizons se sont ouverts à ma vue. Ce n'est plus à des entreprises stériles que je voudrais employer notre courage

et notre intelligence... J'ai un plus noble but... peut-être le regarderez-vous comme une chimère ; mais réfléchissez, et vous reconnaîtrez qu'il a de nombreuses chances de succès.

» Le problème que j'avais à résoudre était donc celui-ci : — vous rendre heureux sans me nuire, — c'est-à-dire sans vous quitter ; occuper assez magnifiquement votre esprit pour qu'il ne me disputât plus votre amitié ; appliquer enfin à quelque grand intérêt toutes vos précieuses qualités, qui, laissées sans emploi, se dénaturent et deviennent fatales, comme ces substances généreuses que la fermentation rend délétères.

» Quand je vous ai parlé de l'Angleterre, de son avenir, de la part que je prenais dans les luttes où se débattaient des destinées, je vous ai vu attentif, curieux, ému... de nobles, d'éloquentes paroles vous sont échappées ; vous avez émis, avec toute la naïveté de l'inspiration, des idées neuves, hardies. J'ai bien étudié vos mouvements, vos traits, votre accent ; tout m'a convaincu que si vous le voulez, mon ami, vous serez appelé à agir puissamment sur les hommes. Votre savoir est vaste, vos études sont profondes, votre caractère est ardent et fier, votre position indépendante,

votre nom recommandable..... écoutez mon projet.

» Nous allons d'abord à Malte, pour laisser arriver le terme de votre guérison, et prendre le repos dont vous avez besoin. — Nous renonçons au brûlot de Canaris, et nous retournons en Angleterre.

» Lors de vos voyages dans mon pays, vous ne vous êtes guère occupé d'études sérieuses; cette fois, guidé par moi, qui partage vos travaux, vous étudierez le mécanisme du gouvernement anglais, ses intérêts, son économie, etc.; puis nous allons demander les mêmes renseignements à l'Allemagne, à la Russie, aux États-Unis, afin de compléter votre éducation politique.

» Si je ne savais la maturité précoce de votre esprit, mon ami, je vous dirais de ne pas trop vous effrayer de ce grave itinéraire. Tous deux jeunes, riches, gais, intelligents, forts et hardis, comme le sont deux frères qui comptent l'un sur l'autre, nous marchons à notre but en nous reposant de l'étude dans les plaisirs, et des plaisirs dans l'étude.

» Notre position dans le monde et l'espèce même de nos études nous obligeant à parcourir tous les degrés de l'échelle sociale, nous met-

tent dans chaque pays en rapport avec toutes les supériorités de nom, d'intelligence ou de fortune. Savez-vous, enfin, quel est l'horizon lointain de cette existence si brillante, de cette ambition qui met en jeu toutes nos facultés, des plus futiles jusqu'aux plus élevées? Savez-vous, enfin, quelle est pour vous la récompense de ces occupations attachantes, mêlées des joies du monde et partagées par l'amitié la plus constante? le savez-vous?... Peut-être les soins de la destinée d'un grand peuple, car vous pouvez un jour devenir ministre... premier ministre...

» Quant aux moyens à employer pour atteindre ce terme, qui va vous paraître incommensurable, nous en causerons, et vous verrez que votre savoir, que votre nom, que votre fortune, que vos longues études politiques, que l'expérience des hommes et des choses que nous aurons acquise pendant nos voyages vous ouvriront les portes du pouvoir, soit que vous vous présentiez à la Chambre des députés, soit que vous entriez dans la carrière diplomatique par quelque emploi important.

» En tout cas, mon ami, votre direction devient la mienne : si vous restez à Paris comme membre du gouvernement, j'accepte près de

la cour de France une mission que j'ai longtemps refusée ; si vous êtes envoyé près de quelque cabinet étranger, je puis assez compter sur mon influence pour être sûr d'aller vous rejoindre.

» Sans doute, notre position est telle que ni vous ni moi n'avons besoin de ces *places* pour nous retrouver, et continuer les rapports dont nous sommes si heureux ; mais, je vous l'ai dit, il nous faut avant tout combattre votre ennemi mortel... le DÉSOEUVREMENT, et le combattre d'une manière grande, élevée, en tout digne de votre intelligence. Or, mon ami, aurons-nous jamais une plus noble ambition ? nous occuper de la destinée de nos deux pays ! voir notre amitié servir de lien à leurs intérêts, les unir, les confondre..... comme elle a uni et confondu nos cœurs !

» Et ne me dites pas que ceci soit un rêve, une chimère... Des gens d'un talent médiocre sont arrivés au terme que je vous propose. Et d'ailleurs, lors même que le succès du voyage serait incertain, la route n'est-elle pas admirable ? De quelle fécondité pour l'avenir ne seront pas nos tentatives, en admettant même qu'elles soient folles ?

» Allons, allons, Arthur, du courage ; usez

fièrement, grandement des dons que le destin vous a prodigués, et surtout, mon ami, échappez à cette inaction si funeste à votre repos et à votre cœur...

» Oh ! échappez-lui ; car, je vous l'avoue, maintenant votre amitié m'est si chère, votre bonheur m'est si précieux, que je ferais tout au monde pour les voir l'un et l'autre abrités par quelque noble et légitime ambition.

» Voilà mes projets... voici mes espérances... Qu'en pensez-vous, mon ami ? Je vous ai écrit tout ceci, parce que, malgré moi, j'ai craint qu'en vous parlant une raillerie, un doute de votre part ne vînt glacer mon éloquence ; et comme, avant toute chose, je tenais à vous convaincre, j'ai pris le parti de parler seul.

» Afin de pousser la bizarrerie jusqu'au bout, je vous demande une réponse écrite.

» Selon que vous accepterez ou non ces offres d'une amitié sincère, votre lettre datera un des jours les plus heureux ou les plus malheureux de ma vie.

« H. F. »

CHAPITRE XXXVI.

DÉFIANCE.

Avant de recevoir cette lettre... j'étais profondément heureux... j'étais plein de confiance et de sécurité dans l'affection de Falmouth pour moi, j'étais plein de foi dans celle que je ressentais pour lui ; pourquoi ces pages si simples et si touchantes changèrent-elles tout à coup ce jour brillant en une nuit profonde ?

Deux fois je relus cette lettre...

Ce qui me frappa d'abord fut le sublime, l'inexplicable dévouement de Falmouth, qui, pour m'arracher au désœuvrement qu'il considérait comme si fatal à mon bonheur, m'offrait de partager mes voyages, mes études et jusqu'à la carrière que le succès pouvait m'ouvrir.

Ce qui m'étonna beaucoup aussi... ce qui me blessa presque... fut l'exagération nécessairement moqueuse avec laquelle Falmouth parlait de mon *mérite ;* mérite qui, selon lui, n'allait pas moins qu'à faire de moi un premier ministre... ou un ambassadeur.

Malheureusement, sans doute, je ne suis pas né pour comprendre les magnifiques exaltations de l'amitié ; car la résolution de Falmouth me sembla si exorbitante, si en dehors de toutes proportions humaines, si au-dessus des preuves que j'avais pu lui donner de mon affection, que je me demandai plusieurs fois si c'était bien à moi qu'il faisait cette offre... et comment j'avais pu mériter qu'il me la fît.

Si ce que j'avais fait pour lui n'était pas digne de ce dévouement de sa part... quel était donc le motif qui l'avait engagé à m'offrir tant... pour si peu ?...

Je ne subis pas sans lutte l'influence de ces malheureuses pensées, car je prévoyais quelque prochain et terrible accès de défiance.

Plusieurs fois je voulus détourner mon esprit de la pente fatale où je le voyais s'engager, mais je me sentais entraîné malgré moi vers les noirs abîmes du doute.

Épouvanté, je fus sur le point d'aller trouver Henry et de le supplier de me sauver de moi-même... de m'expliquer pour ainsi dire tout ce qui me semblait incompréhensible dans son admirable dévouement, de le mettre à la portée de mon esprit, encore peu fait à ces amitiés puissantes et radieuses dont il était si ébloui

qu'il ne pouvait les contempler sans vertige... Mais une fausse, mais une misérable honte me retint; je vis une faiblesse, une lâcheté, un humiliant aveu d'infériorité dans ce qui eût été de ma part une preuve touchante de confiance et d'abandon.

Malgré moi, je sentis avec terreur qu'il allait en être de mon amitié pour Falmouth comme des autres sentiments que j'avais éprouvés. Cette amitié était à son paroxisme, elle devait délicieusement occuper ma vie, agrandir mon avenir... Il me fallait la briser.

J'éprouvais une sensation étrange; il me semblait que mon esprit descendait rapidement d'une sphère idéale, peuplée des figures les plus enchanteresses, vers un désert sombre et sans bornes.

Une comparaison physique expliquera cette impression toute morale. Les ailes qui m'avaient quelque temps soutenu dans la région des plus divines croyances me manquant tout à coup, je retombai sur le sol aride et dévasté de l'analyse, au milieu des ruines de mes premières espérances!

Ma foi, jusque-là si sincère et si pure à l'amitié, à la sainte amitié, devait, hélas! augmenter encore ces tristes débris.

. . . .

Plus je songeais à l'admirable proposition de Falmouth, plus j'appréciais la sollicitude exquise, presque paternelle, qui la lui avait dictée... moins je m'en sentais digne.

Je ne pouvais comprendre, je ne pouvais croire que le service que je lui avais rendu en le mettant à l'abri du danger valût une telle abnégation de lui-même. Cet ordre de pensées m'amena bientôt à rabaisser tout ce qu'il y avait eu de véritablement généreux dans ma conduite envers Henry.

Monomanie étrange! Au contraire de ces hommes qui, faisant des bassesses par nature, emploient toutes les ressources de leur intelligence à prouver que leur conduite est honorable, je parvins à force de sophismes à avilir à mes yeux une noble action dont je devais être fier.

Après tout, me disais-je, quel service si énorme ai-je donc rendu à Falmouth pour qu'il me fasse des offres si magnifiques? Je lui ai sauvé la vie... soit; mais Williams, mais le dernier matelot de son yacht se serait trouvé dans une position semblable que je l'aurais également secouru...

C'était donc de ma part un premier mou-

vement instinctif, et non le fruit de la réflexion.

Et puis, cette action m'avait-elle coûté? Non, je n'avais pas hésité un instant; le mérite en était donc médiocre, car la valeur d'une action ne saurait être jugée qu'en raison des sacrifices qu'elle impose.

Un millionnaire donnant un louis à un pauvre m'a toujours peu touché; ce pauvre, partageant ce louis avec un plus malheureux que lui, me paraîtrait sublime.

Une fois sous l'obsession de ces paradoxes, aussi tristes qu'insensés, je ne m'arrêtai plus.

Ma *bravoure* ne fut pas moins rabaissée à mes propres yeux.

En me montrant si *intrépide* dans ma lutte contre ces pirates, me disais-je, avais-je un moment pensé à l'honneur de soutenir dignement le nom français aux yeux des Anglais, à délivrer la mer des brigands qui l'infestaient, à prouver à Falmouth que, malgré la faiblesse maladive de mon caractère, je possédais au moins le courage d'action; avais-je au moins été emporté par la soif du danger, par une fureur aveugle, mais pleine d'audace : non... j'avais sans doute obéi à un instinct machinal de conservation; j'avais rendu coup pour coup;

j'avais voulu tuer pour n'être pas tué. Il n'y avait donc pas plus de grandeur et de noblesse dans mon action que dans la rage désespérée de l'animal aux abois qui se rue avec férocité sur l'ennemi qui l'attaque.

Puis, pour dernier argument contre moi-même, je me demandais pourquoi mon cœur se remplissait ainsi de tristesse et d'amertume. Il fallait que mon action ne fût pas complétement grande, puisque les sentiments élevés qu'elle avait éveillés dans mon âme s'effaçaient déjà pour faire place aux doutes les plus odieux sur moi et sur Falmouth.

Hélas! la terrible conclusion de toutes ces imaginations maudites ne devait pas se faire attendre.

Maintenant que je réfléchis de sang-froid à ce cruel aveuglement, je songe que j'étais peut-être poussé à cette impitoyable analyse par une jalousie misérable que je ne m'avouais pas.

N'étant pas capable d'un dévouement semblable à celui de Falmouth, sans doute je voulais le flétrir en lui trouvant une arrière-pensée misérable.

Peut-être encore voulais-je me soustraire à une influence que je redoutais...

Je fis donc une sorte d'inventaire glacial de

ce que me *devait* Falmouth et de ce qu'il *m'offrait*... On eût dit l'énumération funèbre des dépouilles d'un mort.

. . . .

Ceci me parut évident, irrécusable, à savoir : — que le prix que Falmouth mettait au service que je lui avais rendu était exorbitant.

Pourquoi m'offrait-il ce prix exorbitant ?

Je venais de trop me rabaisser à mes yeux, je me sentais trop avili, même par ces doutes, par ces calculs ignobles, pour croire un instant que la sympathie qu'il disait éprouver pour moi fût réelle ; ne m'avait-il pas avoué qu'un tact très-délicat lui indiquait toujours les âmes d'élite pour lesquelles il devait ressentir quelque affinité ?

Comment alors un caractère si généreux pouvait-il éprouver de l'attrait pour *moi*, si indigne, si incapable d'en inspirer ?

Quel *intérêt* a-t-il donc à feindre cette exagération ?

Son nom est beaucoup plus illustre que le mien, sa fortune est énorme, sa position est des plus éminentes; ce n'est donc pas la vanité qui peut le rapprocher de moi...

Son courage est connu, ce n'est donc pas un défenseur qu'il peut vouloir en moi.

Son esprit est vif, brillant, original; et pendant longues années il a vécu seul, je ne puis donc être à ses yeux une sorte de bouffon...

Je fus longtemps, je l'avoue, à trouver quel était l'*intérêt* qui faisait agir Falmouth...

Tout à coup, à force de creuser l'abîme fangeux des plus hideux instincts, une idée infernale me vint à l'esprit.

J'eus un moment d'exécrable triomphe : *j'avais deviné*...

Je crus tout comprendre, tout expliquer par cette étrange, par cette abominable interprétation.

Un horrible vertige me saisit...

CHAPITRE XXXVII.

LE DUEL.

J'écrivis à la hâte les lignes suivantes en réponse à l'admirable lettre de Falmouth.

Je sonnai et je lui envoyai le billet.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . [1]

Comme toujours, une fois cette lettre partie, lorsque je revins à moi, lorsque je réfléchis à cet outrage infâme... je fus épouvanté.

Si je m'étais trompé!!!

. . . .

. . . .

J'aurais donné ma vie pour ne pas avoir écrit ces lignes terribles.

Il n'était plus temps....

Ma chambre était séparée de celle de Falmouth par une cloison...

Dans une épouvantable anxiété, j'écoutai...

Lorsque le valet qui avait apporté ma lettre

[1] Toute cette lettre se trouve soigneusement raturée dans le manuscrit du *Journal d'un Inconnu.*

à Falmouth eut refermé la porte, il se fit un profond silence...

Puis, tout à coup, un mouvement impétueux renversa une chaise... Et j'entendis Falmouth se précipiter à la porte d'un pas lourd et incertain, car il pouvait à peine marcher.

Il allait venir...

Mon cœur battait à se rompre.

Ses pas approchèrent...

Je me sentis mouillé d'une sueur froide...... j'eus peur.

Ma porte s'ouvrit brusquement. Il entra se traînant sur sa canne.

De ma vie.... non, de ma vie je n'oublierai l'expression de colère fulgurante qui éclatait sur son visage ; on eût dit un masque de marbre illuminé par deux yeux flamboyants...

— Vos armes ! — s'écria-t-il d'une voix vibrante d'indignation en me montrant la lettre qu'il tenait à la main. — Vos armes ! !

Un remords affreux me saisit, il fut si violent qu'il m'inspira une lâche rétractation de mon infamie...

— Henry ! — lui dis-je en lui montrant cette lettre d'un air désespéré, — pardon....

— Pardon !.... Vous ne voulez donc pas vous battre ? — s'écria Falmouth avec rage.

Le rouge me vint au front, la honte de me voir soupçonné de faiblesse m'exaspéra, et je lui répondis : — Monsieur.... mes armes seront les vôtres.

— Je vous fais grâce de ces délicatesses. Quelles sont vos armes? finissons-en... — répéta-t-il durement.

J'allais éclater ; mais me souvenant que Falmouth était chez lui, je me contins.

— Vous et moi, — lui dis-je, — nous sommes trop blessés, je crois, pour pouvoir nous servir de nos épées.... le pistolet sera donc l'arme la plus convenable...

— C'est juste, — dit Falmouth en se laissant tomber sur un fauteuil.

Il sonna.

Un de ses gens entra.

— Priez M. Williams de descendre, — dit Falmouth.

Le valet sortit.

— Williams et Geordy nous serviront de témoins, — me dit impérieusement Falmouth.

Je fis un signe de consentement machinal... j'étais anéanti...

Williams descendit.

— Où sommes-nous, Williams? Quelle est la terre la plus proche?

— Le vent ayant soufflé du nord depuis ce matin, mylord, il nous met en bonne route pour Malte. S'il continue, nous pourrons y arriver demain soir.

— Tâche donc, mon brave Williams, de nous y conduire le plus tôt possible..... Mais donne-moi ton bras pour rentrer chez moi....

Je restai seul.

Je n'ai pas besoin de dire l'amertume de mon désespoir.

Ravivée par une fièvre ardente qui se développa, ma blessure me fit de nouveau beaucoup souffrir.

Plongeant à chaque instant dans les vagues soulevées par le vent, dont la violence augmentait d'heure en heure, la goëlette recevait de rudes secousses. Ce tangage me causait un ébranlement si douloureux, que parfois je ne pouvais retenir un cri aigu.

Le docteur vint s'informer de mes nouvelles et me demander comment je me trouvais; par une sorte d'obstination puérile, je lui cachai mes souffrances.

Cet homme appartenait à Falmouth. Un scrupule exagéré m'empêchait d'accepter désormais ses soins.

Quelles heures je passai, mon Dieu ! Cette crise fut épouvantable.

Les émotions que je venais de ressentir, jointes à l'ardeur de la fièvre, exaltèrent à ce point ma sensibilité nerveuse, que, replié dans mon lit, je ne pouvais supporter l'éclat du jour ; je cachai ma figure dans mes mains, et je pleurai amèrement....

D'habitude, les larmes me soulageaient, mais celles-ci étaient âcres et cuisantes.

Puis, lorsque mon désespoir eut atteint son paroxisme, par un triste besoin de contraste qui m'était familier, je comparai ce qui était à ce qui avait été... surtout à ce qui aurait été.... si je n'avais pas volontairement flétri, brisé, souillé tant de nouvelles chances de bonheur !

Au lieu de chercher à cacher ma honte dans la solitude et dans les ténèbres, au lieu de me plonger dans les idées les plus tristes, au lieu de subir cet isolement que je venais de provoquer si outrageusement, je me serais senti le cœur allègre, épanoui !

Cet homme, qui alors me haïssait, qui me méprisait, qui n'attendait plus que l'heure de laver son injure dans mon sang, eût, comme toujours, été là, près de moi, affectueux et

reconnaissant. Ces plaintes que m'arrachait la douleur physique, et que j'étouffais si péniblement, eussent été adoucies par la touchante sollicitude d'un frère!

Et penser.... mon Dieu! m'écriai-je, que cette réalité que moi-même j'avais si souvent rêvée, en songeant à l'amitié, était là près de moi!

Et penser que cette fois encore, par le plus étonnant concours de circonstances, je n'avais qu'à me laisser aller au bonheur qui m'était offert!

Et penser que cette fois encore, une monomanie fatale, furieuse, m'avait fait abandonner toutes les chances de félicité possibles pour les remords les plus affreux!

Alors, me voyant si incurablement malheureux, des idées de suicide me vinrent à l'esprit.

Je me reprochai d'être odieusement à charge à moi et aux autres. Je me demandai à quoi j'étais bon; ce que je faisais des avantages que le hasard avait accumulés sur moi : jeunesse, santé, richesse, force, intelligence et courage.

Jusqu'ici à quoi avais-je employé ces dons précieux? A faire le malheur de tous ceux qui m'avaient aimé!

Aussi je me résolus dans ce duel avec Falmouth d'exposer aveuglément ma vie et de respecter la sienne.

En faisant feu sur lui... j'aurais cru commettre un fratricide...

Par un douloureux caprice, je voulus relire sa lettre...

Inexplicable fatalité!... pour la première fois j'en compris toute la grandeur... toute l'imposante générosité.

Ce fut alors que je pus embrasser d'un regard désespéré la perte immense, irréparable, que je venais de faire! Mais, hélas! il n'était plus temps, tout était fini!

CHAPITRE XXXVIII.

LE PILOTE.

Depuis quelques moments, les mouvements de la goëlette devenaient de plus en plus durs. J'entendais au dehors un mugissement continu; quelquefois augmentant progressivement de violence, il finissait par tonner comme la fou-

dre... puis à ces éclats soudains succédait un grondement sourd et lointain.

Tantôt les pas précipités des matelots faisaient résonner le pont au-dessus de ma tête, tantôt ce bruit cessait brusquement, ou était dominé par la voix retentissante de Williams, qui donnait des ordres.

Je ne pouvais en douter, nous étions assaillis par une tempête. Il me fut impossible de rester dans l'inaction.

Quoique faible, je voulus me lever, pensant que peut-être le grand air me ferait du bien. Je sonnai, et à l'aide de mon valet de chambre je parvins à m'habiller.

J'avais presque complétement perdu l'usage du bras gauche.

Je montai sur le pont; Falmouth ne s'y trouvait pas.

Les vagues étaient furieuses.

Quoiqu'il fût à peine quatre heures, le jour était si bas qu'on se voyait à peine.

A l'horizon, la mer dessinait les sombres ondulations de sa courbe immense sur une ceinture de lumière ardente comme du bronze rougi au feu.

Au-dessus de cette zone empourprée s'étageaient pesamment de lourdes masses de nua-

ges noirs et ocreux; la voûte du firmament reflétait dans les flots ces ténèbres opaques, et les vagues, perdant leur transparence d'azur ou d'émeraude, ressemblaient à des montagnes de vase marbrée d'écume.

La tempête sifflait dans les cordages par à-coups furieux et retentissants. Quoique impétueux, le vent était chaud; les vagues qu'il fouettait, et dont les lourdes nappes venaient souvent déferler sur le pont du yacht, semblaient presque tièdes.

Bientôt le médecin monta. — Vous êtes imprudent, — me dit-il, — de quitter ainsi votre chambre.

— J'étouffais en bas, docteur; le mouvement du navire me faisait beaucoup souffrir : il me semble qu'ici je suis mieux.

— Quel horrible temps! — dit le docteur, — pourvu que nous puissions atterrir à Malte avant la nuit!

— Nous ne sommes donc pas éloignés de cette île?

— Nous en sommes très-proches, seulement cette brume épaisse nous empêche d'apercevoir les terres. Avant une heure, la goëlette va mettre en panne pour demander un pilote... pourvu toutefois que par un temps pareil on

puisse entendre nos coups de canon et voir nos signaux.

Une heure après survint une légère éclaircie dans le ciel.

Nous aperçûmes devant nous, à l'horizon, de hautes terres encore voilées de brouillards ; c'était, à ce que me dit Williams, le cap de Harrach, pointe septentrionale de l'ile de Malte, au haut duquel s'élevait la tour de L'Espinasse servant de vigie.

Williams mit alors la goëlette en panne, et fit tirer plusieurs coups de canon pour demander un pilote.

— Le vent est si fort, — me dit le docteur, — que les pilotes de Harrach n'oseront peut-être pas s'aventurer en mer.

Néanmoins, après les salves du yacht, nous vîmes plusieurs fois apparaître au sommet des lames et disparaître dans leurs noires profondeurs une petite voile latine hardiment manœuvrée.

— Il faut que ces Maltais soient de bien intrépides marins, — me dit le docteur ; — car ils viennent, malgré cette mer épouvantable, presque droit dans le vent.

Le bateau pilote s'approchait de plus en plus ; mais comme, en s'approchant, il de-

meurait quelquefois caché par la hauteur des flots, et ne reparaissait ainsi qu'à d'assez longs intervalles, à chacune de ses apparitions progressives sur la crête des lames il semblait tout à coup démesurément grandi.

Je ne sais pourquoi cet effet, fort naturel d'ailleurs, me semblait étrange.

Enfin ce bateau parut à une portée de fusil de la goëlette.

Par ordre de Williams on lui jeta une amarre. Je m'approchai pour mieux voir ces hardis marins.

Ils étaient cinq : quatre occupés à la manœuvre des voiles, l'autre au gouvernail.

Après avoir fort habilement élongé le yacht, pour recevoir le cordage qu'on lui jeta, l'homme qui était au timon profita du moment où la lame élevait le bateau qu'il montait, presque au niveau du pont de la goëlette, pour y sauter adroitement en s'accrochant aux haubans.

Une fois cet homme à bord du yacht, les autres matelots allèrent mettre leur embarcation à la remorque de la goëlette.

Le pilote, après avoir salué Williams, commença de marcher sur le pont, malgré le brusque tangage de la goëlette, avec une sûreté

de pied qui prouvait une longue pratique de la navigation.

Bientôt il s'arrêta, leva la tête et jeta un coup d'œil de connaisseur sur le gréement du yacht, dont il fut sans doute satisfait, car il fit un signe d'approbation muette.

Malgré la tempête et les dangers que la goëlette pouvait courir, car la nuit avançait et la violence du vent ne diminuait pas, cet homme avait une apparence de sécurité telle que la physionomie de l'équipage, jusqu'alors quelque peu assombrie, se rasséréna tout à coup... On eût dit que le pilote apportait avec lui cette confiance subite qu'inspire souvent l'arrivée d'un médecin impatiemment attendu par une famille inquiète.

M'étant tenu près du couronnement où je m'appuyais, afin de ne pas être renversé par les secousses du navire, je n'avais encore pu bien voir le pilote; mais bientôt il s'approcha près de moi.

Cet homme pouvait avoir quarante ans. Il était d'une stature élevée, maigre, osseux; ses traits étaient basanés, ses joues creuses, ses yeux verts, ses sourcils noirs, épais et rudes. Il portait un bonnet de laine à carreaux écossais rouges et bleus, qui lui cachait exactement le

front jusqu'aux orbites. Un gros capot de drap brun, ruisselant d'eau de mer et cachant le haut de ses grandes bottes de pêcheur, complétait son costume.

Je ne sais pourquoi il me sembla que cet homme ne m'était pas inconnu. J'avais un souvenir vague de sa physionomie sinistre, quoiqu'il me fût impossible de me rappeler les circonstances de cette rencontre; néanmoins je ressentais une impression désagréable que j'attribuais au malaise et à la fièvre.

— Pourrons-nous mouiller à Malte ce soir, pilote? — lui demanda Williams.

Après s'être approché des boussoles et avoir assez longtemps interrogé l'état du ciel, de la mer et du vent, le pilote répondit en très-bon anglais : — Nous pourrons peut-être aborder dans l'île ce soir... mais non pas dans le port de Malte, monsieur.

— Non!... — s'écria Williams, — et pourquoi?

— Parce que ça n'est pas possible, — dit le pilote avec insouciance.

— Mais, — reprit Williams, — quoique le vent soit très-fort et qu'il souffle du nord, il n'est pas assez violent pour nous jeter à la

côte. La goëlette manœuvre à merveille, elle saura bien s'élever...

— Et saura-t-elle résister à la rapidité des courants qui filent de sept à huit nœuds à l'heure, monsieur, et qui, comme le vent, portent en pleine côte?

— Je vous dis, pilote, — reprit Williams, — qu'il y a deux ans je suis entré à Malte par un temps encore plus forcé que celui-là...

— Mais non pas plus forcé que celui qui menace pour cette nuit, — dit le pilote.

— Pour cette nuit? — reprit Williams d'un air incrédule.

— Pour cette nuit, — reprit le pilote avec fermeté.

— Quels indices certains avez-vous du temps qu'il fera cette nuit, pilote?

— La pointe Tamea et les précipices de Kamich sont à cette heure submergés..., et c'est toujours le signe précurseur d'une grande tempête.

— Ce sont là des terreurs et des superstitions de bonne femme! — s'écria Williams.

Le pilote attacha sur lui ses yeux verts et perçants, haussa légèrement les épaules et sourit.

Lorsque cet homme se prit à sourire, je me

crus sous l'obsession d'un rêve; il me sembla reconnaître les dents blanches, séparées, aiguës du pirate avec lequel j'avais lutté corps à corps lors de l'attaque de la goëlette.

Mon étonnement fut si grand, que je fis tout à coup deux pas en avant en attachant sur le pilote des yeux stupéfaits; mais celui-ci supporta mon regard avec la plus parfaite impassibilité, et, je l'avoue, je fus obligé de baisser la tête devant son coup-d'œil calme et indifférent.

Williams, impatient du silence du pilote, lui dit sans s'apercevoir de ma préoccupation :
— Mais enfin, que proposez-vous?

— Si le temps devient trop forcé, comme je n'en doute pas, monsieur, au lieu de risquer de voir le yacht jeté à la côte par la tempête et par les courants, avant qu'il n'ait pu atteindre l'entrée du port de Malte, mon avis est de doubler la pointe de Harrach, et au lieu d'aborder du côté nord de l'île, d'aborder à la côte sud... au petit port de Marsa-Siroco, où vous trouverez un très-bon mouillage. Si, comme vous le dites, votre goëlette s'élève bien au vent, alors rien ne gênera sa manœuvre une fois sous le vent de l'île... mais au moins, en cas de tempête, elle ne risquera pas d'être jetée à la côte, puis-

qu'elle aura derrière elle, pour fuir devant le temps, les cent lieues qui séparent l'ile de Malte de la côte nord d'Afrique.

— Cette proposition sent trop la timidité, pilote! — s'écria Williams; — une ourque flamande aurait plus de hardiesse. D'ailleurs, milord veut absolument mouiller ce soir dans le port de Malte, et moi je maintiens la chose praticable.

— Alors, il faut l'exécuter vous-même, monsieur, — reprit le pilote d'un air impassible; puis, allant à l'arrière, il dit en anglais aux matelots qui restaient dans sa chaloupe : — Holà!... préparez-vous à larguer l'amarre, nous allons retourner à Harrach...

Cette fois encore, en entendant la voix claire et perçante du pilote, sauf la différence d'idiome, il me sembla reconnaître l'accent de l'homme au capuchon noir, qui, un moment avant l'abordage du yacht, avait crié à ses pirates : *Ne tirez pas! à l'abordage!*

Williams, voyant que le pilote s'apprêtait sérieusement à partir, lui dit d'attendre un instant, qu'il allait prendre les derniers ordres du lord, et il disparut en effet.

Je restai sur le pont dans une perplexité de plus en plus grande.

Il est vrai que j'étais bien certain de reconnaître la voix et la bizarre disposition de dents de cet homme, mais ceci ne pouvait-il pas être un jeu du hasard? Quelle apparence qu'un homme blessé et jeté à la mer, il y avait huit jours, fût ce même pilote maltais que je retrouvais vigoureux et dispos?

Je regardais toujours fixement le pilote; il ne détournait pas la vue. Sans doute fatigué de cette muette observation, il s'avança vers moi, et me dit résolument : — Que me voulez-vous donc, monsieur?

— Vous êtes depuis longtemps pilote à Malte? — lui demandai-je.

— Depuis sept ans, monsieur. — Et il me montra une large plaque d'argent qu'une longue chaîne du même métal tenait attachée sous son capot.

Sur cette plaque je vis, d'un côté, les armes d'Angleterre et, de l'autre, le nom de *Joseph Belmont, pilote royal, n°* 18.

— Mais vous êtes Français? — lui demandai-je en français.

— Oui, monsieur, — me répondit-il.

Mon étonnement était à son comble.

Williams reparut sur le pont, et s'adressant au pilote :

— Allons, faites comme vous l'entendrez.... mylord y consent.

— La mer devient si grosse, — dit le pilote à Williams, — que je vais donner l'ordre à mes matelots de quitter leur amarre et de nous suivre à peu de distance.

En effet, l'embarcation, abandonnant le cordage qui la remorquait, navigua de conserve avec le yacht.

La nuit vint...

Selon l'usage, Williams remit au pilote le porte-voix, insigne du commandement.

Les prédictions de cet homme au sujet du temps se réalisèrent bientôt; car, quoique cette nouvelle direction nous eût mis en quelques bordées sous le vent de l'île, et conséquemment nous eût beaucoup abrités, la tempête augmentait de violence.

Le pilote, debout près du gouvernail, donnait ses ordres avec un calme parfait, et, au dire de Williams, il manœuvrait avec une sagesse et une habileté rares.

En attendant le lever de la lune, qui devait faciliter notre mouillage, nous louvoyions alors parallèlement à la côte méridionale de l'île de Malte.

La nuit était profonde.

Les lampes des boussoles, renfermées dans leurs boîtes de cuivre, formaient une pâle auréole au pied du grand mât. Cette lumière éclairait seulement le timonier et le pilote, tandis que le reste du yacht et de l'équipage demeurait plongé dans une obscurité que le contraste de la lumière faisait paraître plus épaisse encore.

Ainsi reflétés en dessous par cette clarté, à peu près comme le sont les acteurs par la rampe de la scène d'un théâtre, les traits du pilote me parurent avoir un caractère étrange d'audace, de ruse et de méchanceté.

Quoique le temps fût affreux, quoique la proue du yacht fût à chaque instant couverte par les lames furieuses, de temps à autre je vis le pilote se frotter les mains avec une sorte de satisfaction farouche en souriant d'un rire singulier qui montrait ses dents blanches, aiguës et séparées.

Était-ce un sentiment tout contraire, je ne sais... mais dans ce moment il me semblait parfaitement reconnaître le pirate contre lequel j'avais lutté. Cette préoccupation devint telle que, malgré ma résolution de me taire à ce

sujet, je ne pus m'empêcher de demander à Williams s'il était bien sûr de cet homme.

— Aussi sûr qu'on peut l'être ! Notre conseil de marine du port de Malte n'accorde jamais de commissions de pilotes qu'à des gens éprouvés... Celui-ci m'a montré sa patente ; elle est fort en règle. Tout en lui révèle, d'ailleurs, un excellent marin... et je commence à croire qu'il avait raison. Quoique nous soyons abrités par la terre, vous le voyez, nous ressentons encore si rudement la violence du vent, que cette tempête, renforcée des courants très-rapides qui portent à la côte, aurait bien pu y jeter notre yacht.

— Vous allez trouver mon idée bien étrange, — dis-je en hésitant à Williams, — mais quelquefois il me semble reconnaître dans ce pilote...

— Qui donc, monsieur ?

— Le capitaine des pirates contre lequel je me suis battu et que je croyais tombé à la mer.

— Il fait si noir que je ne puis voir l'expression de vos traits, monsieur, — répondit Williams, — mais je suis sûr que vous riez en me disant cela.

— Je vous parle très-sérieusement, je vous jure.

— Mais, monsieur, songez donc que cela est impossible : encore une fois, les fonctions de pilote ne sont confiées qu'à des gens très-connus; ils ne peuvent quitter leur poste que pour venir piloter les bâtiments qui entrent dans l'île. Songez donc encore que ce mystic pirate était déjà mouillé à Porquerolles depuis plus d'un mois lors de l'arrivée du yacht de mylord aux îles d'Hyères... Songez donc que... Mais, — dit Williams en s'interrompant et en me quittant, — voici la lune qui se lève et se dégage des nuages ; sa clarté va nous servir pour atteindre le mouillage... Excusez-moi, monsieur... mais il me faut faire préparer les ancres...

Les raisons que m'avait données Williams, quoique solides en apparence, ne purent tout à fait me convaincre.

Pourtant, voyant que l'heure du débarquement approchait, et qu'en effet, au dire de gens expérimentés, la manœuvre du pilote avait été aussi prudente qu'habile, je fus forcé du moins de suspendre mon jugement, car jusqu'alors on ne pouvait faire aucun reproche à l'homme que je soupçonnais.

Le docteur monta sur le pont, me donna des nouvelles de Falmouth et me demanda des miennes.

— Le grand air me fait du bien, — lui dis-je, — et ma blessure me semble moins douloureuse.

— Dieu merci, — dit-il, — mylord se trouve mieux aussi; cette contusion aura été violente, mais ses suites de peu de durée. Tout à l'heure il vient de marcher seul. Le pilote avait raison, — ajouta le docteur en me montrant les vagues ; — voyez comme la mer semble se calmer à mesure que nous approchons des terres de l'île...

En effet, garanties de la violence du vent par la hauteur de la ceinture des rochers à pic qui forment la côte méridionale de Malte, les vagues s'aplanissaient de plus en plus.

Bientôt la lune se dégageant tout à fait des nuages qui l'avaient jusqu'alors obscurcie, éclaira parfaitement une immense muraille de rochers qui s'étendait devant nous, et dont le pied était baigné par la mer.

La goëlette était alors à une portée de canon du rivage que nous prolongions; à peu de distance de nous, se tenait le bateau pilote.

— Nous allons bientôt atteindre le port de Marsa-Siroco ? — lui demanda Williams, qui connaissait les différents mouillages de l'île.

— Nous y serons bientôt. Mais comme nous

devons passer entre les pierres noires et la pointe de la Wardi, et que ce chenal est très-dangereux à cause des brisants, je vais, monsieur, si vous le voulez, prendre le gouvernail, — dit le pilote à Williams.

D'après un signe de ce dernier, le timonier quitta la barre.

Je me rappelle cette scène comme si elle s'était passée hier.

J'étais assis sur le couronnement.

Devant moi, Williams, très-près du pilote qui prit le timon, interrogeait comme lui tour à tour la boussole, la côte et la voilure du yacht.

Le docteur, penché sur la lisse, regardait le sillage du navire... A très-peu de distance de nous on voyait le bateau-pilote, qui me sembla ne plus faire la même route que le yacht; cela me parut singulier...

Devant et très-près de nous s'élevait une énorme masse de rochers perpendiculaires.

Quoique la mer fût devenue plus calme, elle était encore sourdement soulevée par une forte houle dont les ondulations immenses allaient se briser sur le rivage avec un bruit formidable.

Le pilote venait de faire déployer une nouvelle voile, sans doute pour augmenter la vitesse du yacht, lorsqu'un cri d'effroi retentit à l'avant, et j'entendis ces mots : — Toute la barre à babord !... nous sommes sur des brisants !...

Je ne sais de quelle manière le pilote obéit à cet ordre et comment il gouverna la goëlette ; mais au moment où ce cri venait d'être proféré, un choc épouvantable, suivi d'un long craquement, arrêta subitement la marche du yacht.

La commotion fut si violente que, moi, Williams et deux matelots, nous roulâmes sur le pont.

— Le yacht a touché ! — s'écria Williams en se relevant... — maudit soit le pilote !...

Ma blessure m'empêchait de me redresser avec la même agilité. J'étais encore à terre lorsque quelqu'un passa rapidement près de moi ; un corps lourd tomba à la mer, et je ne vis plus le pilote, ni au timon ni sur le pont.

Songeant à mes pressentiments, oubliant le danger que nous courions, je me relevai, et, à une portée de fusil du yacht, j'aperçus le bateau-pilote ; ses matelots ramaient vigoureusement vers un point noir entouré d'écume, que je distinguais parfois à la clarté de la lune.

C'était le pilote qui nageait pour rejoindre son embarcation.

— Un fusil !... un fusil !... — m'écriai-je. — J'étais sûr que c'était lui...

A ce moment, un second choc du yacht sur les brisants fit tomber le grand mât avec un fracas horrible.

Pendant le moment de stupeur et de silence qui suivit cette chute, j'entendis ces mots en français : *Souvenez-vous du mystic de Porquerolles !*

C'était le pirate... le yacht était perdu...

La dernière scène de ce terrible drame fut si rapide, si confuse, que c'est à peine si mes souvenirs peuvent la retracer, à travers le chaos d'émotions précipitées, effrayantes, qui se succédèrent comme les éclats de la foudre pendant un orage.

A un troisième et dernier choc, le yacht, soulevé par une immense lame sourde, retomba de tout son poids sur un banc de rochers aigus.

Déjà crevée la cale se défonça presque entièrement, j'entendis dans l'intérieur du navire l'eau qui s'y précipitait en bouillonnant comme dans un gouffre.

La mer l'avait totalement envahi !

Malgré ma blessure, qui me tenait un bras fixé contre ma poitrine, j'allais me jeter à la mer, lorsque je vis paraître Falmouth sur le pont; il s'appuyait sur Williams.

A ce moment une autre lame énorme, prenant le yacht par son travers, le chavira complétement.

Je me sentis rouler jusqu'au bord du navire, puis enlevé, étourdi, écrasé par une pesante masse d'eau qui passa sur moi en tonnant comme la foudre.

De ce moment, je perdis à peu près toute perception des événements.

Ce dont je me souviens seulement, c'est que je ressentis longtemps une oppression effroyable; j'étouffais quand j'ouvrais la bouche pour respirer; j'aspirais des gorgées d'une eau amère et tiède; mes oreilles tintaient douloureusement, un poids énorme me pesait sur les yeux, je me sentais défaillir...

Néanmoins je fis des efforts désespérés pour nager.

Il me parut encore que tout à coup je respirai plus librement, que je vis le ciel, et plus

près de moi une masse de rochers rougeâtres...

Je crus enfin sentir une main vigoureuse me soulever par les cheveux, et entendre la voix de Falmouth qui me disait : *Nous sommes quittes ! Adieu...*

Je ne me rappelle rien de plus; car bientôt je tombai dans un engourdissement douloureux, auquel succéda l'insensibilité la plus profonde.

CHAPITRE XXXIX.

L'ILE DE KHIOS.

Je retrouve ce fragment de journal, écrit un an après le naufrage du yacht de lord Falmouth sur la côte de Malte.

Si j'avais la moindre prétention littéraire, je n'oserais dire que ces pages, tracées sous l'impression du moment, peignent très-naïvement la nature enchanteresse au milieu de laquelle je venais de vivre, durant une année, dans le plus doux *far niente* du cœur.

En effet, ce paradis que je m'étais créé vient de renaître pour ainsi dire à mes yeux, avec son luxe de beauté antique, avec son palais de marbre blanc doré par le soleil, avec son ciel d'azur, avec sa verdure d'orangers aux parfums enivrants, avec ses horizons vermeils qui encadraient si magnifiquement les eaux bleues de la côte de l'Asie d'Europe...

Cette année aura peut-être été l'année la plus

heureuse de ma vie... car ses jours rapides et fleuris ne m'ont pas causé la moindre souffrance morale.

Je n'ai pas une seule fois, si cela se peut dire, senti mon cœur.

Mais, hélas! pourquoi les sens n'ont-ils pas tué l'âme dans cette lutte? pourquoi le plaisir n'a-t-il pas tué la pensée?

La pensée, cette royauté de l'homme, dit-on... véritable royauté, en effet, car elle est fatale comme toutes les royautés!

La pensée! cette couronne ardente qui brûle et consume le front où elle rayonne!

. . . .

Suivant mon habitude de classer mes souvenirs heureux, j'avais intitulé ce fragment : *Jours de soleil.*

Le ton insouciant, léger et moqueur qui règne parfois dans cet écrit, me semble offrir un singulier contraste avec le caractère sombre et désolant des événements dont je viens d'évoquer la mémoire.

JOURS DE SOLEIL.

Ile de Khios, 20 juin 18. .

Je ne sais ce que l'avenir me réserve ; mais, ainsi que je disais autrefois dans mes jours de tristesse et de désolation, *comme il faut plus se défier de soi que de sa destinée*, je veux au moins un jour, en relisant ces pages, revoir les riants tableaux au milieu desquels je vis maintenant si heureux.

J'écris ceci le 20 juin 18... dans le palais Carina situé sur un des côtés de l'île de Khios, environ un an après la perte du yacht.

Lors de ce grand péril, ce pauvre Henry m'a sauvé la vie. Malgré sa blessure, il nageait vigoureusement vers le rivage. Me voyant sur le point de me noyer, car je pouvais à peine me servir de mon bras gauche, Falmouth m'a saisi d'une main, et, de l'autre luttant contre la houle, il m'a déposé mourant sur la grève.

Mes forces s'étaient sans doute épuisées par les émotions du combat, par ma blessure, par mes efforts désespérés lors du naufrage, car je suis resté longtemps en proie au délire d'une

fièvre ardente dont j'ai été guéri par les soins excellents du médecin que Falmouth m'avait laissé.

J'étais si gravement malade qu'on fut obligé de me transporter à Marsa-Siroco, petit bourg maltais voisin de la côte où avait péri la goëlette ; je restai dans ce village jusqu'à ma parfaite convalescence. Lorsque le délire me quitta et que je pus causer, le docteur m'apprit les circonstances dont je viens de parler, et me remit une lettre de Falmouth que je joins à ce journal.

« Après tout, j'aime encore mieux, mon cher comte, vous avoir sauvé de la noyade que de vous avoir logé une balle dans la tête, ou d'avoir reçu de vous un semblable souvenir d'amitié.

» J'espère que la vigoureuse *douche* que vous avez reçue pendant ce naufrage sera d'un effet salutaire pour l'avenir, et qu'elle vous aura délivré de vos accès de folie.

» Mes projets sont changés, ou plutôt redeviennent ce qu'ils étaient d'abord; plus que jamais je tiens à me passer ma fantaisie du brûlot de Canaris; mais comme la méchanceté diabolique de ce pirate-pilote, que la potence

réclame, a perdu mon pauvre yacht, j'ai frété un bâtiment à Malte et je pars pour Hydra.

» Au revoir. Si nous nous retrouvons un jour, nous rirons fort, je l'espère, de tout ceci.

» H. Falmouth.

» *P. S.* Je vous laisse le docteur, car on dit les médecins maltais détestables. Il vous remettra une lettre de recommandation pour le lord gouverneur de l'île.

» Renvoyez-moi le docteur à Hydra par la première occasion quand vous n'en aurez plus besoin. »

Je suis maintenant si engourdi par le bonheur, que c'est à peine si je me souviens des regrets poignants que dut me laisser cette lettre si froidement railleuse.

. . . .

Une fois à Malte, je vis lord P..., qui fut pour moi d'une obligeance parfaite. — Il fit faire les recherches les plus actives pour découvrir le prétendu pilote. Ce misérable avait en effet appartenu à la marine anglaise, mais depuis deux ans il avait quitté les fonctions de pilotage de l'île de Malte.

Son signalement fut envoyé dans tout l'Ar-

chipel, où on le soupçonnait d'exercer la piraterie.

Je vis chez lord P... un certain marquis Justiniani, descendant de cette ancienne et illustre maison de Justiniani de Gênes, qui donna des ducs à Venise et des souverains à quelques îles de la Grèce.

Le marquis possédait d'assez grandes propriétés dans l'île de Khios, qui venait d'être récemment ravagée par les Turcs.

Il me parla d'un palais appelé le *palais Carina,* bâti vers la fin du seizième siècle par le cardinal Ange Justiniani. Le marquis avait longtemps loué ce palais à un aga. La description qu'il me fit de cet édifice et du climat me séduisit. Je lui proposai de partir pour Khios, de visiter l'habitation et le parc qui en dépendait, et de lui louer ou de lui acheter le tout si cela se trouvait à ma convenance.

Nous partîmes.

Après trois jours de traversée nous débarquâmes ici.

Partout les Turcs avaient laissé les traces sanglantes de leur passage ; ils tenaient garnison dans le château de Khios. — Ma qualité de Français et l'attitude ferme et digne de notre marine et de nos consuls dans le Levant m'as-

suraient une sécurité parfaite dans le cas où je me serais décidé à habiter Khios.

Je visitai le palais, il me convint ; bientôt le marché fut conclu.

Le lendemain mon interprète me présenta un juif renégat qui me proposa d'acheter une douzaine de belles esclaves grecques provenant de la dernière descente des Turcs dans les îles de Samos et de Lesbos ; sur ces douze filles, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, trois seulement étaient, disait-il, d'une nature délicate et toute d'*agrément*.

Les neuf autres, grandes et robustes, quoique très-belles, pouvaient travailler soit au jardinage, soit dans l'intérieur de la maison. Il ne me demandait que deux mille piastres par tête (environ 500 fr. de notre monnaie).

Sans doute afin de me décider à l'emplette, le renégat me confia qu'il était en marché avec un reïs tunisien, pourvoyeur du sérail du bey ; mais qu'aimant à voir ses esclaves bien traitées, il me donnait la préférence sur le reïs, sachant que ces pauvres créatures auraient fort à souffrir pendant leur traversée sur le chebek barbaresque qui devait les conduire à Tunis.

Je voulus voir les esclaves.

Le type merveilleux de la beauté grecque

s'est, depuis l'antiquité, conservé si pur dans ce pays privilégié, que sur ces douze femmes de conditions et de nature si diverses, non-seulement il n'y en avait pas une qui ne fût agréable ou jolie, mais trois d'entre elles étaient de la beauté la plus rare et la plus parfaite.

Le marché conclu, j'achetai les douze femmes; de plus, le renégat me céda, comme contraste, deux nains nègres d'une monstruosité assez pittoresque, et j'envoyai le tout au palais Carina sous la direction de mon interprète et d'une vieille Cypriote que le juif me recommanda comme excellente femme de charge.

. . . .

Cette résolution subite d'habiter l'île de Khios et d'y vivre paresseusement dans l'oubli de tout et de tous, m'a été suggérée il y a un an par le souvenir cuisant des chagrins affreux que je venais de ressentir.

Après ma rupture avec Falmouth, si indignement provoquée par moi, me reconnaissant incapable ou indigne de toute affection généreuse, puisque j'y cherchais toujours les arrière-pensées les plus misérables, je crus que la vie matérielle ne m'offrirait ni les mêmes craintes ni les mêmes doutes...

Qui m'avait jusqu'alors rendu si malheureux?

N'était-ce pas la peur de passer pour dupe des sentiments que j'éprouvais? la crainte d'aimer à faux? Aussi, en concentrant à l'avenir ma vie dans l'adoration des réalités, que pouvais-je risquer?

La nature est si riche, si féconde, si inépuisable, que mon admiration devait encore être au-dessous des merveilles que la création prodigue.

Sur quoi désormais ma défiance pouvait-elle d'ailleurs s'exercer?

Le parfum d'une belle fleur ne trompe pas, les splendeurs d'un magnifique paysage ne trompent pas... la beauté exquise des formes ne trompe pas; et puis *quel intérêt,* quelle arrière-pensée supposer à la fleur qui embaume l'air? à l'oiseau qui chante? au vent qui murmure dans les feuilles? à la mer qui baigne le rivage? à la nature enfin qui déploie tant de trésors, tant de couleurs, tant de mélodies et tant de parfums?

Sans doute je resterai seul pour jouir de ces merveilles, me suis-je dit; mais, je l'avoue, la solitude me plaît. J'ai en moi un profond sentiment du beau matériel qui pourra suppléer peut-être à la croyance au beau moral, dont je n'ai pas sans doute l'intelligence.

La vue d'une riche nature, d'un beau cheval, d'un beau chien, d'une belle fleur, d'une belle femme, d'un beau ciel, m'a toujours plongé dans une sorte d'extase ; et quoique la foi religieuse me manque malheureusement, à l'aspect des magnificences de la création je me suis toujours senti des élans de gratitude ineffable et profonde envers la puissance inconnue qui nous comble de ses trésors.

Tout en regrettant les facultés dont je suis privé, disais-je, je veux au moins profiter de celles qui me restent, et puisque je ne saurais être heureux par l'âme, que je le sois au moins par les yeux et par les sens.

Et je ne me trompais pas, car je n'ai jamais joui d'une félicité plus parfaite.

Falmouth était le meilleur, le plus noble des hommes, je le sais... Je serai toujours désolé de ma conduite à son égard. Mais quand je compare ma vie, maintenant si complétement heureuse, à l'avenir *studieux et politique* qu'Henry me peignait sous de si brillantes couleurs; en vérité, puis-je regretter autre chose que l'amitié que j'ai si follement perdue par mes soupçons affreux.

Et d'ailleurs, Henry avait raison, le désœuvrement m'était fatal; aussi me suis-je déli-

cieusement occupé à parfaire ici les *tableaux vivants*, sur lesquels je repose à chaque instant mes regards; il m'a fallu du temps, des soins, des études même, pour parvenir à m'entourer, ainsi que je le suis, de toutes les merveilles de la création, pour rassembler toutes les richesses éparses que j'ai concentrées dans cet Éden.

Les *sages* diront que ces bonheurs sont des *enfantillages*, et c'est justement pour cela que ce sont des *bonheurs*.

Les bonheurs *sérieux* immatériels, comme ils les appellent, ont toujours un lendemain, ils sont périssables; mais les mille petites joies que sait trouver dans ses rêveries un caractère toujours jeune, quoique rapides, légères et mobiles, sont toujours renaissantes, car l'imagination qui les prodigue est inépuisable.

Et puis à cette heure que je me suis fait d'adorables habitudes d'indépendance, la vie du monde avec ses dures exigences me semble une sorte de *confrérie* dont les règles me paraissent d'une observance aussi rigoureuse que celle de l'ordre des trappistes.

Car je ne sais si je n'aimerais pas mieux être à mon aise dans l'ampleur d'une bure grossière, qu'emprisonné dans des habits gênants;

respirer l'air pur et frais du jardin que je cultiverais, que l'air étouffant des raouts; me tenir sur mes genoux à matines, que sur mes jambes pendant une nuit de fête; je ne sais enfin si je ne préférerais pas le silence méditatif du cloître au caquetage des salons, et si je ne dirais pas avec le même désintéressement le — *Frère, il faut mourir,* — de l'ordre religieux, que le — *Frère, il faut se divertir*, — de l'ordre mondain.

Une chose seulement m'étonne, c'est d'être resté si longtemps sans savoir où se trouvait le bonheur véritable.

C'est d'être seul à en jouir dans cette île enchantée.

Quand je songe à la vie onéreuse et pourtant étroite, obscure et misérable que le plus grand nombre s'impose par routine, dans des villes infectes, sous un climat pluvieux, presque sans soleil, sans fleurs, sans parfums, au milieu d'une race abâtardie, laide et chétive, lorsqu'il pourrait comme moi vivre sans gêne et en maître absolu parmi les opulentes délices de la création, dans un climat merveilleux... j'ai quelquefois peur que mon paradis soit tout à coup envahi.

Aussi chaque jour je me rejouis de ma dé-

termination ; la plénitude du bonheur me déborde, mes souvenirs les plus cruels s'effacent, mon âme est engourdie dans une félicité si enivrante, que le passé même, autrefois si désolant, me devient indifférent.

Hélène, Marguerite, Falmouth... votre souvenir ne m'apparaît plus que pâle, lointain... voilé.

Je me demande comment j'ai pu tant souffrir pour vous et par vous.

Mais qu'entends-je sous mes fenêtres?..... C'est le son de la lyre albanaise de Daphné qui invite Noémi et Anathasia à danser la romaïque...

Que la description de tout ce qui m'entoure, que le riant tableau que j'ai sous les yeux, pendant que j'écris ces lignes, ici à Khios, dans le palais Carina, reste sur ces feuilles inconnues, comme l'image fidèle d'une réalité charmante...

Sans doute ces détails paraîtraient puérils à tout autre qu'à moi ; mais c'est un *portrait* que je veux, et un portrait d'Holbein, s'il se peut, vu et peint à la loupe avec une fidélité scrupuleuse ; car si jamais je viens à regretter cet heureux temps de ma vie, chaque trait, chaque

indication de ce tableau deviendra pour moi d'un prix inestimable.

CHAPITRE XL.

JOURS DE SOLEIL. — LE PALAIS.

Khios, palais Carina, 20 juin 18...

Comme presque tous les palais de l'Italie moderne, le palais Carina, bâti par les Génois, lorsque l'île de Khios était une de leurs possessions, le palais Carina est immense et désert ; les appartements sont splendides, mais démeublés. Le musulman qui l'occupait avant moi avait fait disposer à l'orientale une des ailes de ce vaste édifice.

C'est cette partie que j'habite.

C'est là que je me retire pendant l'ardente chaleur du jour; car ses fenêtres s'ouvrent au nord, et il y règne une fraîcheur délicieuse.

Des stores d'un jonc odorant, à demi baissés, permettent à la fois de jouir de la vue extérieure, et de rester dans une douce obscurité.

Les murailles, revêtues d'un stuc argenté

qui ressemble à une tenture de satin blanc, sont rayés de larges bandes, alternativement lilas et vertes, où se lisent écrits en lettres d'or plusieurs versets du Koran.

Le plafond, richement peint, est divisé en caissons aussi lilas et verts, rehaussés d'une légère dorure en arabesques. Un épais tapis de Perse couvre le plancher.

A l'extrémité de cette pièce une gerbe d'eau limpide jaillit d'un bassin revêtu de jaspe oriental, et y retombe en cascade avec un doux murmure; de grands vases de Chine bleu et or, remplis de fleurs, sur lesquels viennent se percher délicatement quelques colombes privées, entourent cette fontaine, et les bouffées aromatiques qui émanent de ces immenses bouquets m'arrivent comme un parfum humide.

Puis, faut-il avouer cette énormité? les sensualités du goût me sont chères, et je m'occupe délicieusement à les satisfaire ou à les prévenir.

Ainsi près de moi, sur une table recouverte d'une épaisse nappe turque, fond paille, brodée de fleurs bleues rehaussées de fils d'argent, sont des sorbets à l'orange et à la merise dans leurs vases poreux qui suintent la neige... des tranches d'ananas couleur d'or, des pastèques

et des melons d'eau, à la pulpe rouge et à la pelure verte, disparaissent presque sous la glace brillante qui remplit de grandes jattes de porcelaine ; sur un plat du Japon s'élève une pyramide d'autres fruits exquis que Daphné la brune a entremêlés de fleurs.

Tout à l'heure, la folle Noémi va me verser dans une coupe de cristal les vins généreux de Chypre, de Scyros ou de Madère, sagement laissés à une tiède température dans leurs carafes de Venise aux longs cols émaillés.

Si je veux chercher une douce excitation à la rêverie, alimenter ma paresse et mon *farniente*, Anathasia la blonde m'offrira en souriant mon nargileh rempli d'eau de jasmin, ou ma longue pipe à bout d'ambre dont le fourneau sera rempli par ses mains délicates du tabac parfumé de Latakee.

Enfin si, abandonnant mes songes éveillés, je me livre esprit et âme aux pensées des autres, j'ai là près de moi les œuvres des poètes que j'aime : Shakspeare, Goëthe, Schiller, Scott, le grand, le divin Scott ! le moderne Homère... Byron !... dont je vis hier à l'horizon passer le noir vaisseau.

Quoique un peu frais, l'air est saturé de parfums. Les vapeurs de l'aloès, de la myrrhe et du

baume du sérail, brûlant dans des cassolettes de vermeil, mêlent leurs vapeurs aux douces exhalaisons des fleurs ; car, vivant pour les sens, je n'ai pas oublié l'olfaction...

Je me suis livré avec idolâtrie à mon goût pour les odeurs, goût malheureusement si dédaigné, si incompris ou si attaqué. J'ai réalisé mon rêve d'une sorte de gamme de senteurs, qui s'élèvent des plus faibles jusqu'aux plus chaudes, et dont l'aspiration cause une sorte d'ivresse, d'extase, qui ajoute à toutes les voluptés une volupté nouvelle et enchanteresse...

Et d'ailleurs comment ne pas vivre pour ainsi dire de parfums lorsqu'on habite Khios..., l'île des parfums! l'île privilégiée des sultanes, qui seule fournit au sérail les essences de rose, de jasmin et de tubéreuse...

Khios, qui seule produit le précieux lentisque, dont l'odalisque rêveuse et ennuyée pétrit machinalement la gomme odorante entre ses dents d'ivoire! Khios, dont le commerce même a un caractère d'élégance charmante, car elle trafique de tissus de soie, de teintures éclatantes, de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de miel... Et ce sont de jeunes femmes et de jeunes filles, presque toujours belles d'une beauté antique et pure, qui recueillent les trésors de cette île for-

tunée entre toutes les îles de la douce et féconde Ionie !

Des fenêtres de l'appartement que j'occupe, situé dans une des ailes de cette immense habitation, j'aperçois un admirable tableau...

Que ce souvenir me soit un remords éternel, si jamais je quitte cette adorable retraite pour quelque ville bruyante et sombre, aux horizons de murailles, au sol fangeux, à l'air épais !

A gauche, c'est la façade du palais, dont les portiques découpés à jour, les arcades et les immenses escaliers de marbre blanc fuient à perte de vue.

Depuis sa base incrustée de porphyre jusqu'à sa corniche à balustrades, ornée de statues et de grands vases remplis de myrtes et de lauriers-roses, tout l'édifice est inondé par le soleil, et dessine sa silhouette chaude et dorée comme du marbre jaune antique sur un ciel de ce bleu de saphir particulier à l'Orient.

Au loin, l'azur de la mer se joindrait à l'azur du ciel, sans une ligne montueuse d'un pourpre violacé. Ce sont les montagnes de la Romanie, dont les cimes hardies sont baignées d'une vapeur flamboyante.

A ma droite, en opposition merveilleuse avec cette masse éblouissante de marbre et de lu-

mière, je vois, séparé de la façade par une pelouse de trèfle tendre que paissent plusieurs gros moutons de Syrie, à la queue trainante, et quelques gazelles au pelage argenté, je vois s'étendre, parallèlement au palais, un bois profond, humide et ombreux.

Les têtes gigantesques des chênes, des cèdres et des platanes séculaires forment un océan de sombre verdure; le soleil commence à décliner, et cuivre ces flots de feuillage de ses ardents reflets.

Sur ce rideau mouvant, d'un vert opaque et foncé, se détachent mille autres nuances de vert, qui deviennent de plus en plus tendres et transparentes, à mesure qu'elles se rapprochent des fraîches rives du fleuve Belophano, qui, s'élargissant en face du palais, y forme une sorte de grand canal.

Ses bords sont plantés de baguenaudiers, de pins en parasol au tronc rougeâtre, de peupliers à feuilles satinées, d'arbousiers, d'alaternes vernissés, sur lesquels vient parfois étinceler un rayon de soleil, qui se glisse furtivement sous ces dômes de verdure lorsque la brise de mer agite leurs rameaux...

Tout près de la rive je vois encore des lataniers en éventail, dont le tronc disparaît

sous de grosses touffes de sabiniers à campanules orange, et d'ypoméas, dont les fleurs roses en corymbe sont à l'intérieur du pourpre le plus vif.

Ce sont encore d'immenses allées, à la voûte impénétrable au jour, tapissées de gazon, qui aboutissent à un hémicycle de verdure assez rapproché du palais.

Ces allées sont si touffues, si longues, si obscures, qu'on ne peut en apercevoir la fin à travers la vapeur bleuâtre dont leur perspective indécise est voilée.

Enfin, au premier plan de ce tableau et de plain-pied avec ma fenêtre, est une terrasse de marbre blanc à lourds balustres, aussi ornée de vases et de statues, d'où l'on descend par un large escalier circulaire jusqu'aux bords du canal.

Abritée par le palais, une moitié de cet escalier est dans l'ombre; l'autre est inondée de soleil. — Sur une des premières marches, un nain noir, que j'ai fait bizarrement habiller d'un pourpoint écarlate, à la vénitienne, est couché près de deux grands lévriers de la plus haute taille et de la plus belle forme.

Par un caprice de la lumière, le nain, chau-

dement éclairé, se trouve dans la zone d'éblouissante clarté, qui semble couvrir chaque marche d'une poussière d'or, tandis que les lévriers sont dans l'ombre, qui se découpe inégalement sur les degrés, et jette ses tons gris, bleuâtres et transparents sur le pelage blanc des chiens accroupis.

Un peu plus loin, en plein soleil, un paon perché sur la rampe de l'escalier fait miroiter son plumage étincelant... On dirait une pluie de rubis, de topazes et d'émeraudes, qui ruissèle sur un fond d'outre-mer tacheté de noir-velouté.

Des cygnes nagent doucement dans les eaux du canal, et semblent trainer après eux mille rubans argentés ; de grands flamands roses se promènent gravement sur ses rives verdoyantes en lustrant leur plumage ; tandis que, plus loin, deux aras au corps cramoisi glacé de vermeil, se disputant les fruits des lataniers, entr'ouvrent leurs ailes bleu-turquin, et laissent voir le dessous de leurs longues pennes nuancées de pourpre-mordoré...

Enfin, se balançant sur une touffe d'amaryllis, un beau papegeai d'un jaune soufre, dont le col reflète les nuances prismatiques de l'opale, déploie sa longue queue blanche, pendant que

des hirondelles et des martins-pêcheurs effleurent l'eau du canal d'une aile agile. . . . .

. . . .

Je viens de relire ces pages, qui traduisent pour ainsi dire mot à mot le merveilleux spectacle que j'ai sous les yeux. C'est tout, et ce n'est rien; c'est à la réalité ce que peut être la nomenclature aride du naturaliste aux magnificences de la création. . . . .

. . . .

CHAPITRE XLI.

JOURS DE SOLEIL. — LA ROMAÏQUE.

J'entends des éclats de rire doux et argentins, et je vois paraître au-dessus des dernières marches de l'escalier, dont la projection les cache jusqu'aux épaules, les figures folâtres de quelques-unes des esclaves que j'ai achetées.

Elles se baignent dans le fleuve.

Les unes, élevant leurs beaux bras au-dessus de leur tête, tordent leur longue et brune chevelure, et en font pleuvoir une rosée de perles

liquides qui roulent sur leurs seins et sur leur dos nus, fermes et polis.

D'autres, se tenant enlacées, semblent s'avancer d'un pied timide sur le sable du lac; car elles baissent la tête et paraissent craintives.

Rien de plus délicieux que leur profil pur et fin, qui, tout entier dans la demi-teinte, ressemble à de l'albâtre, et se détache sur le fond lumineux de l'horizon, comme la blancheur mate d'un camée sur sa couche transparente.

Leurs cheveux arrondis en bandeaux sont tressés très-bas derrière leur tête, et laissent voir une petite oreille, un col élégant et rond, où semblent commencer les lignes serpentines les plus suaves et les plus heureusement grecques.

Non loin de ce groupe charmant, foulant le gazon fin et ras qui s'étend du côté du bois jusqu'aux rives du canal, vêtues du charmant costume de l'île de Khios, Noémi et Anathasia dansent la *romaïque* aux sons de la lyre albanaise de Daphné.

L'hémicycle de verdure dont j'ai parlé les défend des rayons du soleil de plus en plus obliques; de grands massifs de rosiers, de giroflées de Mahon, de lilas de Perse et de tubéreuses entourent cette salle de feuillage.

Ces corbeilles de fleurs sont à chaque instant butinées par des myriades de papillons aux plus vives couleurs : c'est l'ulysse aux ailes d'un vert brillant à reflets glacés d'améthyste, le marsyas d'un bleu cuivré, ou le danaé d'un brun de velours rayé de nacre.

Joyeuses filles, comme elles dansent au son de la lyre de Daphné ! une de mes trois esclaves *d'agrément*, ainsi que disait le renégat.

Daphné a été enlevée à Lesbos par les Turcs. Les nobles proportions de cette Lesbienne, son visage d'une beauté sévère, rappellent le type grandiose de la Vénus de Milo.

Elle est assise sur un banc de mousse ; son teint est blanc-rosé ; ses yeux, ses sourcils, ses cheveux sont noirs comme l'ébène ; un étroit bandeau, composé de petites pièces d'or, se courbe sur son front hardi et va s'attacher dans la natte épaisse qui réunit ses cheveux derrière sa tête.

Daphné, un peu courbée sur elle-même, vêtue d'une tunique jaune-paille et d'une jupe blanche, arrondit avec grâce ses beaux bras nus jusqu'à l'épaule, et joue de la lyre albanaise, qu'elle appuie sur ses genoux. Une de ses jambes, plus étendue que l'autre, laisse voir une cheville charmante chaussée d'un bas de

soie rose-vif, tissé dans l'ile, et la cambrure d'une petite mule de maroquin noir brodé d'argent.

Selon l'habitude des Grecs modernes, Daphné chantait en s'accompagnant, tandis que les deux jeunes filles qui dansaient au son de sa lyre répétaient son refrain à leur tour.

Voici la traduction de ces paroles ; elles n'ont rien de bien remarquable, et cependant je tressaille à l'accent de langueur passionnée avec lequel j'entends Daphné les chanter : c'est, je crois, un jeune fiancé qui parle à sa fiancée.

« Je suis blessé par ton amour, hélas! Ah ! » jeune fille ! jeune fille ! ton amour me con- » sume, tu m'as frappé au cœur. Laisse-moi » posséder tes charmes, et que les flammes » dévorent ta dot. O jeune fille ! je t'ai aimée » de toute mon âme, et tu m'as abandonné » comme un arbre fané. »

Noémi et Anathasia semblent mettre en action les paroles de cette chanson par leur pantomime expressive.

La danse de Noémi la brune, qui remplit le rôle de l'amoureux, est virile et résolue, tandis que les poses d'Anathasia, la blonde fiancée, sont timides, suppliantes et chastes, comme

celles d'une jeune fille qui fuit ou qui redoute les caresses de son amant.

Noémi est grande et svelte.

Ses cheveux sont châtain-clair à reflets dorés, ses sourcils et ses cils sont très-épais et noirs comme du jais; elle a les yeux d'un gris d'iris.

Rien de plus voluptueux que l'expression de ces yeux démesurément grands, presque toujours nageant, si cela peut se dire, sous une flamme humide; son teint brun est peut-être un peu animé; ses lèvres moqueuses et sensuelles sont peut-être d'un incarnat un peu dur, tant sa pourpre vive et sanguine tranche sur l'émail de ses dents; son sourire, qui relève les coins de sa bouche fortement ombrée d'un duvet brun, a parfois quelque chose de trop passionné, de trop fougueux; puis, par une singulière concordance, ses narines très-roses et très-dilatées semblent s'ouvrir davantage à chacun des mouvements qui soulèvent son sein sous l'étroit yellek ou corsage de soie cerise qui le cache à demi; deux épaisses et longues tresses de cheveux nattées de ruban cerise s'échappent d'un fez de satin de même couleur qui couvre le sommet de sa tête, et tombent plus bas que sa taille souple, ronde, que l'am-

pleur des hanches de Noémi fait paraître plus fine encore sous sa jupe orange. Enfin, rien de plus agile, de plus nerveux, que ses petits pieds chaussés de mules de maroquin rouge brodé d'or.

Anathasia, au contraire, est de petite taille; ses charmants cheveux blond-cendré, que je lui fais natter et descendre le long de ses joues fraîches et roses comme celles d'un enfant, encadrent à ravir son front de neige; son teint est d'un éclat éblouissant, et ses doux yeux bleus sous leurs longues paupières semblent réfléchir tout l'azur du ciel d'Ionie.

Lorsque l'ardente Noémi, chantant le rôle du fiancé au désespoir amoureux, s'approche d'elle d'un air suppliant et passionné, la petite bouche d'Anathasia, vermeille comme une cerise, devient tout à coup sérieuse et prend une candide et adorable expression de pudeur alarmée; c'est presque avec effroi... que reculant à pas lents... elle joint ses mains charmantes, qu'on dirait du plus pur ivoire.

Anathasia est toute vêtue de blanc.... J'avais quelquefois rêvé une sylphide effleurant à peine le gazon du bout de ses pieds délicats. Telle est Anathasia, dont les mignonnes proportions sont de la plus exquise élégance. . . . .

. . . .

Jamais la nature n'avait réuni sous mes yeux des richesses si variées.... Ma fantaisie avait présidé à cet arrangement si complet, qui résumait pour ainsi dire les trésors de la création.

J'étais jeune, tout cela m'appartenait; ma vie était partagée entre les délices sensuelles et les ravissements de l'intelligence.

Quel autre bonheur pouvais-je rêver, que de vivre toujours dans ce pays enchanteur, dans l'oubli du passé, et dans l'espoir d'un avenir qui, pour moi, serait toujours tel; car durant ma vie entière l'or devait m'assurer la possession des biens souverains que j'avais sous les yeux!

Je me trouve si profondément heureux, que je sens comme un besoin ineffable de rendre grâces à la puissance qui me prodigue tant de félicités. . . . .

. . . .

CHAPITRE XLII.

CROYANCE.

Ile de Khios, octobre 18..

Je reprends ce journal, interrompu depuis trois mois.

Je l'ai laissé à la description du palais Carina et de ses habitants, description si exacte qu'elle ressemblait assez à l'inventaire d'un architecte ou d'un marchand d'esclaves.

Je consulte mon *thermomètre moral*. Je me sens très-bien, l'esprit libre et léger.

Je crois rêver quand, relisant quelques pages d'un journal d'autrefois que j'ai apporté de France, je vois que j'ai été *triste, rêveur* et *mélancolique.*

Septembre vient de finir; les pluies qui précèdent toujours ici l'équinoxe, commencent à refroidir l'atmosphère. Le vent d'ouest siffle dans les longues galeries du palais. J'ai quitté le rez-de-chaussée pour un logement plus clos et plus chaud.

Je suis abasourdi...

Tout à l'heure, les aras, les paons et les papegeais, déployant toute la sagacité de leur instinct, ont sans doute pressenti le changement prochain de la température, car ces pénétrants oiseaux se sont mis à pousser en chœur des cris affreux... Cette preuve de leur intelligence m'a d'abord prodigieusement agacé les nerfs.

Pourquoi aussi la nature est-elle si inégale dans ses dons? Plumage éclatant, voix discordante.

Ce n'est pas tout : épouvanté par ce vacarme, les lévriers s'y sont joints et ont hurlé avec fureur. Alors les nains sont venus, à grand renfort de coups de fouet et de glapissements, augmenter ce tapage infernal en voulant le faire cesser...

Je me suis réfugié ici... mais les damnés cris des perroquets me poursuivent encore. Sans doute tous ces charmants *accessoires* des tableaux qui m'entourent sont merveilleux de couleur et d'éclat... quand ils sont à leur place; mais je n'aime décidément pas les tableaux hurlants et glapissants.

Des bêtes passons aux humains; la transition ne sera pas difficile, car mes belles esclaves n'ont pas l'intelligence beaucoup plus dévelop-

pée que les aras et les papegeais, et si parfois elles sont aussi bruyantes qu'eux, leurs cris n'ont pas même l'avantage de m'annoncer la pluie ou le beau temps.

A propos de cris, je suis fâché de la querelle de Noémi et de Daphné; mais l'excessive violence de ces bonnes créatures tient à leur éducation quelque peu sauvage: pourtant, malgré ma tolérance, il me semble que donner à sa compagne un coup de couteau dans le bras est un emportement blâmable; aussi ai-je sérieusement grondé Noémi.

Je soupçonne fort Anathasia la blonde, avec son air enfantin et candide, d'être l'objet de cette jalousie, et d'avoir sournoisement excité ces deux braves fille l'une contre l'autre, comme deux coqs de perchoir. Il est vrai que c'est la vieille Cypriote qui m'a fait ce méchant rapport, et qu'elle déteste tout ce qui est jeune et beau.

Noémi devient d'ailleurs de plus en plus irascible. L'autre jour elle a largement souffleté Chloë, ma jardinière, qui a les dents si blanches et les yeux si noirs... Elle l'a souffletée parce qu'elle avait apporté les fruits trop tard, et que mon dessert en avait été retardé.

Après tout, Noémi a du bon... mais elle est diablement ombrageuse et farouche.

Une chose m'étonne, c'est que ces filles soient complétement insensibles aux beautés de la nature.

A l'aide de mon grec de collége, je suis parvenu à comprendre et à parler passablement le grec moderne. Vingt fois j'ai essayé de faire vibrer en elles quelques cordes poétiques : tout est resté muet.

Rien d'ailleurs de plus inculte, de plus barbare que leur esprit.

A l'exception de quelques chants populaires, elles sont d'une ignorance effroyable, ne sachant ni lire, ni écrire ; leurs rivalités, leurs jalousies, leurs médisances, quelques récits exagérés des cruautés des Turcs font le texte habituel de leur entretien.

Au demeurant, ce sont les meilleures filles du monde.

Je me souviens d'une scène qui peint à merveille les nuances du caractère de mes trois Grecques *d'agrément,* comme disait le renégat.

Un jour je montais pour la première fois un cheval de Syrie qu'on m'avait amené. Il se défendit, fit une pointe, et se cabra si droit qu'il se renversa sur moi.

Noémi prit une houssine, courut au cheval, le saisit à la bride et le frappa.

Daphné se précipita sur moi pour me secourir.

Anathasia resta immobile, fondit en larmes et s'évanouit. . . . .
. . . .

Il y a quelque temps je voulus éveiller dans l'âme de ces jeunes filles le souvenir de la patrie absente ; souvenir si doux et si précieux aux natures un peu sauvages !

Ce ne fut pas sans hésitation que je tentai cette épreuve ; j'avais comme un remords d'évoquer de pareils regrets, de raviver de pareilles douleurs.

Pauvres filles ! elles vivaient en esclavage, et bien souvent leur pensée errante et mélancolique avait dû aller se reposer tristement sous les beaux ombrages où s'était abritée leur jeunesse ! Pauvres hirondelles prisonnières, elles n'attendaient, hélas ! sans doute, que le moment de regagner leur nid à tire-d'ailes...

C'était donc un jeu cruel, je le sentais, que de leur donner un fol espoir ; néanmoins j'assemblai ma *maison féminine,* et j'annonçai aux douze esclaves que j'allais quitter l'île et les

renvoyer dans leurs familles, qui à Samos, qui à Lesbos, qui à Scyros...

Je déclare avec un certain orgueil qu'alors éclatèrent des pleurs, des cris et des sanglots qui n'eussent pas été déplacés aux funérailles d'Achille ou dans la myriologie funèbre de quelque illustre chef albanais.

Daphné s'enveloppa silencieusement la tête dans son voile, s'assit par terre et resta immobile; on eût dit la statue de la Douleur antique.

Noémi manifesta son désespoir en battant avec rage un des nains noirs qui ricanait méchamment dans un coin; tandis que la blonde Anathasia, tombant à mes genoux, me prit timidement la main qu'elle baisa en levant vers moi ses beaux yeux bleus baignés de larmes, et me dit d'une voix suave, dans le doux parler d'Ionie : « O seigneur! seigneur! après vous » que deviendront, s'il vous plait, vos pauvres » filles grecques ?... »

— Et vos vieux pères!... et vos tendres mères!... et vos braves frères!... et vos beaux fiancés?... — m'écriai-je, — vous n'y songez donc plus, oublieuses que vous êtes ! »

Comptant sur l'effet de ces paroles magiques,

je me drapai dans ma pelisse d'un air magistral.

Mais les cris, mais les sanglots redoublèrent, et toutes s'écrièrent avec une résolution qui me parut très-menaçante : « Nous ne voulons pas » quitter le toit du *bon Franc!!* nous sommes » bien à Khios ; nous resterons à Khios *avec le* » *bon Franc!* »

Tout *bon Franc* que j'étais, je ne pouvais m'empêcher d'avoir une pauvre idée des sentiments naturels de ces dames lesbiennes, samiennes ou scyriotes ; mais intérieurement je me sentais, je l'avoue, assez flatté de la préférence qu'elles m'accordaient sur le sol natal, et sur ses accessoires.

Je voulus tenter un nouvel essai, je leur annonçai que je donnerais à chacune d'elles deux mille piastres, les habits qu'elles portaient, et qu'elles pourraient s'en aller où bon leur semblerait, car je voulais quitter l'île.

Aux imprécations que souleva mon innocente proposition, je craignis un instant d'avoir à subir le sort d'Orphée.

Abandonnant son nain, à la grande satisfaction de ce dernier qui se frottait tristement les épaules, Noémi fondit sur moi comme une tigresse, me saisit par mon yellek, car j'étais

vêtu fort commodément à l'albanaise, et me dit les yeux étincelants de colère :

« Si tu veux t'en aller ou nous chasser d'ici, nous mettrons le feu à ton palais, nous t'enlacerons dans nos bras et nous nous y brûlerons toutes avec toi!... »

La majorité des révoltées sembla singulièrement goûter ce projet, car toutes s'écrièrent avec une fureur croissante :

« Oui, oui, enlaçons *le bon Franc* dans nos bras et brûlons-nous toutes avec lui dans son palais!... »

Je remarquai comme un trait digne de l'observation de La Bruyère, que la douce Anathasia était un des plus forcenés partisans de l'incendie.

Quoique la fin dont me menaçaient ces dames sentît fort son Sardanapale, et eût assez bon air, je jugeai à propos de m'en abstenir ; désormais bien convaincu de l'affection que j'inspirais ici, bien certain, comme on dit, d'être *adoré* dans mon intérieur, j'annoncai que j'abandonnais mes projets de départ.

Ma modestie m'empêche de dire avec quelle effusion, avec quels transports frénétiques cette nouvellè fut accueillie par ces bonnes filles.

Toutes les douze se prirent par la main et formèrent une ronde.

Noémi improvisa en manière de théorie antique ces paroles plus que naïves, que ses compagnes répétèrent en chœur sur l'air national de la chanson des hirondelles.

A Khios nous restons,
Dansons, mes sœurs, dansons ;
A Khios nous restons,
Nous restons avec le bon Franc.

Il ne nous bat jamais, et il nous garde.
Dansons, mes sœurs, dansons.
Nous aurons toujours de beaux fez,
De beaux yelleks brodés,
De belles ceintures de soie ;

Nous aurons du tendre chevreau rôti,
Des perdrix grasses et des cailles,
Du miel de l'Hymette, du bon vin de Scyros.
Dansons, mes sœurs, dansons ;
Le bon Franc nous garde.

Dansons, mes sœurs, dansons ;
Nous ne labourerons plus la terre,
Nous n'irons plus caillouter les chemins.
Dansons, mes sœurs, dansons.

Nous nous baignerons sous les sycomores,
Nous ne ferons rien que de cueillir
Des fruits et des fleurs pour lui.
Dansons, mes sœurs, dansons ;
Le bon Franc nous garde.

Si j'avais été aveuglé par un ridicule amour-propre, je me serais sans doute piqué de voir que le chevreau rôti, les perdrix grasses, le vin de Scyros, les beaux habits et la paresse, entrassent pour beaucoup dans la somme d'affection que ces naïves jeunes filles ressentaient pour moi.

Mais, Dieu merci, je suis plus sage, à cette heure que je considère les choses sous un point de vue essentiellement raisonnable.

Autrefois je doutais de mes qualités, et j'avais probablement raison; mais aujourd'hui, comment pourrais-je ne pas croire absolument aux charmes dont je suis doué et qui m'attachent irrésistiblement mes esclaves?

Ces charmes ne sont-ils pas évidents? Ce sont les chevreaux rôtis, les perdrix grasses, les ceintures de soie, les yelleks brodés.

Or, avenir enchanteur!!... tant qu'il y aura des pourvoyeurs, des brodeurs et des tisseuses de soie dans l'île de Khios, me voilà sûr et convaincu de plaire!

Moi qui jusqu'ici n'ai jamais cru à aucun sentiment, sans lui chercher une arrière-pensée, je suis bien obligé de croire aveuglément à l'affection que j'inspire.

En effet, quel intérêt ont-elles, ces véridiques

créatures, à me dire qu'elles aiment beaucoup à être élégamment vêtues, à être délicatement nourries et à ne pas être battues? M'est-il donc si difficile de croire qu'elles trouvent agréable de ne rien faire autre chose que de me cueillir des fleurs ou des fruits, ou de se baigner à l'ombre des platanes, dans des bassins de marbre?

Pour que je doute d'elles... m'ont-elles dit qu'elles préféreraient abandonner la vie paresseuse et sensuelle qu'elles mènent ici pour aller s'occuper des soins grossiers du ménage?

M'ont-elles dit que ce serait avec ivresse qu'elles retourneraient labourer la terre ou caillouter les routes; fonctions viriles, dont les femmes épirotes et albanaises entre autres s'occupent, il faut l'avouer, avec le plus honorable succès?

Non, elles m'ont naïvement offert de se brûler avec moi, dans mon palais, à la seule proposition que je leur ai faite de quitter la soie pour la bure, le far-niente pour le travail, la folle joie pour les devoirs de famille.

Elles ont énergiquement déclaré qu'elles voulaient rester avec le *bon Franc*, et je les crois...

D'après les raisons qu'elles ont pour y rester, qui ne les croirait pas ?

Cette fois, l'égoïsme est si évident, est si naïf que je n'ai pas à souffrir du tourment de le soupçonner.

. . . .

Mais qu'entends-je !... Le canon... qu'est-ce que cela ?

. . . .

CHAPITRE XLIII.

RECONNAISSANCE.

. . . .

. . . .

Il n'y a rien de bien étrange dans l'incident dont je vais parler ; néanmoins ma curiosité et mon intérêt sont vivement excités.

Quoi de plus simple, pourtant ? Une frégate russe vient d'arriver de Constantinople ; craignant un coup de vent pour cette nuit, elle relâche dans le port de Khios au lieu d'aller mouiller à Smyrne ou aux îles d'Ourlach.

Cette frégate a tiré le canon pour demander un pilote; c'est ce qui m'explique les salves de ce matin.

. . . .

Quelle est cette femme qui, aussitôt après le mouillage de la frégate, malgré la violence du vent, est descendue à terre pour s'y promener ?

La vue de cette simple capote de moire bleue, de ce grand châle de cachemire noir, bien long et bien collé aux épaules, de ce petit pied si bien chaussé, de cette petite main si bien gantée, opère une révolution rétrograde dans mes idées sur la beauté...

Du type antique grec je reviens au type parisien.

Je donnerais maintenant toutes les Noémi, toutes les Anathasia, toutes les Daphné du monde et avec elles tous leurs fez, tous leurs yelleks, toutes leurs ceintures brodées, clinquant maudit!! pour pouvoir offrir mon bras à cette jolie étrangère : car elle est jolie, à ce que j'ai pu voir par le treillis de mon kiosque; de plus elle est grande, elle est mince, elle a surtout de beaux yeux bleus, ce qui est charmant pour une brune à peau blanche.

L'homme qui lui donne le bras est d'un âge mûr ; sa figure est fine et spirituelle.

Quels sont donc ces étrangers ?

. . . .

Khios, octobre 18...

Singulière rencontre ! les événements deviennent en vérité si bizarres que ce journal vaut bien la peine d'être continué.

Hier j'avais envoyé ma vieille Cypriote chercher un renégat calabrois, qui remplit les fonctions de capitaine du port et fait les affaires du marquis Justiniani, pour savoir de lui quels étaient les passagers de cette frégate.

Ce bâtiment est aux ordres du duc de Fersen, ex-ambassadeur de Russie auprès de la Sublime-Porte ; il se rend à Toulon avec la princesse sa femme et plusieurs passagers de distinction. C'est M. et madame de Fersen que j'ai vus hier se promener sur la côte.

Ce matin, vers une heure, j'étais fort mollement étendu sur mon divan, près d'un gros brasero de bois d'aloès, fumant mon narguileh dont Noémi tenait le fourneau... pendant qu'Anathasia jetait quelques parfums dans une cassolette d'argent.

Tout à coup les rideaux de la porte de l'ap-

partement crient sur leurs tringles, et je vois entrer Daphné conduisant triomphalement un groupe d'étrangers parmi lesquels était madame de Fersen.

J'aurais étranglé Daphné, car j'étais furieux d'être surpris dans mon costume oriental.

J'avais la barbe et les cheveux longs, le cou nu.

Je portais la longue jupe blanche des Albanais, une veste cramoisie brodée de soie orange; des guêtres de maroquin rouge brodé d'argent et un châle de cachemire orange pour ceinture.

Cela pouvait être fort *pittoresque* à voir, mais cela me parut si terriblement ridicule et ressembler si fort à une mascarade que je rougis de honte... comme une jeune fille qu'on surprendrait à jouer à la poupée (la comparaison n'est peut-être pas très en harmonie avec le sujet, mais je n'en trouve pas d'autre).

Pourtant, espérant être pris pour un véritable Albanais, je me résignai, comptant sur la gravité de mon maintien pour compléter l'illusion.

Le prince, accompagné de son interprète grec, s'avança, et, par l'organe de ce dernier, me demanda pardon de son indiscrétion, me

priant d'excuser la curiosité de sa femme, car elle avait trouvé le palais si beau, les jardins si enchanteurs qu'elle avait cru pouvoir demander à les visiter pendant que la frégate attendait en rade un vent favorable pour remettre à la voile.

Je répondis par un salut fort sérieux, à la mode des Albanais musulmans, en portant la main gauche à mon cœur et la droite à mon front; puis je m'inclinai respectueusement du côté de la princesse, sans quitter mon divan...

J'allais dire quelques mots de politesse à l'interprète, lorsque j'entendis une voix criarde s'exclamer sur la monstruosité de mes nains, et en même temps je vis arriver dans l'appartement... Qui?... du Pluvier!!!

Je restai stupéfait.

C'était bien lui, toujours ridicule, toujours chamarré de chaînes et de gilets brodés, bruyant, bavard, inquiétant par sa mobilité continuelle.

Le petit homme était plus rouge et plus gros que jamais. Il appartenait sans doute à l'ambassade de France à Constantinople, car il portait sur son habit bleu des boutons au chiffre du roi.

Cet infernal fâcheux amenait un de mes nains

par l'oreille ; il s'écria en le montrant à madame de Fersen :

« Voilà, j'espère, princesse, un monstre joliment moyen âge !... »

Puis, sur un signe du prince qui lui fit comprendre que le maître de la maison était là, du Pluvier se retourna de mon côté.

Je frémis... j'étais reconnu.

Il est impossible de peindre le prodigieux étonnement de du Pluvier : ses yeux s'arrondirent, ses pupilles s'écarquillèrent, il ouvrit à demi les bras, avança une jambe et s'écria :

« Comment ! vous ici, mon cher Arthur ! vous, déguisé en Mamamouchi !... Voilà une drôle de rencontre pour moi, par exemple, qui ne vous ai pas vu depuis la première représentation du *Comte Ory* à l'Opéra, où vous étiez avec la marquise de Pënâfiel... »

Le prince, sa femme, l'interprète, quelques officiers russes qui accompagnaient l'ex-ambassadeur et qui entendaient parfaitement le français, ne furent pas moins étonnés.

Madame de Fersen, tout en me regardant avec une très-grande curiosité, ne put retenir un sourire qui me sembla singulièrement malin et moqueur.

Je me tordis les lèvres en maudissant de

nouveau le costume albanais, Daphné et surtout cet insupportable du Pluvier, que je donnais au diable, et qui redoublait de protestations cordiales pendant que tous les yeux étaient fixés sur nous.

Il me fallait nier opiniâtrément que je fusse moi-même, et faire passer le petit homme pour un fou, ou avouer cette ridicule mascarade...

Je pris bravement ce dernier parti.

Je me levai.

J'allai respectueusement saluer madame de Fersen, et, lui demandant mille fois pardon de l'avoir un instant trompée, je lui avouai franchement que, surpris par sa visite en flagrant délit d'orientalisme et de harem, j'avais préféré rester à ses yeux un Albanais sauvage que de passer pour un Français ridicule.

Elle accueillit cette excuse avec une grâce toute charmante, qui fut pourtant nuancée d'un peu de malice lorsqu'elle exprima son étonnement de retrouver un homme du monde ainsi travesti.

Il est inutile de dire que madame de Fersen parle français comme un Russe, c'est-à-dire sans le moindre accent.

CHAPITRE XLIV.

COMPARAISON.

Khios, octobre 18...

J'ai repris le costume européen, dont je m'étais si paresseusement déshabitué, et je suis allé à bord de la frégate *l'Alexina* rendre visite à madame de Fersen et à son mari.

Madame de Fersen est moins jeune que je ne l'avais cru d'abord, elle doit avoir de trente à trente-trois ans.

Ses cheveux sont très-noirs, ses yeux très-bleus, sa peau très-blanche, sa main et son pied sont charmants, sa physionomie est vive et expressive : elle m'a semblé avoir beaucoup d'inattendu dans l'esprit, de la malice, mais, je crois, point de méchanceté.

Ce qui m'a paru surtout prédominer en elle, c'est la prétention de connaître à merveille la politique de l'Europe.

Il m'a été imposible de juger si cette prétention était fondée, car je suis d'une ignorance compléte sur ces questions; et je l'ai très-naï-

vement avoué à madame de Fersen, qui en a beaucoup ri sans pourtant vouloir absolument y croire.

M. de Fersen est un homme d'esprit fin, agréable et cultivé. Sans doute comme distraction à ses hautes fonctions diplomatiques, il s'est particulièrement adonné à l'étude de la petite littérature française ; goût bizarre qu'il partage d'ailleurs avec le doyen des diplomates de l'Europe, M. le prince de Metternich.

Je suis resté confondu de la mémoire de M. de Fersen, en l'entendant me citer, avec la fidélité d'un catalogue, les titres des vaudevilles les plus inconnus, et m'en réciter des passages et des couplets entiers ; car il avait aussi été possédé de la manie de jouer la comédie.

Je suis malheureusement aussi ignorant en vaudevilles qu'en politique ; je n'ai donc pas pu apprécier le savoir de M. de Fersen dans cette spécialité.

Le prince n'exprimait qu'un vœu, celui d'arriver à Paris, pour pouvoir admirer les grands acteurs des petits théâtres, à la fois ses héros et ses rivaux.

M. et madame de Fersen avaient les formes les plus parfaites, et semblaient en tout nés pour le grand état qu'ils tenaient dans le monde.

A une extrême dignité naturelle ils joignaient cette affabilité charmante, cette gaieté cordiale et spirituelle qu'on rencontre souvent chez les personnes distinguées de la haute aristocratie russe. — Car ce serait peut-être là seulement qu'on retrouverait maintenant les traditions de l'élégante vivacité de l'esprit français au dix-huitième siècle.

. . . .

. . . .

Je suis allé aujourd'hui à bord de la frégate, j'y ai passé une soirée charmante.

Nous étions peu de monde, madame de Fersen, son mari, le capitaine de *l'Alexina,* jeune officier fort remarquable, du Pluvier et moi.

Du Pluvier s'était fait attacher à l'ambassade française à Constantinople. Mais bientôt, ennuyé de ces fonctions, il avait demandé à revenir en France, et profitait de l'occasion de la frégate russe qui allait à Toulon.

Il y avait si longtemps que je m'étais trouvé dans le monde, que cette soirée eut pour moi tout l'attrait, tout le piquant de la nouveauté.

J'ai beaucoup étudié madame de Fersen... elle a tracé cinq ou six portraits, entre autres celui de l'ambassadeur anglais à Constantinople, avec

une verve, une malice, une sûreté de trait incroyables.

Je n'ai jamais connu l'honorable sir *** ; mais sa physiomie reste désormais ineffaçable dans ma mémoire.

Je croyais que rien n'était plus insupportable qu'une femme qui parlait politique; je suis en partie revenu de mes préventions en écoutant madame de Fersen. Sa politique n'est pas nuageuse, abstraite; quelquefois elle explique les événements les plus graves par le jeu des passions humaines, par le ressort des intérêts privés, et, remontant des effets aux causes, elle arrive ainsi des infiniment grands aux infiniment petits, et il naît de ce contraste des effets très-piquants et très-inattendus.

Ces théories sont trop de mon goût pour que je ne les juge pas sans doute avec une extrême partialité; pourtant, je ne crois pas me tromper en considérant madame de Fersen comme une femme d'une intelligence très-éminente.

Le prince ayant été chargé de nombreuses missions dans les divers états de l'Europe, et sa femme s'étant ainsi trouvée en relations avec les gens les plus distingués de chaque nation, rien n'était plus curieux que son entretien, où

elle passait en revue ces figures si variées avec une finesse charmante.

Sa toilette était délicieuse, et, ce qui me ravit, d'une élégance toute française; car madame de Fersen devait faire venir ses modes de Paris.

Aussi, fut-ce avec un plaisir inouï que je vis les longues tresses noires et lisses de ses beaux cheveux, à demi cachées par les barbes d'un charmant bonnet de blonde, orné d'une branche de géranium rouge. Elle portait une robe blanche de mousseline des Indes, de la plus adorable fraîcheur, et ses petits pieds étaient chaussés de souliers de satin noir à cothurnes...

Tout cela était presque nouveau pour moi, et me fit trouver affreux, horribles, les yelleks de couleurs tranchantes et les fez brodés des filles grecques, dont le clinquant me rappelait alors terriblement les danseuses de corde.

. . . .

Je ne sais si je dois me réjouir ou m'effrayer de ce que j'éprouve...

C'est d'abord un soudain dégoût pour la vie que je mène ici depuis plus d'une année...

Quand je compare mes grossiers plaisirs ou mes rêveries solitaires à la conversation que je viens d'avoir avec cette femme belle, jeune, spi-

rituelle, à cet échange de pensées fines et gracieuses, à ce besoin de déguiser avec adresse tout ce qui pourrait choquer la délicatesse...

Quand je compare enfin ma vie de satrape indolent qui ordonne et à qui l'on obéit, à cette charmante nécessité de plaire, à cette coquetterie, à cette recherche de langage et de manières que vous impose toujours une femme comme madame de Fersen, lors même qu'on ne songe pas à s'occuper d'elle...

Quand je compare enfin le présent au passé... je m'étonne d'avoir pu si longtemps vivre ainsi que j'ai vécu.

J'ai pourtant vécu bien heureux à Khios pendant dix-huit mois ! Si l'avenir s'offre sous un aspect que je crois plus séduisant... il ne faut pas flétrir des jours que je regretterai peut-être...

Enfin, je me trouve dans une perplexité étrange...

Que faire ?...

Si je dois rester ici avec des regrets, si la vie que je mènerai désormais à Khios doit m'être pesante, autant me résoudre à l'instant à quitter l'île... M. de Fersen m'a fort obligeamment proposé de me prendre avec lui pour retourner en France...

Je ne sais que faire... je verrai....

D'ailleurs, du Pluvier vient demain déjeuner avec moi; je compte l'interroger sur madame de Fersen.

CHAPITRE XLV.

LE DÉPART.

A bord de la fregate *l'Alexina*, octobre 18...

C'en est fait, j'ai abandonné l'île.

. . . .

Hier matin, du Pluvier est venu déjeuner avec moi.

Il avait l'air singulièrement préoccupé.

— Ah çà, mon cher, — m'a-t-il dit, — vous vivez ici absolument en pacha... en sybarite, en véritable odalisque... C'est charmant, ma parole d'honneur, je n'en reviens pas, ni la princesse non plus.

— Comment cela ?

— Parbleu ! elle et le prince font des suppositions à perte de vue, sur les raisons qui ont

pu vous engager à mener la vie que vous menez ici. La princesse surtout paraît fort intriguée ; mais comme je n'en sais rien, je n'ai pu leur rien apprendre à ce sujet.

— Mon cher du Pluvier, dites-moi, avez-vous beaucoup vu M. et madame de Fersen pendant votre séjour à Constantinople ?

— Je les ai vus très-souvent, presque tous les jours; car l'ambassade russe était une des maisons les plus agréables de tout le quartier franc. On y jouait la comédie deux fois par semaine, et mes fonctions m'empêchaient de manquer la moindre répétition.

— Vos fonctions ?

— J'étais sous-souffleur.... notre premier secrétaire était naturellement premier souffleur.

— La hiérarchie le voulait sans doute ainsi... Mais, à Constantinople, que disait-on de madame de Fersen ?

— Oh ! oh ! c'est une fière femme, allez ; une Jeanne d'Arc. Elle menait l'ambassade à la baguette ; elle faisait tout. On dit même qu'elle correspondait directement avec le czar, et, pendant ce temps-là, cet excellent prince jouait les rôles de Potier. C'est qu'il y était parfait, dans les rôles de Potier !... Je lui ai vu jouer *les Frères féroces :* c'était à crever de rire !

— Et madame de Fersen jouait-elle aussi la comédie ?

— Du tout, du tout; elle avait bien autre chose à faire, ma foi ! Après cela, vous me croirez si vous voulez, mais on n'a jamais dit un mot... jamais un traitre mot sur son compte.

— La politique l'absorbait entièrement sans doute ?

— Elle ne pensait qu'à cela ; ce qui ne l'empêchait pas d'être gaie, comme vous l'avez vue. Mais, quant au cœur... c'était un protocole sans signature.

— Vous êtes toujours infiniment spirituel, — dis-je à du Pluvier, qui souriait de sa plaisanterie. — Mais qui vous fait croire à l'insensibilité de madame de Fersen ?

— Parbleu ! les plaintes des gens qu'elle a repoussés : d'abord notre premier secrétaire, le souffleur en titre... Villeblanche !... Vous savez bien, Villeblanche ? Eh bien, il a perdu son temps comme les autres. Et pourtant, si quelqu'un devait réussir, assurément c'était Villeblanche.

— Qu'est-ce que c'est que Villeblanche ?

— Eh bien, c'est Villeblanche... le beau Villeblanche... Parbleu ! vous connaissez bien Villeblanche, peut-être ?...

— Mais non, vous dis-je...

— Comment, vous ne connaissez pas le beau Villeblanche ? un des espoirs de notre diplomatie ! un garçon rempli de moyens ! à qui les relations étrangères doivent l'invention des cachets volants *cire-sur-cire*, dits à la Villeblanche... Ah çà ! comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas ?

— Que voulez-vous ! il y a des ignorances comme cela.

— Mais c'est surtout au congrès de Vérone que la fortune diplomatique de Villeblanche s'est développée ; car c'est là qu'il a rendu au gouvernement ce fameux service... que lui seul peut-être pouvait lui rendre.

— Mais je croyais que le grand homme que la France avait le bonheur d'avoir pour la représenter à ce congrès, pouvait seul revendiquer l'honneur des négociations.

— Qui ça ? Châteaubriand ?

— Oui... Châteaubriand.

— Je ne veux certainement pas rabaisser la gloire de Châteaubriand ; mais s'il a pensé... Villeblanche a agi, et Châteaubriand, avec tout son génie, n'aurait jamais pu faire ce qu'a fait Villeblanche ; et, après tout, c'est aux

actes et non aux paroles qu'on doit juger les gens.

— Mais encore ?...

— En vérité, je ne comprends pas que vous ne sachiez pas cela... C'est européen ! Eh bien ! sachez donc que lors du congrès, Villeblanche, chargé des dépêches les plus importantes, est allé d'abord de Vérone à Paris, et de Paris à Madrid, où il est resté une heure ; puis de Madrid il est revenu à Paris afin de repartir tout de suite pour Saint-Pétersbourg. Vous croyez que c'est tout ? Point... De Saint-Pétersbourg il revient à Vérone, d'où il repart à l'instant, comme l'éclair, pour Madrid en repassant par Paris... Ce n'est rien encore : de Madrid il revient pour la seconde fois à Vérone en passant par Paris, et enfin il retourne à Paris en passant par Vienne et par Berlin ; et ça, toujours comme un éclair !... Voilà, mon cher... ce que c'est que le beau Villeblanche...

— Mais ça doit être un véritable livre de postes que les états de service de ce diplomate-là ? — lui dis-je.

— Et penser, — continua du Pluvier avec admiration, — et penser que Villeblanche ne s'est jamais arrêté dans chaque capitale que le

temps nécessaire pour prendre et remettre ses dépêches!... et que pourtant, en descendant de voiture, il était toujours aussi charmant, aussi fraîchement habillé que s'il eût sorti d'une boîte... c'est ce qu'aucun de nos collègues n'a pu comprendre encore, — ajouta du Pluvier d'un air mystérieux. — Car enfin, rester près de deux mois en voiture sans débrider! — reprit-il, — c'est pour tout le monde horriblement échauffant, harassant, tandis que ce satané Villeblanche a trouvé, malgré cela, le moyen d'être toujours frais et pomponné. C'est stupéfiant!!! Du reste, ça lui a fait horriblement d'ennemis; c'est-à-dire de jaloux, car on parle maintenant de le nommer ministre auprès d'une cour d'Allemagne...

— Je suis de votre avis; notre Châteaubriand, avec tout son génie, n'aurait jamais fait impunément tout ce chemin-là; mais heureusement pour notre diplomatie que les Villeblanche y sont nombreux. Ah çà, dites-moi, comment madame de Fersen est-elle restée insensible à tant de mérite?... Elle a craint sans doute... que par habitude le beau diplomate ne lui fît voir trop de chemin?

(Je déclare que je ne me permis cette plaisanterie stupide que par un sentiment d'hos-

pitalité peut-être exagéré... que par égard pour l'intelligence de mon hôte.)

Je fus bien récompensé de ce sacrifice aux dieux du foyer, car du Pluvier me témoigna sa reconnaissance par des éclats de rire qui firent aboyer les chiens et glapir les perroquets. Quand il fut un peu calmé, il reprit :

— Oui, mon cher Arthur, madame de Fersen a résisté à Villeblanche et à toute la fleur des pois de la diplomatie étrangère de Constantinople. C'est assez vous dire, hélas! que sa vertu est hors de toute atteinte, — ajouta du Pluvier avec un profond soupir.

— Pourquoi soupirez-vous ainsi?

— C'est que la vertu de madame de Fersen me rappelle toutes les colossales vertus contre lesquelles j'ai échoué depuis que je suis dans le monde... car c'est effrayant comme les femmes sont vertueuses! — dit du Pluvier avec un air de profond découragement. — Et pourtant, — reprit-il, — à entendre certains médisants, il n'y aurait qu'à vouloir pour pouvoir.

— En admettant, — dis-je à du Pluvier pour le consoler un peu, — en admettant que ces gens-là ne soient pas des médisants, mais des indiscrets, ne vaut-il pas mieux savoir comme vous, lorsque vous vous occupez d'une

femme, lui inspirer l'amour le plus exalté pour ses devoirs, la rendre folle de son mari tel désagréable qu'il soit, que de lui donner le coupable désir de troubler le repos de sa famille? Car enfin, mon cher, votre rôle est cent fois plus beau, plus flatteur que celui d'un séducteur, le bien étant beaucoup plus difficile à faire que le mal...

— Vous avez raison, c'est ce que je me dis souvent, — reprit du Pluvier, — c'est bien plus moral; mais je vous jure que c'est mortel à la longue... Je suis entré dans la diplomatie, parce que je croyais que cette position faciliterait mes succès dans le monde. Eh bien! pas du tout.

— J'ai senti cela comme vous... Voyant avec effroi que les principes devenaient de plus en plus rigoureux... et voulant d'ailleurs respecter les lois sociales, j'ai cherché une nature plus primitive, et je me suis établi ici, où on ne parle guère plus de certains principes et des lois sociales qu'à Otahiti.

— C'est à quoi je pensais, — me dit du Pluvier d'un air méditatif. — Depuis que je vous ai vu si bien établi, il m'est venu une idée; je me suis dit... Voyons quel est mon avenir. Si je retourne à Paris, je ne m'y amuserai certai-

nement pas plus que je ne m'y suis déjà amusé. Je suis libre comme l'air. Ce cher comte est tout seul comme un Robinson dans son île. Un compagnon est toujours agréable, nécessaire même... car enfin on peut tomber malade; eh bien! comme j'aime beaucoup ce cher Arthur... prouvons-lui mon amitié : à l'œuvre on reconnaît l'artisan. Eh bien! s'il est Robinson, soyons son Vendredi... Restons avec lui six mois, un an, dix ans; enfin tant qu'il voudra demeurer dans son île, et vivons là, pardieu... comme une paire de sultans! Voilà, mon cher, le fruit de mes réflexions de la nuit... Eh! eh! que dites-vous de cela? Vous voyez, la nuit porte conseil... Je me déclare votre Vendredi!!!

J'étais épouvanté, car je n'avais jamais réfléchi à une pareille occurrence.

Je fis néanmoins bonne contenance, et, pour ne pas irriter le désir de cet infernal fâcheux par la contradiction, j'eus d'abord l'air d'être ravi de son projet, puis peu à peu je fis naître mille difficultés.

Mais du Pluvier détruisait mes objections avec la plus désespérante abnégation de lui-même.

Si je lui représentais que le palais était immense, mais seulement habitable dans la partie

que j'occupais, — il lui était indifférent de camper, il se contenterait d'un à peu près.

Si je lui parlais des descentes que pouvaient faire les Turcs, — il ne craignait rien avec moi, car il savait que j'étais brave comme un lion.

Si j'exagérais les dépenses de cette maison qu'il me demandait à partager, — il venait justement d'hériter d'un oncle de Saintonge qui lui laissait une fortune considérable.

Si, acculé, mis aux abois, je lui représentais que mon goût, que ma passion pour la solitude, étaient devenus une sorte de monomanie qui me faisait rester des jours, des mois entiers sans vouloir rencontrer personne, — il devait disparaitre comme un sylphe (quel sylphe!) et attendre que ma chagrine disposition d'esprit fût passée.

Si enfin, pour dernier argument, je lui disais presque brutalement qu'il me serait impossible, par des considérations particulières, de lui donner asile au palais Carina, — il devait facilement trouver quelque villa dans les environs, étant bien décidé, — me disait-il, — à vivre à la turque, et surtout à ne pas me quitter.

Ceci prenait un caractère de gravité très-alarmant.

Du Pluvier, entêté, opiniâtre comme tous les esprits étroits, pouvait s'obstiner dans son projet, et alors l'île me devenait insupportable.

Cette idée, jointe à la singulière révolution que la vue de madame de Fersen avait opérée dans mon esprit, me fit songer sérieusement à abandonner Khios.

Peut-être, sans la singulière fantaisie de du Pluvier, aurais-je hésité à prendre cette détermination; peut-être aurais-je combattu ces velléités de rentrer dans la vie du monde.

Mais placé entre cette alternative : de partir pour la France avec madame de Fersen, que je trouvais charmante, ou de rester à Khios avec mes esclaves, qui m'étaient devenues odieuses, et de partager avec du Pluvier cette solitude ainsi déflorée de son premier prestige... je n'hésitai pas à quitter l'île.

J'ai toujours très-rapidement pris les décisions les plus graves.

Comme du Pluvier renouvelait ses instances, je lui dis que jusqu'alors je n'avais pas voulu lui confier la véritable raison de mon refus; mais que, puisqu'il m'y forçait, j'étais obligé de

lui avouer que j'étais résolu de retourner en France.

— Quitter ce palais admirable!... ces femmes adorables!... qui allument votre pipe, qui vous versent à boire! qui vous dansent des pas comme à l'Opéra!!! de vraies houris! mais c'est impossible!

— Malheureusement, mon cher du Pluvier... il est de ces aveux qui coûtent à faire même à ses amis... mais un dérangement passager survenu dans ma fortune m'oblige à réformer tout ceci et à retourner en France pour y vivre un peu moins en sultan.

— Vraiment... vraiment... mon cher comte, — me dit du Pluvier d'un air réellement attendri, — vous ne sauriez croire combien je suis touché de ce que vous me dites là... Mais qu'allez-vous donc faire de tout cet établissement?

— Je vais donner la liberté aux femmes, aux oiseaux, aux chiens et aux nains, payer une indemnité au marquis Justiniani, et vendre les meubles à Khios.

— Vous êtes bien décidé à cela? me dit du Pluvier.

— Très-décidé...

— Positivement décidé?

— Oui, oui, cent fois oui.

— Alors, mon cher Arthur, vous ne me reprocherez pas de profiter de vos dépouilles ?

— Comment cela, que voulez-vous dire ?

— Voici mon projet. La vie que vous menez dans ce paradis terrestre m'a tourné la tête. Voulez-vous me vendre tout ceci, palais, femmes, chiens, nains et perroquets ?

Je crus que du Pluvier plaisantait, et je le regardai d'un air incrédule.

— Est-ce marché fait ? Vous y perdrez moins avec moi qu'avec tout autre, — reprit-il d'un air résolu. — Mais quel est le prix des esclaves et des meubles ?

— Il est inutile que vous payiez les esclaves, car je ne vous les laisse qu'à la condition que vous me promettrez de les rendre à la liberté lorsque vous quitterez l'ile.

— Mais comment partirez-vous ?

— Je crois facilement obtenir, à la recommandation de M. de Fersen, l'autorisation de passer à votre place sur la frégate.

— Mais la frégate part ce matin.

— Que m'importe ?... si vous êtes véritablement décidé, je partirai ce matin...

— Mais je suis on ne peut plus décidé. Touchez là, mon cher Arthur ; je vous demande

seulement le temps de retourner à bord pour prendre mes bagages.

— C'est convenu... »

Et du Pluvier me quitta.

La résolution si subite que prit le petit homme d'habiter l'île à ma place ne m'étonna que médiocrement. Du Pluvier était une de ces natures essentiellement imitatives qui, n'ayant aucune idée en propre, s'emparent étourdiment des idées d'autrui et s'en affublent, sans regarder si elles vont ou non à leur esprit. Semblable à ces gens qui mettent un costume, sans s'inquiéter qu'il soit fait ou non à leur taille, du Pluvier avait sans doute été frappé de l'excentricité de mon existence, et il croyait être fort original en la continuant.

Sans doute encore, les passagers de la frégate avaient dû, en causant de cette étrangeté, louer, blâmer, ou exagérer la singulière disposition de caractère qui conduisait un homme du monde à vivre ainsi de la sorte; mais comme ils avaient probablement, malgré les louanges ou le blâme, considéré cette résolution comme peu vulgaire, du Pluvier crut se mettre dans la même disposition de non-vulgarité en prenant ma place. Peut-être enfin

avait-il était séduit par les rivalités de cette vie sensuelle. . . . .

. . . .

Je me disposai donc à quitter l'île.

Un moment, je l'avoue, j'éprouvai une vague tristesse : j'abandonnais le certain pour l'incertain. Sans doute cette vie matérielle que je dédaignais avait ses désenchantements; mais est-il rien de complet au monde? La vie la plus éthérée, la plus quintessenciée n'a-t-elle pas aussi ses désillusionnements ?

Mais pouvais-je hésiter qunad je voyais du Pluvier s'obstiner à demeurer avec moi ? . . .

. . . .

Avant de partir je voulus assurer le sort des esclaves; je les fis venir, et, sans leur parler de mon projet, ni de la cession que je faisais de leurs personnes, je leur remis à chacune cinq cents francs, somme considérable pour elles, et qu'elles reçurent pourtant avec assez d'insouciance.

Puis, ayant mandé le renégat de Khios qui faisait les affaires du marquis Justiniani, je lui appris que je mettais du Pluvier à mon lieu et place comme locataire du palais et comme maître des esclaves, lui recommandant expressément de n'avertir celles-ci de ce

changement que lorsque la frégate serait sous voile. . . . .

. . . .

Du Pluvier revint enchanté.

Il me pria de lui laisser mes costumes albanais, voulant, disait-il, entrer de suite en jouissance, et n'ayant pas le temps de se faire costumer.

J'y consentis, et je l'aidai même à se travestir : il était impayable ainsi.

Il me demanda ensuite de le présenter aux esclaves comme leur maitre futur.

Je m'en gardai bien, ayant la fatuité de croire à une sorte d'émeute parmi ces dames, si elles se voyaient abandonnées par moi.

Je leur dis au contraire que j'allais à bord du vaisseau, comme cela m'arrivait souvent depuis quelques jours, et qu'elles eussent à tenir compagnie à mon ami en mon absence...

Noémi regarda du Pluvier d'un air sournois, Daphné sourit avec mépris, et Anathasia prit une expression boudeuse.

Assez inquiet sur les dispositions futures des *femmes* de du Pluvier, je lui serrai la main, et, véritablement ému, je quittai le palais . . . .

. . . .

. . . .

La chaloupe de la frégate m'attendait, je fus bientôt à bord.

M. de Fersen se montra d'une très-gracieuse obligeance pour moi, et mon passage sur le bâtiment russe me fut accordé par le capitaine avec le plus aimable empressement.

Deux heures après mon départ du palais, nous mîmes à la voile. . . . .

. . . .

La résolution de du Pluvier fit assez longtemps le texte de nos plaisanteries.

Après quelques bordées, nous arrivâmes en vue du palais Carina, qui s'élevait à mi-côte. Une partie du parc descendait sur le rivage.

A l'aide d'une longue-vue, je regardais avec tristesse cet admirable pays... que je quittais à tout jamais, lorsqu'un singulier spectacle attira mon attention.

Sans doute averties de mon abandon par le renégat et par le départ de la frégate, je vis les esclaves descendre précipitamment et en désordre le long de la prairie et s'assembler sur le bord de la mer en étendant les bras vers le vaisseau d'un air désesperé.

Puis, voyant qu'il s'éloignait toujours, Noémi, dans un accès de fureur extravagant, arracha son fez... le foula aux pieds, et bientôt son

épaisse chevelure brune flotta au vent. — Elle était belle comme une Euménide...

Daphné, concevant peut-être quelque espoir, agitait son écharpe de soie en manière de signal, tandis qu'Anathasia la blonde était agenouillée sur la grève.

Bientôt je vis du Pluvier, beaucoup plus qu'à l'aise dans mon costume albanais, accourir aussi précipitamment sur le rivage, suivi de la vieille Cypriote et des deux nains qui faisaient mille gambades.

Sans doute, le nouveau sultan venait engager les odalisques à rentrer au sérail.

Mais, malheureusement, les odalisques étaient d'un caractère assez rétif et le sultan d'un esprit assez peu persuasif; car, après quelques paroles échangées par l'intermédiaire de la vieille Cypriote, toutes les femmes fondirent comme des furies sur du Pluvier, qui disparut complétement au milieu de leurs bras levés et menaçants.

Je ne pus voir la fin de cette scène divertissante, car la saillie d'un promontoire que nous doublions vint complétement masquer cette partie de la côte.

Une demi-heure après, le capitaine russe me dit :

« Je voudrais bien savoir ce que c'est que cette épaisse fumée qu'on voit s'élever au-dessus des terres de Khios... dans la direction du palais que vous habitiez ?

L'idée de Noémi de brûler le palais si je l'abandonnais me revint aussitôt à l'esprit.

Ce projet venait-il d'être mis à exécution par ces folles ? Qu'était devenu du Pluvier?... avait-il été brûlé par ses esclaves *enlacé ou non dans leurs bras ?* c'est ce que j'ignorais absolument, et nous perdîmes bientôt de vue les côtes de l'île de Khios dans une profonde inquiétude sur le sort du pauvre du Pluvier.

MADAME
LA PRINCESSE DE FERSEN.

CHAPITRE XLVI.

L'ALEXINA.

Telles étaient les impressions que m'avait laissées mon séjour d'une année dans l'île de Khios; tels étaient les motifs de mon brusque départ pour la France, à bord de la frégate russe *l'Alexina*.

Ce fragment de mon journal d'autrefois intercalé à sa place, je reprends mon récit.

Je me trouve dans une disposition d'esprit parfaitement convenable pour faire cette narration, et en suivre tous les incidents, qu'ils soient tristes, gais, tendres ou dramatiques.

Les dernières et violentes émotions que j'ai ressenties depuis mon voyage d'Orient, jusqu'à ce moment où j'écris ces lignes, ont tellement usé mon cœur, je me trouve si insouciant de l'avenir et du passé, que je puis raconter ce nouvel épisode de ma vie avec le désintéresse-

ment le plus profond, et comme s'il ne s'agissait pas de moi.

La lecture que je viens de faire de ces pages datées de l'île de Khios, écrites en Orient il y a trois ans, a encore augmenté mon indifférence pour ce qui me touche.

Lorsque le calme et la raison me reviennent, je me trouve si mobile, si inquiet, si fou, si fait pour le bonheur dont le destin m'a toujours comblé (parce qu'il savait sans doute que je n'en profiterais jamais), que je me juge avec une extrême et peut-être avec une injuste sévérité.

Du point de vue où je me suis placé, m'estimant peu, étant prévenu contre moi, dépourvu de tout orgueil, de tout amour-propre de *moi* à *moi*, j'exagère encore mes défauts, et mon caractère assez peu vaniteux m'empêche souvent d'évaluer à leur prix quelques actions vraiment généreuses dont je pourrais m'enorgueillir.

Aussi, je crois que si ces pages étaient jamais connues (ce qui ne peut arriver, car j'y mettrai bon ordre), elles donneraient une bien triste opinion de mon caractère.

Et pourtant beaucoup auraient-ils agi ainsi que j'ai agi?

Car enfin, si autrefois j'ai supposé à Hélène les plus odieuses arrière-pensées... n'ai-je pas dans mon désespoir tout tenté, tout fait pour réparer ma faute? Ne lui avais-je pas, si elle eût accepté ma main, abandonné ma fortune? Et plus tard, lorsque j'ai su que Frank était pauvre, ne suis-je pas venu à son secours aussi délicatement que je l'ai pu?

Si j'ai été bien injustement cruel envers Marguerite, au moins je l'avais longtemps et courageusement défendue contre les calomnies du monde, et cela avant d'être connu d'elle.

Et ce duel?... ce duel acharné qu'elle a toujours ignoré?. . . . .
. . . . [1]

Si, égaré par un accès d'incurable folie, j'ai outrageusement insulté Falmouth, ne lui avais-je pas sauvé la vie en risquant la mienne?

Sans doute le bien que j'ai fait n'empêche pas le mal qu'on peut me reprocher; mais n'est-il pas affreux de songer que ce qu'il y a

[1] Ici quelques lignes étaient raturées dans le *Journal d'un Inconnu*. Le récit de ce duel ne se trouvant pas dans l'episode de madame de Penafiel, et Arthur y faisant encore une autre allusion lors du combat des pirates contre le yacht, il est probable que cette omission resulte d'un oubli involontaire ou calculé.

(*Note de l'Aut.* E. S.)

eu de noble et de bon dans ma conduite disparaîtra toujours sous le flot d'amertume et de haine que ma défiance à soulevé!

. . . .

Mais après tout, que m'importe maintenant le passé! C'est pour revoir le tableau de ma vie se dérouler à mes yeux que j'écris ces lignes; c'est pour raccourcir les longues heures de la solitude où je vis à cette heure à Cerval, dans le triste et vieux château paternel, si longtemps abandonné par moi.

. . . .

. . . .

Ce fut donc dans l'ignorance complète du sort de du Pluvier que nous abandonnâmes l'île de Khios.

Quoique nous entrassions dans l'équinoxe, la traversée, souvent retardée par des vents contraires, fut assez belle.

L'aspect des marins russes me parut tout autre que celui des marins anglais.

Quoique ceux-ci soient soumis aux duretés

de la discipline militaire la plus despotique; quoique par habitude et par nature ils se montrent pleins de déférence et de respect pour les officiers appartenant à la haute aristocratie, officiers dont ils s'honorent surtout, ainsi que les nègres se montrent plus fiers d'avoir pour maître un blanc qu'un mulâtre, tout révèle en eux cet indomptable orgueil national, cette insolente fierté bretonne, qui rendent le matelot anglais un des meilleurs matelots du monde, parce qu'il est toujours poussé ou soutenu par le sentiment outré de sa propre valeur, par sa foi profonde dans la supériorité de son pays sur les autres nations maritimes.

Or, quelque insensés qu'ils soient, le fanatisme ou la foi opèrent toujours des prodiges.

Les matelots russes témoignaient au contraire une obéissance passive presque religieuse, une résignation aveugle et un dévouement machinal à la volonté de leurs chefs, auxquels ils semblaient presque reconnaître une nature supérieure à la leur. Aussi on sentait qu'un mot, qu'un signe de ces officiers pouvait élever la résignation et le dévouement intrépide des marins russes jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation personnelle.

Singulière différence entre le génie de ces

deux peuples et celui des Français !... des Français, quelquefois rigoureusement soumis, mais jamais respectueux ; obéissant gaiement à des supérieurs dont ils se moquent, ou se faisant admirablement tuer pour des causes qu'ils insultent.

Je fus amené à faire ces différents rapprochements en observant les habitudes calmes, presque claustrales, qui régnaient à bord de la frégate russe, et qui, après quelques jours de navigation, eurent une réaction très-singulière sur nous autres passagers.

Rien en effet de plus singulier que l'aspect de ce bâtiment : — c'était le silence au milieu de la solitude des mers.

A part les commandements des officiers, on n'entendait jamais un mot.

Muet et attentif, l'équipage ne répondait aux ordres de ses chefs que par le bruit de la manœuvre qu'il exécutait avec une précision mécanique.

Au soleil couchant, l'aumônier lisait la prière ; tous les marins s'agenouillaient pieusement, puis ils descendaient dans la batterie.

Mais toujours et partout un silence inexorable... S'ils étaient battus de cordes pour une

faute, jamais un cri ; s'ils se reposaient de leurs fatigues, jamais un chant.

Le capitaine de la frégate et son lieutenant, avec lesquels madame et M. de Fersen vivaient ainsi que moi, étaient des hommes parfaitement bien élevés, étaient de fort bons marins, mais leur esprit n'avait rien de saillant.

M. de Fersen lisait presque continuellement une collection d'ouvrages dramatiques français.

Nous restions donc, madame de Fersen et moi, très-esseulés au milieu de cette petite colonie ; ni les choses, ni les hommes, ni les événements ne devaient nous distraire de nos préoccupations individuelles.

Au milieu de ce calme profond, de cet isolement, de ce silence, les moindres fantaisies de la pensée devaient donc fortement s'empreindre sur la trame unie d'une vie si simple ; en un mot, et si cela peut se dire, jamais toile ne fut plus également préparée pour recevoir les inspirations du peintre, quelque variées, quelque bizarres qu'elles fussent.

A midi, nous nous rassemblions pour déjeuner, puis venait une promenade sur le pont ; ensuite M. de Fersen retournait à la lecture de ses chers vaudevilles, et les officiers à leurs observations nautiques.

Madame de Fersen se tenait habituellement dans la galerie de la frégate ; je causais donc ainsi chaque jour avec elle sans être presque jamais interrompu, depuis deux heures jusqu'au moment où elle allait faire, pour dîner, une toilette toujours fraîche et charmante.

Après dîner, quand le temps le permettait, on servait le café sur le pont. On y faisait ensuite une nouvelle promenade ; puis, sur les neuf heures, nous nous réunissions de nouveau dans la galerie.

Madame de Fersen, excellente musicienne, se mettait souvent au piano à la grande joie du prince, qui la suppliait de lui accompagner quelques airs de vaudeville qu'il fredonnait véritablement à merveille.

D'autres fois, un des officiers de la frégate, qui avait une fort jolie voix, nous chantait des chansons nationales très-naïves et très-agréables.

La musique et la conversation à laquelle M. de Fersen prenait alors part, et qu'il animait par une gaieté de très-bon goût, nous conduisaient jusqu'à onze heures ; on servait le thé, et chacun se retirait quand bon lui semblait.

On le voit, à part l'*étendue* des promenades, nous menions la vie de château la plus intime et la plus concentrée.

Le troisième jour depuis notre départ de Khios, survint un singulier incident très-puéril en apparence, mais qui eut... mais qui devait avoir une bien étrange influence sur ma destinée...

Madame de Fersen avait une petite fille de six ans nommée Irène, pour laquelle elle témoignait un amour qui semblait aller jusqu'à l'idolâtrie.

Il était impossible de rêver quelque chose de plus accompli, de plus idéal que cette enfant.

Elle était d'une beauté sérieuse et grave; bien des mères, je le crois, eussent préféré pour leur fille une figure plus enfantine et plus riante; car, je l'avoue, je ne pouvais moi-même quelquefois échapper à un ressentiment de tristesse, en contemplant cet adorable visage, qui exprimait une mélancolie indéfinissable et incompréhensible pour un âge encore si tendre.

Le front d'Irène était vaste, saillant; son teint hardiment pâle, car ses joues fermes et rondes annonçaient une santé florissante. Ses cheveux châtain-foncé, très-abondants, très-fins et très-soyeux, bouclaient naturellement autour de son col; ses yeux fort grands, d'un noir humide et velouté, avaient un regard d'une sigulière profondeur, surtout lorsque, par cette faculté na-

turelle aux enfants, Irène vous contemplait longtemps et fixement, sans baisser les franges de ses longues paupières brunes.

Son nez était mince et charmant, sa bouche petite, vermeille, et je dirais que sa lèvre inférieure un peu saillante était dédaigneuse.... si le dédain ne semblait pas incompatible avec cet âge. Enfin sa taille, ses mains et ses pieds étaient d'une perfection rare.

Irène, par une touchante superstition de sa mère, avait été vouée au blanc après une longue maladie; la simplicité presque religieuse de ce vêtement donnait un nouveau caractère à sa physionomie.

Je l'ai dit, c'était le troisième jour après notre départ de Khios.

Irène, qui jusqu'alors avait paru m'observer avec une sorte de défiance inquiète, et qui s'était peu à peu apprivoisée, vint résolument me dire avec une solennité enfantine :

— Regardez-moi, que je voie si je vous aimerai bien.

Puis après avoir attaché sur moi un de ces longs regards fixes et pénétrants dont j'ai parlé, et devant lequel, je l'avoue, je fus obligé de baisser la vue, Irène ajouta :

— Oui, je vous aimerai bien. — Puis, après

un nouveau silence, elle reprit en se retournant vers madame de Fersen : — Oui, ma mère, je l'aimerai beaucoup, je l'aimerai comme j'ai aimé Ivan !...

Sa petite figure prit en disant ces mots une si ravissante expression de gravité réfléchie que je ne pus m'empêcher de sourire.

Mais quel fut mon étonnement lorsque je vis madame de Fersen jeter tour à tour des regards presque stupéfaits sur Irène et sur moi, comme si elle eût attaché une grande importance à ce que sa fille venait de me dire !

— Quoique je n'aie maintenant rien à envier à l'heureux Ivan, voilà un aveu, madame, qui sera, je le crains bien, oublié dans dix ans d'ici, — dis-je à la princesse.

— Oublié.... monsieur !.... Irène n'oublie rien... Voyez ses larmes au souvenir d'Ivan...

En effet, deux grosses perles roulaient sur les joues de l'enfant, qui continuait d'attacher sur moi son regard à la fois triste, doux et interrogatif.

— Mais quel était donc cet Ivan, madame ?

Les traits de madame de Fersen s'assombrirent, et elle me répondit avec un soupir : — Ivan était un de nos parents, monsieur, qui est mort très-jeune, — et elle hésita un moment..

— mort d'une mort violente et affreuse, il y a de cela deux ans... Irène l'avait pris en si extrême affection que j'en étais devenue presque jalouse. Je ne saurais vous dire la douleur incroyable de cette enfant lorsqu'elle ne vit plus Ivan, qu'elle demandait sans cesse; elle avait alors quatre ans, elle ressentit un chagrin si profond qu'elle tomba très-gravement malade et faillit mourir. C'est à cette époque que je l'ai vouée au blanc, en suppliant Dieu de me la rendre... Mais ce qui m'étonne extrêmement, monsieur, c'est que depuis deux ans vous êtes la seule personne à qui Irène ait dit qu'elle l'aimerait.

Irène, qui avait attentivement écouté sa mère, me prit la main, et me dit d'un air presque inspiré en levant au ciel ses grands yeux encore humides de larmes : — Oui, je l'aimerai comme Ivan, parce qu'il ira bientôt là-haut comme Ivan...

— Irène... mon enfant... que dites-vous!!! Ah ! monsieur, pardon... — s'écria madame de Fersen... presque avec effroi, en me regardant d'un air suppliant.

— Quand je devrais l'acheter par la fin du pauvre Ivan, — lui dis-je en souriant, — lais-

sez-moi du moins, madame, jouir d'une si charmante affection.

. . . .

Je ne suis ni faible, ni superstitieux, mais je ne pourrais dire la singulière impression que me causa cet enfantillage : j'expliquerai tout à l'heure pourquoi.

Il n'y a pas de moyen terme : ou de pareils incidents sont du dernier ridicule, ou ils agissent puissamment sur certains esprits.

. . . .

Heureusement, en venant prier sa femme de noter l'air d'*A soixante ans il ne faut pas remettre, etc.*, M. de Fersen mit un terme à cette scène étrange.

Je remarquai que madame de Fersen ne parla pas à son mari du singulier aveu qu'Irène m'avait fait.

Ce jour-là, après dîner, la princesse se plaignit d'une migraine, et se retira aussitôt chez elle.

CHAPITRE XLVII.

MADAME LA PRINCESSE DE FERSEN.

Le lendemain, madame de Fersen ne parut pas au déjeuner ; elle était souffrante, me dit le prince, et elle avait passé une nuit assez agitée. — Puis, presque sans transition, et à mon grand étonnement, il me fit les confidences les plus étendues sur le caractère, sur l'esprit, sur les habitudes et sur la vie passée de sa femme, peut-être afin de me prévenir de la vanité de mes tentatives, dans le cas où j'aurais songé à m'occuper de madame de Fersen, car je ne puis m'expliquer autrement son incompréhensible fantaisie d'entrer avec moi dans de pareils détails.

Tel est à peu près le résumé de ce que m'apprit M. de Fersen sur sa femme :

Mademoiselle Catherine Metriska, fille du comte Metriski, gouverneur d'une des provinces asiatiques de l'empire russe, avait dix-sept ans lorsqu'elle fut mariée à M. de Fersen. Elle joignait à beaucoup d'esprit naturel une édu-

cation très-cultivée et un jugement d'une maturité précoce. Lors de son mariage, le prince était ambassadeur à Vienne.

Il avait d'abord craint l'inexpérience de sa femme, chargée si jeune de toutes les responsabilités qui pèsent sur l'ambassadrice d'une grande puissance auprès d'une cour aussi sévère, aussi grave et aussi digne dans son étiquette que la cour d'Autriche. Mais madame de Fersen, merveilleusement douée, satisfit aux moindres exigences de sa position, grâce au tact exquis, aux nuances délicates, à la mesure parfaite qu'elle sut apporter dans des relations si difficiles.

— « Toute jeune, pétrie de grâce et d'esprit, — me dit le prince, — vous jugez si madame de Fersen fut aussitôt entourée, courtisée par la fine fleur de tous les étrangers qui arrivaient à la cour de Vienne.

» Quoiqu'un mari ne doive pas plus parler de la vertu de sa femme qu'un gentilhomme de sa race, — ajouta M. de Fersen en souriant, — je crois, je sais que *la femme de César n'a jamais été soupçonnée*, et pourtant *César* avait cinquante ans... Et pourtant je m'étais marié moins peut-être par amour, quoique Catherine fût charmante, que parce qu'il est cer-

taines ambassades que l'on ne donne pas aux célibataires, et puis parce que dans ma position je voulais avoir près de moi un être candide et désintéressé, sur l'esprit duquel je pourrais essayer l'effet de certaines combinaisons... à peu près, sauf la férocité de la comparaison, — ajouta le prince en riant, — comme quelques patriciens de Rome essayaient des poisons sur leurs esclaves. L'expérience m'a prouvé que l'excessive pureté était souvent bien plus difficile à tromper que l'excessive duplicité, car les enfants devinent presque toujours les piéges qu'on leur tend. Aussi lorsque je vois Catherine admettre certains projets, certaines idées assez habilement déguisées, pour que son naturel sensible, délicat et généreux n'en soit pas choqué, je ne crains pas plus tard, en émettant cette idée, d'irriter la susceptibilité de mes chers collègues dont la conscience est généralement fort coriace.

» Peu à peu, — continua le prince, — madame de Fersen prit goût à la politique, car, pour continuer mes expériences, je lui confiai, sous différents aspects, beaucoup de questions que j'avais à résoudre. Mais n'allez pas croire que sa politique fût sèche ou égoïste... non, non, l'amour exalté de l'humanité était le seul

mobile de la sienne. A l'entendre parler des nations européennes, on eût dit qu'elle parlait de ses sœurs chéries et non des rivales de son pays... J'ai l'air d'un vieil enfant en vous parlant si sérieusement de ce que vous prenez sans doute pour les rêveries d'une jeune femme romanesque, et pourtant vous ne sauriez croire l'excellent parti que je tire de sa disposition d'esprit si étonnamment enthousiaste de la paix et du bonheur de chacun... La sagesse consiste toujours, n'est-ce pas? à se tenir dans un terme moyen également éloigné de toute extrémité. Or, lorsque je dois prendre une détermination importante, la politique généreuse et conciliatrice de madame de Fersen me marque une limite, notre politique traditionnelle de fourberie et d'égoïsme me marque l'autre. Il m'est donc alors très-facile de choisir un sage et prudent milieu entre ces deux exagérations.

» Enfin j'ai dû à cette tendance de l'esprit de madame de Fersen un autre avantage... celui de pouvoir affirmer que *la femme de César n'avait jamais été soupçonnée*... car, voyez-vous, lorsque la partie essentiellement aimante et dévouée du cœur de la femme trouve un brillant emploi de ses facultés, la femme ne cherche pas à les occuper ailleurs, surtout lorsque son

orgueil féminin est flatté de l'influence qu'elle acquiert en les satisfaisant.

« Joignez à cela ce dont j'aurais dû vous parler d'abord ; mais, ainsi que l'a dit une de vos femmes célèbres, madame de Sévigné, je crois, souvent le sujet d'une lettre est dans son *post-scriptum*. Eh bien, sans vous parler de mon attachement pour ma femme, et de son attachement pour moi, sans vous parler de la sévérité toute puritaine de ses principes, savez-vous ce qui l'a surtout préservée des légèretés de la jeunesse ? C'est l'amour absolu, l'amour passionné qu'elle a pour sa fille. Vous ne sauriez, monsieur, en comprendre tout l'excès, toute l'exaltation... Sans doute notre Irène mérite cette tendresse, mais quelquefois j'en frémis pourtant, lorsque je songe que si un malheur imprévu, comme celui qui a déjà failli nous frapper, nous enlevait cette enfant, certainement sa mère mourrait ou deviendrait folle. . .

. . . .

M. de Fersen était dans la maturité de l'âge ; sa réputation de diplomate consommé était presque européenne ; tout en lui annonçait l'homme supérieur, appelé par ses éminentes qualités à exercer les hautes fonctions qu'il avait toujours remplies ; aussi ne pouvais-je

assez m'étonner des confidences qu'il me faisait, à moi si jeune, et qui lui étais si complètement étranger.

Comme je ne pouvais supposer qu'un homme depuis longtemps habitué à traiter les affaires les plus épineuses et les plus graves, pût agir avec légèreté lorsqu'il était question de ce qui le touchait personnellement, je pensais que tout ce que m'avait dit M. de Fersen devait être profondément calculé... que ce n'était pas sans dessein qu'il avait ainsi oublié la réserve que lui commandaient nos positions et nos âges respectifs.

Aussi, je le répète, je ne pouvais voir à ces confidences au moins bizarres, d'autre but, que celui de me prouver l'impossibilité de réussir auprès de madame de Fersen.

Et pourtant, d'un autre côté, j'avais été désagréablement frappé en entendant le prince me parler de sa femme comme d'un instrument nécessaire à sa diplomatie. Il m'avait semblé voir percer la sécheresse du cœur la plus grande dans sa manière de me parler d'elle ; — d'ailleurs, dans ses rapports habituels avec madame de Fersen, non-seulement il ne se montrait pas jaloux (il était trop du monde

pour tomber dans ce ridicule), mais il me paraissait même indifférent.

Alors je me demandais dans quel but il m'avait fait les confidences dont j'ai parlé...

Je restai ainsi dans une extrême perplexité.

. . . .

. . . .

CHAPITRE XLVIII.

LA TRADITION.

Je n'avais pas revu madame de Fersen depuis le jour où Irène m'avait fait la singulière prédiction dont sa mère avait paru si épouvantée.

L'affection singulière que me témoignait cette enfant m'étonnait beaucoup.

Dès qu'elle était seule, elle s'approchait de moi. Si je lisais dans la galerie, craignant sans doute de m'être importune, elle s'asseyait sur un coussin, appuyait son menton dans ses deux petites mains, et je ne pouvais lever les

yeux sans rencontrer son regard profond et toujours sérieux.

Quelquefois j'essayais de l'amuser des jeux familiers aux enfants ; mais elle ne s'y prêtait qu'avec répugnance, et me disait gravement de sa voix enfantine : — J'aime mieux rester là, près de vous, à vous regarder comme je regardais Ivan.

J'ai été beaucoup plus superstitieux que je ne le suis ; mais en pensant au singulier sentiment d'attraction que j'inspirais à cette enfant, je me rappelais, non sans un certain serrement de cœur (j'avoue cette misère), une bizarre tradition sanscrite que mon père m'avait souvent lue, parce qu'il avait, disait-il, été témoin de deux faits qui en confirmaient le texte.

Selon cette tradition — *les gens prédestinés à une mort fatale et précoce avaient le pouvoir de charmer les enfants et les fous.*

Or, en effet, Ivan avait *charmé* Irène, et il était mort d'une mort fatale.

Je *charmais* aussi Irène, et elle m'avait prédit une mort violente, en toute ignorance de la tradition.

Ces singuliers rapprochements étaient au moins bien étranges ; quelquefois ils me préoccupaient malgré moi.

Maintenant même, que le temps a passé sur ces événements, cette prédiction d'Irène me revient quelquefois à l'esprit. . . . .

. . . .

Quant à cette tradition, elle avait été traduite par mon père, et se trouvait écrite avec quelques autres notes sur un cahier contenant le récit d'un de ses voyages en Angleterre et aux Indes. J'avais emporté de France ce manuscrit, ainsi que d'autres papiers qui échappèrent au naufrage du yacht.

Le lendemain du jour où elle avait été souffrante, la princesse vint dans la galerie sur les deux heures ; j'y étais seul avec sa fille.

La figure de madame de Fersen était pâle et triste.

Elle me salua gracieusement ; son sourire me sembla plus affectueux qu'à l'ordinaire.

— Je crains bien, monsieur, que ma fille ne vous soit importune, — me dit-elle en s'asseyant, et en prenant Irène sur ses genoux.

— C'est moi plutôt, madame, qui l'importunerais, car elle m'a plusieurs fois témoigné par la gravité de ses manières et de son langage, qu'elle me trouvait beaucoup trop de son âge... et pas assez du mien...

— Pauvre enfant ! — dit madame de Fersen

en embrassant sa fille. — Vous ne lui en voulez donc pas de son étrange, de sa folle prédiction ?

— Non, madame, car je vais à mon tour lui en faire une, et alors nous serons quittes.... Mademoiselle Irène, lui dis-je très-sérieusement, en prenant sa petite main dans les miennes, — je ne vous dirai pas que vous irez *là-haut*, mais je vous promets que dans dix ou douze ans d'ici, il viendra tout exprès de *là-haut*, ici-bas, un bel ange, beau comme vous, bon comme vous, charmant comme vous, et qui vous conduira dans un palais magnifique, tout d'or et tout de marbre, où vous vivrez bien longtemps, bien longtemps, on ne peut pas plus heureuse avec ce bel ange, car il vous aimera comme vous aimez votre mère ; et puis un jour, ce palais n'étant plus assez beau pour vous, vous vous envolerez tous deux pour en aller habiter un plus magnifique encore...

— Et vous y serez avec ma mère, dans ce palais ? — me demanda l'enfant en attachant tour à tour ses grands yeux interrogatifs sur madame de Fersen et sur moi.

Ce fut une folie, mais je fus charmé du rapprochement que faisait Irène, en parlant de sa mère et de moi.

Je ne sais si madame de Fersen remarqua ce sentiment, mais elle rougit, et dit à sa fille, sans doute pour éluder de répondre à sa question :

— Oui, mon enfant, j'y serai... je l'espère du moins.

— Mais vous y serez avec lui?... — répéta l'enfant en me montrant du bout de son petit doigt.

Soit qu'elle fût contrariée de la singulière insistance d'Irène, soit qu'elle en fût embarrassée, madame de Fersen la baisa tendrement au front, la pressa sur son cœur et la serra dans ses bras, en lui disant : — Vous êtes une petite folle; dormez, mon enfant... — Puis elle ajouta d'un air distrait, en regardant à travers la fenêtre de la galerie : — Il fait un bien beau temps aujourd'hui, monsieur; que la mer est calme!

— Très-calme, — répondis-je avec assez de dépit, en voyant la conversation prendre cette tournure.

Irène ferma ses yeux et parut vouloir dormir; sa mère, avec une grâce indicible, ramena quelques grosses boucles de cheveux sur les yeux de l'enfant, et lui dit à voix basse cette puérilité maternelle : — Dormez, mon enfant,

maintenant que j'ai fermé vos jolis rideaux....

Il y a dans les premières phases de l'amour naissant des riens adorables dont savent jouir les âmes délicates.

Je trouvais charmant de pouvoir parler à demi-voix à madame de Fersen, sous le prétexte de ne pas éveiller sa fille. Il y avait dans cette nuance si différente en apparence quelque chose de tendre, de mystérieux, de voilé qui me ravissait.

Irène ferma bientôt ses longues paupières.

— Comme elle est belle ainsi!... — dis-je tout bas à sa mère; — qu'il y a de bonheur écrit sur son beau front!

Dirai-je que j'attendais presque avec anxiété la réponse de madame de Fersen, afin de savoir si elle aussi me parlerait tout bas?...

Dirai-je que je fus heureux... oh! bien heureux, en l'entendant garder le même accent?...

— Puissiez-vous dire vrai, monsieur! — reprit-elle. — Puisse-t-elle être heureuse!...

— Je ne pouvais lui faire à elle toute ma prédiction, madame, elle ne l'aurait pas comprise; mais voulez-vous que je vous dise, à vous... mon rêve pour elle?...

— Sans doute...

— Eh bien donc, madame, ne parlons pas du bonheur qui lui est assuré tant qu'elle vivra près de vous... ce serait une prédiction trop facile... parlons de ce moment toujours si cruel pour une mère, de ce moment où elle doit abandonner son enfant idolâtrée aux soins d'une famille étrangère, aux soins d'un homme étranger... Pauvre mère, elle ne peut le croire... sa fille d'une nature si timide, si craintive, si exquise, qu'à sa mère seulement elle parlait sans rougir et avec une joyeuse assurance; sa fille, qu'elle n'a jamais quittée, qu'elle a veillée le jour, qu'elle a veillée la nuit; sa fille! son orgueil, son étude, sa jalousie, sa gloire, sa fille! cet ange de candeur et de grâce dont elle seule peut comprendre, peut deviner toutes les joies, toutes les angoisses, toutes les susceptibilités, toutes les délicatesses inquiètes... la voilà au pouvoir d'un homme étranger, qui a dû se faire chérir en venant pendant deux mois l'entretenir chaque jour, sous les yeux de ses parents, de banalités puériles, ou des devoirs d'une femme envers son mari... Ils sont donc unis; et ici, madame, je vous fais grâce de cet appareil monstrueusement grossier et significatif avec lequel on *mène la jeune fille à l'autel*, à la face d'une foule effrontée, en

grande pompe, au grand jour, à grand renfort de musique et d'éclat...... A Otahiti on y met plus de pudeur, ou du moins plus de mystère. Enfin, après la messe, l'homme emmène sa proie dans sa maison, en lui disant... Viens, ma femme... Eh bien! madame, si ma prédiction se réalise... celui qui, devant Dieu et devant les hommes, aurait le droit de dire si brutalement à mademoiselle votre fille... *Viens*, *ma femme*... lui dira d'une voix douce, timide et suppliante... *Venez*, *ma fiancée*.

Madame de Fersen me regarda d'un air étonné.

— Oui, madame, car avant tout... oh! avant tout, celui-là respectera avec une pieuse adoration, avec une religieuse délicatesse, cette terreur si chastement sublime de la jeune fille, qui des bras de sa mère, qui de son lit virginal, se voit tout à coup jetée dans une maison étrangère... Ces frayeurs profondes et involontaires, ces regrets navrants de sa femme, il les calmera peu à peu par les soins charmants, par les prévenances naïves qui n'effaroucheront pas ce pauvre cœur encore tout dépaysé... Enfin il saura d'abord se faire aimer comme le meilleur des frères... dans l'espoir de l'être un jour comme le plus heureux des amants.

— Quel dommage que ce rêve ne soit qu'une charmante folie, — dit madame de Fersen en soupirant.

— Oh ! n'est-ce pas, madame ! car avouez que rien ne serait plus adorable que toutes les phases mystérieuses de cet amour, exalté comme l'espérance, passionné comme le désir, et pourtant légitime et permis ! N'est-ce pas que le jour où, après une cour assidue, la jeune femme, enivrée de tendresse, confirmerait par un enivrant aveu les droits si ardemment attendus que son mari n'a voulu tenir que d'elle... n'est-ce pas que ce souvenir serait bien durable et bien délicieux à son cœur ? à elle ? ainsi librement obtenue ? N'est-ce pas que, plus tard, les galanteries, les empressements du monde lui sembleraient bien pâles auprès de ces jours de bonheur radieux... et brûlants, toujours présents à sa pensée ? N'est-ce pas, enfin, qu'un tel souvenir garantirait presque sûrement une femme de toutes les séductions coupables, qui ne lui causeraient jamais les ravissements ineffables qu'une légitime et sainte union lui aurait fait si délicieusement éprouver !...

A mesure que je parlais, madame de Fersen me regardait avec un étonnement croissant ; enfin elle me dit : — Comment, monsieur,

vous auriez véritablement sur le mariage ces idées d'une délicatesse peut-être exagérée ?...

— Sans doute, madame, ou du moins je les emprunte, dans ma prédiction, à celui qui un jour doit être assez heureux pour se charger du bonheur de votre fille... Aussi ne trouvez-vous pas qu'un mari tel que je le lui prédis...... beau, jeune, bien né, spirituel et charmant, qui penserait ainsi... lui offrirait de grandes chances de félicité durable ; car, j'en suis sûr, mademoiselle Irène sera douée de toutes les précieuses qualités de l'âme qui peuvent inspirer et apprécier un tel amour.

— Ah ! sans doute, ce serait un beau rêve... Je vous le répète, seulement ce qui m'étonne beaucoup, c'est que vous fassiez de pareils rêves, — me dit-elle d'un air assez moqueur.

— Mais pourquoi, madame ?

— Comment ? vous, monsieur, qui êtes venu chercher en Orient l'idéalité de la vie matérielle !...

— Cela est vrai, madame, — lui dis-je à voix basse en la regardant fixement ; — mais aussi, n'ai-je pas à l'instant quitté cette vie, lorsque j'ai dû au hasard de connaître, c'est-à-dire de pouvoir adorer une idéalité toute contraire, celle de l'esprit, de la grâce et du cœur ?...

Madame de Fersen me jeta un coup-d'œil sévère.

Je ne sais ce qu'elle allait me répondre, lorsque son mari entra pour me demander si je savais l'air d'*Anacréon chez Polycrate.*

. . . .

Depuis le jour où je lui avais fait un aveu, madame de Fersen me parut vouloir éviter avec soin de se trouver seule avec moi, quoique devant nos compagnons de voyage ses manières n'eussent pas changé.

Mais, grâce à la singulière affection que j'inspirais à Irène, la princesse put difficilement accomplir son projet.

Dès que je paraissais sur le pont ou dans la galerie, l'enfant me prenait par la main et m'amenait près de madame de Fersen, en me disant : — Venez, j'aime à vous voir près de ma mère...

D'abord je ne pus m'empêcher de sourire du dépit de madame de Fersen, qui se trouvait ainsi quelquefois obligée à des tête-à-tête qu'elle voulait éviter.

Puis craignant que cette contrariété, que je lui causais involontairement, me fît prendre en aversion par elle, j'essayai de me refuser aux instances d'Irène. Voyant qu'elle s'opiniâ-

trait, deux ou trois fois je la renvoyai assez durement.

La pauvre enfant ne dit pas un mot, deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues, et elle alla silencieusement s'asseoir loin de moi et loin de sa mère.

Celle-ci voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Irène repoussa doucement ses caresses.

Le soir elle ne voulut pas manger, et sa gouvernante, qui passa la nuit à la veiller, assura qu'elle avait à peine dormi, et qu'à d'assez longs intervalles elle avait silencieusement pleuré.

M. de Fersen, qui ignorait la cause de l'indisposition passagère de sa fille, n'y fit pas une grande attention, et l'attribua à l'excessive susceptibilité nerveuse de l'enfant.

Mais madame de Fersen me jeta un regard irrité.

Je la compris.

Mon aveu, en la mettant en défiance, avait dû lui faire éviter les occasions de se trouver désormais seule avec moi.

Irène ressentait un assez grand chagrin de cette sorte de rupture ; nécessairement la princesse me regardait comme la cause première

de la tristesse de sa fille, qu'elle aimait avec une folle passion.

Madame de Fersen avait donc raison de me haïr. Je résolus de mettre un terme à la douleur d'Irène.

Je profitai d'un moment où j'étais seul avec madame de Fersen pour lui dire : — Pardonnez-moi, madame, un aveu bien insensé... Je le regrette d'autant plus qu'il n'a pas été étranger au chagrin et aux souffrances de votre pauvre enfant... Je vous donne donc ma parole, madame, de ne jamais plus vous dire un seul mot qui puisse apporter de nouveau le moindre trouble dans les joies de votre amour maternel, et m'exposer ainsi à perdre vos bonnes grâces qui me sont si précieuses...

Madame de Fersen me tendit la main avec un mouvement de reconnaissance charmante, et me dit : — Je vous crois, et je vous remercie du fond de l'âme, car ainsi vous ne me séparerez plus de ma fille !

CHAPITRE XLIX.

LES ADIEUX.

Bientôt je regrettai d'avoir promis à madame de Fersen de ne jamais lui dire un mot de galanterie ; car, depuis qu'elle se trouvait tout à fait en confiance avec moi, elle me semblait de plus en plus charmante, et chaque jour je m'en éprenais davantage.

Fidèles à nos rendez-vous de la galerie, presque toujours seuls avec Irène, nos rapports furent bientôt d'une familiarité tout amicale.

J'exploitais fort habilement ma complète ignorance en politique, pour la bannir tout à fait de nos entretiens. Ainsi maître de la conversation, je l'amenais toujours sur mille questions relatives aux sentiments tendres ou aux passions.

Quelquefois, comme si elle eût redouté la tendance de ces entretiens, madame de Fersen voulait absolument parler politique. Mais alors j'arguais de mon ignorance, et la princesse me reprochait spirituellement d'agir comme ces

amoureux qui prétendent toujours ne pas aimer la chasse, afin de pouvoir rester avec les femmes pendant que les maris vont arpenter la plaine.

Lorsque les longueurs de la navigation eurent établi quelques rapports d'intimité entre moi et les officiers russes de la frégate, notre conversation étant souvent tombée sur madame de Fersen, je fus frappé du respect profond avec lequel ils parlaient toujours d'elle. — La médisance,—disaient-ils,—l'avait constamment épargnée, soit en Russie, soit à Constantinople, soit dans les diverses cours où elle avait résidé.

Une réputation d'irréprochable pureté est, je crois, une séduction irrésistible, surtout lorsqu'elle se rencontre chez une femme jeune, belle, spirituelle, et placée dans une position très-éminente; car il faut qu'elle possède une puissante autorité morale pour désarmer l'envie ou pour émousser ses traits, et inspirer, comme l'inspirait madame de Fersen, un sentiment général de bienveillance et de respect.

C'était en comparant l'amour que j'avais ressenti pour madame de Pënâfiel à mon amour pour madame de Fersen que j'appréciais le

charme généreux et entraînant de cette séduction.

Sans doute Marguerite avait été indignement calomniée : j'en avais eu des preuves flagrantes; mais, si absurdes que soient les bruits qui outragent la femme que vous aimez, ils vous causent toujours un ressentiment pénible.

En admettant même que vous parveniez à vous convaincre de leur fausseté, vous reprochez alors à la femme qui en est victime de n'avoir pas l'esprit de sa vertu.

La vie d'Hélène avait été bien pure, et pourtant le monde l'avait attaquée. Mes soins pour elle avaient seuls causé ces bruits odieux, et pourtant dans mes accès d'injustice je l'accusais de n'avoir pas su se mettre au-dessus des soupçons.

A part la grâce, l'esprit et la beauté de madame de Fersen, ce qui contribuait surtout à me la faire adorer, c'était, je le répète, sa réputation de haute et sereine vertu.

Lorsqu'ils s'opiniâtrent à combattre la résistance d'une femme sérieusement attachée à ses devoirs, la plupart des hommes ne sont souvent animés que par l'amour de la lutte, que par l'espoir d'un orgueilleux triomphe.

Ce n'étaient pas ces sentiments qui me fai-

saient persister dans mon amour pour madame de Fersen, c'était une sorte de confiance sans bornes dans la pureté de son cœur, dans la noblesse de son caractère; c'était la certitude de pouvoir l'aimer avec toutes les chastes voluptés de l'âme, sans craindre d'être dupe d'une sévérité feinte ou d'une menteuse pruderie.

Je m'étais d'ailleurs si grossièrement matérialisé pendant mon séjour à Khios que j'avais un désir inexprimable de me livrer à toutes les délicatesses exquises d'un sentiment pur et élevé.

. . . .

Contrariée par les vents d'équinoxe, notre traversée, y compris une longue quarantaine obligée au lazaret de Toulon, dura environ six semaines.

Je ne croyais pas avoir fait de progrès dans l'affection de madame de Fersen; car ses manières avec moi étaient devenues de plus en plus franches et amicales. Elle m'avait naïvement avoué que mon esprit lui plaisait beaucoup, et qu'elle espérait, pendant son séjour à Paris, continuer aussi souvent que possible *nos entretiens de la galerie.*

Évidemment, madame de Fersen me regardait comme absolument sans conséquence. Quel-

que pénible que fût cette découverte pour mon orgueil, j'aimais tant Catherine que je ne pensai qu'au bonheur de la voir le plus souvent possible... confiant mes espérances à la sincérité de mon affection pour elle.

. . . .

Notre quarantaine terminée, nous débarquâmes à Toulon, où nous restâmes quelques jours pour visiter le port.

M. de Fersen me proposa de ne pas nous quitter encore, et de voyager ensemble jusqu'à Paris.

J'acceptai.

Je fis venir ma voiture, que j'avais renvoyée à Marseille lors de notre départ de Porquerolles, et nous nous mîmes en route pour Paris vers le commencement de novembre.

M. de Fersen voyageait avec sa femme dans une diligence, sa fille avec sa gouvernante dans une autre. Comme ma voiture de voyage était de même sorte et qu'on n'y pouvait tenir commodément que deux personnes, tous les jours, lorsque nous nous remettions en route après déjeuner, M. de Fersen me priait d'aller tenir compagnie à sa femme pendant qu'il faisait sa sieste habituelle dans ma voiture.

Irène, qui avait témoigné un chagrin pro-

fond à la seule idée de se séparer de moi, s'y trouvait toujours en tiers avec nous, et nos *entretiens de la galerie* continuèrent de la sorte jusqu'à Paris.

La veille de notre arrivée, je voulais, malgré la promesse que j'avais faite à madame de Fersen, tenter un nouvel aveu.

J'avais jusqu'alors scrupuleusement tenu ma parole, parce que je craignais, en y manquant, de perdre les avantages du tête-à-tête pendant la route.

Tout mon espoir avait été de devenir, au moins pour Catherine, une des habitudes de sa pensée, et d'intéresser ou de captiver assez son esprit pour que peu à peu ma présence ou mon absence lui devinssent sensibles.

Ce but, je le croyais atteint; j'aimais profondément madame de Fersen; j'avais un excessif désir de lui plaire, et, sauf le mot d'amour que je ne prononçais jamais, je mettais dans mes soins pour elle tout l'empressement, toute la tendresse de l'amant le plus passionné.

Sans rechercher beaucoup ma conversation, je m'étudiais à ne parler à Catherine que de sujets nouveaux pour elle.

Elle ne connaissait ni Paris, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Espagne, que je connaissais à

merveille. Je tâchais donc de l'amuser par mes récits, par les tableaux que je lui faisais des mœurs, des habitudes de ces nations.

J'y parvenais presque toujours et je m'apercevais de ce succès, à l'attention réfléchie, aux questions bienveillantes que faisaient naître mes paroles; alors, malgré moi, je trahissais mon bonheur et ma joie d'avoir réussi à l'intéresser.

Madame de Fersen avait beaucoup trop de tact pour ne pas s'apercevoir de la vive impression qu'elle continuait de faire sur moi; aussi paraissait-elle me savoir gré de ma réserve.

Toutes les fois surtout que je trouvais moyen, sans trop chagriner Irène, d'éluder les rapprochements que la singulière affection de cette enfant pour moi faisait naître à tout moment, madame de Fersen me remerciait par un coup d'œil enchanteur.

Ainsi, un des grands plaisirs d'Irène était de me prendre la main et de la mettre dans les mains de sa mère... puis de nous regarder silencieusement.

Cette légère faveur m'eût été bien douce, si je l'avais due à un tendre mouvement de madame de Fersen; mais, ne voulant pas la surprendre ainsi, chaque fois qu'Irène avait cette

fantaisie, je portais aussitôt ses petits doigts à mes lèvres, sans lui donner le temps de mettre ma main dans celle de sa mère.

. . . .

La veille du jour de notre arrivée à Paris, j'étais donc décidé à risquer un nouvel aveu, lorsqu'un incident bizarre, qui semblait devoir m'encourager à cette démarche, me donna des pensées contraires.

Je n'avais pas encore pu pénétrer si madame de Fersen était ou non jalouse de l'attachement de sa fille pour moi; si quelquefois elle m'en avait parlé d'une manière fort moqueuse et fort gaie, d'autres fois au contraire ç'avait été avec tristesse et presque avec amertume.

Ce jour-là, Irène, en tiers avec nous dans la voiture de sa mère, lui avait demandé si j'aurais une belle chambre à Paris.

Je m'étais hâté de répondre à l'enfant que j'habiterais dans ma maison à moi, et non pas dans la sienne.

A ces mots, selon son usage, Irène s'était mise à pleurer silencieusement.

Madame de Fersen, voyant ses larmes, s'écria avec une impatience chagrine : « Mon Dieu!... qu'a donc cette enfant?... pourquoi vous aime-t-elle ainsi?... C'est odieux!

— Elle m'aime peut-être par la même raison qui lui faisait aimer Ivan, » — lui dis-je.

Comme madame de Fersen ne semblait pas me comprendre, je lui expliquai alors le sens que j'attachais à ces paroles, en lui parlant de la tradition sanscrite.

Madame de Fersen crut que je raillais.

J'ai dit que cette tradition était écrite dans un livre rempli de notes de la main de mon père, relatives à un de ses voyages en Angleterre.

Heureusement ce manuscrit se trouvait dans ma voiture, car récemment j'avais cherché quelques renseignements dans ces notes, afin d'expliquer à madame de Fersen la perpétuité de certains usages d'Écosse.

A un relais, j'allai chercher le manuscrit et je le montrai à madame de Fersen.

Sa date était si précise, l'écriture était si ancienne que Catherine ne pouvait douter de son authenticité.

Je n'oublierai jamais le regard voilé de larmes que madame de Fersen attacha longtemps sur moi en laissant retomber le livre sur ses genoux...

Sans doute elle éprouvait l'émotion étrange que je ressentis, lorsque je rapprochai l'affec-

tion d'Irène pour Ivan, et la mort de celui-ci, de la lettre de cette étrange tradition :

Les gens qui doivent périr d'une mort fatale savent charmer les enfants et les fous !

Irène avait pour moi le même attachement qu'elle avait eu pour Ivan... mon sort ne pouvait-il pas être celui d'Ivan?...

Pour comprendre d'ailleurs tout l'intérêt que cette découverte inspirait à madame de Fersen, il faut savoir que très-souvent je lui avais avoué naïvement que j'étais extrêmement superstitieux, ce qui est vrai... et de plus j'avais même éveillé en elle quelques germes de la même faiblesse, en lui racontant beaucoup d'histoires singulières qui l'avaient fort impressionnée.

Je l'avoue... il me sembla lire dans le regard de madame de Fersen, dans son émotion, dans son trouble, plus que de l'amitié... plus que l'expression d'un regret touchant.

Ivre d'espoir, un nouvel aveu me vint aux lèvres... mais heureusement je le retins, car j'aurais commis une faute irréparable...

Si les sentiments de madame de Fersen étaient véritablement tendres... n'eût-il pas été stupide à moi d'en avertir sa vigilante vertu, qui eût étouffé sous l'impérieuse volonté du devoir ce

vague et premier instinct d'amour qui s'éveillait dans son cœur?

Si, au contraire, l'intérêt que madame de Fersen me témoignait était simplement amical, ma présomptueuse croyance m'eût couvert de ridicule à ses yeux...

Le tour que prit bientôt la conversation amena naturellement une proposition que je voulais faire à madame de Fersen, autant dans l'intérêt de sa réputation que dans l'intérêt de ma tendresse.

Nous causions d'Irène.

« Pauvre enfant, — dis-je à sa mère, — comment, maintenant, pourra-t-elle se déshabituer de me voir?...

— Mais elle conservera, je l'espère pour elle et pour moi, cette douce habitude, — me répondit Catherine ; — car il est bien convenu qu'une fois à Paris... *nos entretiens de la galerie*, comme nous les appelons, continueront toujours... La position de M. de Fersen et la mienne étant des plus indépendantes à la cour de France, je ne serai soumise qu'aux devoirs que je voudrai bien m'imposer, et je vous assure que nulle distraction, nul plaisir ne me feront manquer à ces amicales et bonnes causeries de chaque jour, si toutefois, — ajouta ma-

dame de Fersen en souriant, — si toutefois vos anciens amis vous laissent le loisir de penser aux nouveaux... Mais je compte beaucoup sur ma qualité d'étrangère, et sur votre galanterie toute française, pour vous forcer à être mon cicérone, et à me faire les honneurs de Paris, car je ne veux rien voir, rien admirer que guidée par vous... »

Il me fallut, je l'avoue, un grand courage, un grand amour, une grande terreur des flétrissantes calomnies du monde, pour venir renverser l'avenir charmant que madame de Fersen rêvait pour nous deux.

Après quelques minutes de silence : « Madame, — lui dis-je avec une tristesse, avec une émotion profondes, — vous ne mettez pas en doute... mon respectueux attachement pour vous ?

— Quelle question!... mais j'y crois fermement au contraire... Oui... j'y crois... je serais malheureuse de ne pas y croire...

— Eh bien! madame, permettez à un ami vrai... dévoué... de vous dire... ce qu'il dirait à une sœur ; et puis quand vous m'aurez entendu, ne vous laissez pas entraîner à votre première impression, car elle me sera peu favorable... mais la réflexion vous prouvera

bientôt que ce que je vais vous dire m'aura été dicté par l'affection la plus sérieuse et la plus sûre.

— Mais parlez... je vous prie... parlez... vous m'effrayez.

— Jamais, jusqu'ici, madame, vous n'avez connu la calomnie; elle ne devait pas, elle ne pouvait pas vous atteindre... C'est cette confiance souveraine dans l'élévation de votre caractère, dans le respect qu'il a toujours inspiré, qui vous a empêchée de craindre la médisance... Pourtant, croyez moi, madame... si j'acceptais cet adorable avenir d'intimité que vous me proposez... l'irréprochable pureté de vos principes ne saurait vous garantir des attaques les plus perfides.

— Jamais je ne sacrifierai mes amis à la crainte, ma conscience me suffit, — me dit madame de Fersen avec l'insouciance courageuse d'une femme sûre d'elle-même...

— Et qu'en savez-vous, madame? — m'écriai-je; — avez-vous lutté, pour être si certaine de vaincre? Jamais!... Jusqu'ici la rayonnante pureté de votre vie a suffi pour vous défendre... En quoi auriez-vous pu donner prise à la calomnie? Mais songez donc que je suis venu de Khios avec vous! de Toulon à Paris avec vous!

Je suis absolument sans conséquence, je le sais; vous me connaissez maintenant assez pour ne pas croire que j'exagère mon importance par une misérable et sotte fatuité. Mais qu'est-ce que cela fait au monde pourvu qu'il médise?... Ne sait-il pas d'ailleurs que sa médisance sera d'une portée d'autant plus odieuse, que l'objet du coupable amour qu'il suppose sera moins digne de cet amour? Nos sociétés seront les mêmes, madame, chaque jour on me verra chez vous, on me verra dans les promenades avec vous, dans le monde avec vous; et vous croyez, et vous voulez que la jalousie, que l'envie, que la haine ne saisissent pas cette précieuse occasion de se venger de votre esprit, de votre beauté, de votre grande position! et par-dessus tout, de votre éclatante vertu, la plus précieuse perle de votre noble couronne!... Mais vous n'y songez pas, madame; le type de nos juges-bourreaux a dit : — Donnez-moi quatre lignes de l'écriture du plus honnête homme du monde, et je me charge de le faire pendre!... Le monde, cet autre juge-bourreau, peut dire avec la même assurance : — Donnez-moi quatre jours de la vie de la plus honnête femme du monde, et je me charge de la déshonorer.

Depuis longtemps madame de Fersen me regardait avec un étonnement qu'elle ne pouvait dissimuler ; elle parut d'abord presque choquée de mon refus et de mes observations.

Je m'y étais attendu... Pourtant ses traits prirent une expression plus bienveillante ; et elle me dit avec une nuance de froideur :

— Je ne vous conteste assurément pas votre connaissance du monde... et surtout de la société parisienne, que je sais des plus brillantes et des plus dangereuses... mais je crois que vous vous exagérez les périls qu'on y peut courir, et surtout l'influence que la médisance aurait sur moi.

— Et pourquoi donc, madame, la médisance n'aurait-elle pas d'influence sur vous ? Que vous suis-je, pour que plus tard vous hésitiez une minute à me sacrifier aux impérieuses exigences de votre réputation ? Mettrez-vous seulement en balance le soin de votre honneur, votre responsabilité de l'avenir de votre fille, avec le plaisir de nos conversations de chaque jour ? Non, sans doute, et vous aurez raison ; car si vous persistiez dans votre projet, car si j'avais la lâcheté de vous y encourager, lorsque la médisance vous aurait atteinte, vous auriez le droit de me dire avec mépris : Vous préten-

diez être mon ami? Vous mentiez, monsieur... Vous avez abusé de mon irréflexion pour m'entraîner dans une intimité dont les apparences peuvent m'être fâcheuses... Allez... je ne vous verrai plus!... Et encore une fois, vous auriez raison, madame. Après tout, savez-vous ce qu'il me faut de courage pour vous dire ce que je vous dis? pour refuser ce que vous m'offrez?... Songez donc à ce que vous êtes!... à tout ce que vous êtes!... et dites si la vanité, si l'orgueil d'un moins honnête homme que moi ne seraient pas enivrés de ces bruits auxquels je veux vous soustraire... car enfin, que risqué-je, moi, à me mettre de moitié avec vous pour vous compromettre? que risqué-je? D'aider le monde à interpréter, à flétrir avec sa méchanceté ordinaire nos relations, tout innocentes qu'elles sont? Mais vous me banniriez alors de votre présence, dites-vous? qu'importe! Savez-vous comment le monde traduirait cet exil mérité? Il dirait que c'est une rupture... S'il était bienveillant pour vous... il dirait que c'est vous qui me quittez pour un autre amant!... S'il vous était hostile, il dirait que c'est moi qui vous quitte pour une autre maîtresse.

— Ah ! monsieur, monsieur !... — s'écria madame de Fersen en joignant les mains pres-

que avec effroi... — Quel tableau !... Puisse-t-il n'être pas vrai !...

— Il ne l'est que trop, madame ; si le monde était, comme on le suppose, sagace et pénétrant, il serait moins dangereux, car il serait vrai... mais il n'est que bavard, méchant et grossièrement crédule, c'est ce qui le rend si nuisible !... Lui, pénétrant !... Mais il est trop pressé de calomnier pour se donner le temps d'être pénétrant. Est-ce qu'il a le loisir d'étudier les sentiments qu'il suppose ! il aime bien mieux s'en tenir aux dehors et *deviner* les apparences qu'on lui montre sans défiance, parce qu'elles sont souvent innocentes... cela suffit à l'infernale activité de son envie. Ah ! croyez-moi, madame, je n'aurais pas la triste expérience que j'ai des hommes et des choses, que l'instinct de mon attachement pour vous m'éclairerait.... car vous ne saurez jamais combien tout ce qui vous touche m'est précieux, combien je serais désespéré de voir obscurcir cette radieuse auréole qui vous embellit encore... Je vous le répète, l'honneur de ma mère, de ma sœur, ne me serait pas plus cher que le vôtre ; aussi, songez à ce qu'il y aurait d'affreux pour moi si j'étais la cause d'une calomnie qui porterait atteinte... à ce trésor dont mon amitié est si

jalouse... Et puis, je vous avouerai encore une faiblesse... Eh bien ! oui, il me serait odieux de penser que le monde parle avec son insolente et brutale moquerie de ce qui fait mon bonheur, de ce qui fait mon orgueil... Oui, tout mon rêve serait que cette intimité charmante, qui restera un des plus adorables souvenirs de ma vie, fût ignorée de ce monde, car sa parole effrontée en souillerait la pureté... et ce rêve... je le réaliserai...

— Ainsi donc, — me dit madame de Fersen d'un air presque solennel, — il faut renoncer à nous voir à Paris ?

— Non, madame... non... mais vous me verrez le soir de vos jours de réception comme tous les hommes que vous recevrez; plus tard, peut-être me permettrez-vous quelques rares visites du matin...

Madame de Fersen resta longtemps silencieuse et méditative, sa tête baissée sur son sein; tout à coup elle la releva; son visage était légèrement coloré, son accent profondément ému, et elle me dit :

— Vous êtes un noble cœur. Votre amitié est austère, mais elle est grande, forte et généreuse... je comprends les devoirs qu'elle m'impose... j'en serai digne... De ce moment, — et

elle me tendit la main, — vous vous êtes acquis une sincère et inaltérable amitié.

Je baisai respectueusement sa main.

Presque au même instant nous atteignîmes un des derniers relais.

Je descendis de la voiture de madame de Fersen et j'allai trouver son mari, qui dormait dans la mienne.

— Mon cher prince, — lui dis-je, — il faut que vous me rendiez un service !...

— Parlez, mon cher comte.

— Pour un motif que j'ai lieu de tenir secret, je désirerais qu'il fût ignoré de tout le monde que je viens de Khios, et naturellement que j'ai voyagé depuis Toulon jusqu'à Paris avec vous... Je suis un personnage trop peu important pour que mon nom ait été remarqué sur notre route. Je vais m'arrêter au prochain relais, faire un long détour pour gagner Fontainebleau, où je séjournerai quelques jours, et j'arriverai ainsi à Paris après vous... Tout ce que j'ose seulement réclamer de votre amitié, c'est de me promettre d'accueillir favorablement la prière d'un de mes amis qui vous demandera de me présenter à vous... car je serais aux regrets de voir s'interrompre des relations si précieuses pour moi... »

M. de Fersen, avec son tact parfait, ne me fit pas la moindre objection, et me promit tout ce que je voulus.

Au relais voisin, j'annonçai à madame de Fersen que j'étais malheureusement obligé de la quitter ; chargeant le prince, présent à mes adieux, de lui expliquer pourquoi j'étais privé du plaisir de continuer la route avec elle.

Elle me tendit sa main, que je baisai...

Puis j'embrassai tendrement Irène, en jetant sur la mère un triste regard d'adieu...

Les chevaux étaient attelés aux voitures du prince ; elles partirent et je restai seul.

J'avais le cœur brisé.

. . . .

Peu à peu la conscience d'avoir noblement agi envers madame de Fersen apporta quelque douceur à mes pensées.

Puis je songeai qu'ainsi je saurais, sans exposer en rien sa réputation, si madame de Fersen éprouvait pour moi une véritable amitié, peut-être même un sentiment plus tendre... ou bien si j'avais dû à l'isolement, au *far-niente* et à l'absence de tout terme de comparaison, l'intérêt qu'elle avait ressenti pour moi....

Si elle m'aimait... cette contrainte, cette obli-

gation de ne pas me voir lui pèserait, lui coûterait peut-être beaucoup, et ce chagrin, ce regret devaient se trahir d'une façon ou d'une autre...

Si, au contraire, je n'avais été pour elle qu'un causeur assez spirituel, qui l'avait aidée à passer les longues heures de la traversée, je devais être, sans aucun doute, sacrifié à la première causerie plus aimable que la mienne, ou au moindre propos du monde.

C'était une sorte d'expulsion à laquelle je ne me serais jamais exposé, et qu'ainsi j'évitais sûrement.

Sans doute je devais avoir beaucoup à souffrir en reconnaissant que le sentiment de madame de Fersen pour moi était assez faible pour céder à si peu; mais en agissant autrement j'aurais eu le même chagrin, et de plus la honte.

Je restai huit jours à Fontainebleau, et je partis pour Paris.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

LORD FALMOUTH.

DAPHNÉ. — NOÉMI. — ANATHASIA.

MADAME LA PRINCESSE DE FERSEN.

FIN DE LA TABLE.

